

LES TOMBEAUX

DE

SAINT-DENIS.

II

Paris.—Imp. d'Edouard Bautruche, rue de la Harpe, 90

LES TOMBEAUX

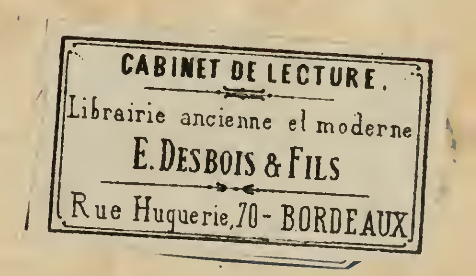
DE

SAINT-DENIS

PAR

CLÉMENCE ROBERT.

II



PARIS,

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

24, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES.

1846

LE RÉVEIL DE L'ABBAYE.

I.

Le lendemain l'abbaye s'éveillait avec le soleil; les vitraux des ogives étincelaient d'une lumière dorée; le son des cloches animait l'air ; les chants des matines y répondaient; tout reprenait la parole et le mouvement. Des moines sortaient par bandes

des portes cintrées, se répandaient au dehors sur les sentiers d'herbes fleuries, et s'en allaient, dans les parfums des aromates et la fraîcheur de la rosée, vaquer à leurs mols et complaisants travaux : les uns montés sur les chevaux du monastère, les plus beaux et les plus vigoureux de France, qu'ils menaient à l'abreuvoir; les autres portant sur leurs têtes les amphores aux larges flancs, dans lesquelles ils allaient puiser le vin des celliers; ceux-ci comptant les gras troupeaux qui partaient pour le pâturage; ceux-là parcourant les vergers pour reconnaître à leur point de maturité les fruits que le ciel donnait aux bons pères pour cette journée.

Excepté les religieux, peu de personnes étaient encore éveillées à l'abbaye; seulement le vieux sacristain arrosait déjà son unique rosier, cette heureuse plante du

pauvre, toujours aimée et admirée comme une maîtresse, comme une reine; et des lumières qui paraissaient dans la chambre royale, dont les contrevents étaient entr'ouverts, montraient que Louis XIII s'était levé avant le jour, ou peut-être avait prolongé jusque-là sa pénible veillée.

Un autre habitant de l'abbaye se trouvait aussi d'humeur matinale. C'était Karl-Jules, qui avait passé la soirée de la veille à parcourir la campagne, dans le trouble extrême où l'avait jeté la découverte subite de la folie de Berthe, et en même temps de l'intérêt passionné qu'il prenait à la pauvre insensée. Une nuit fiévreuse avait encore augmenté la tourmente de ses idées; si bien que, au lever du jour, il se demandait si cet amour dont il craignait d'être possédé, n'était point simplement la contagion du mal qui l'avait frappé. Même il croyait déjà sen-

tir à son front ce cercle aigu et brûlant, couronne d'épines de la folie.

Il descendit dans son atelier; et là, en retrouvant les marbres, les bustes, les statues renversées, en revoyant les massacres causés par un délire furieux, il se crut encore présent à la scène effrayante de la veille; chaque cicatrice restée sur le marbre lui retraçait le coup frénétique qui l'avait creusée. Il se maudissait du sentiment insensé qui avait pénétré dans son cœur... S'il y avait eu là une statue de l'amour, il l'aurait brisée.

Il sortit de son atelier comme il l'avait fait de sa chambre, pour échapper à ses obsédentes pensées, et se dirigea dans les dépendances du monastère. Les parages qu'il traversait, véritable terre promise, enfermaient des serres chaudes, des potagers, des basses-cours, des volières, des

bassins poissonneux, de magnifiques vergers, le tout dévolu au bien-être et à la table des moines. La nature semait en abondance, dans cet enclos, des fleurs, des fruits, de douces et excellentes moissons pour faire pousser des moines... Mais ces objets n'attiraient pas les regards de Karl-Jules; comme il arrive toujours, ses soucis l'avaient suivi hors du logis, et l'accompagnaient pas à pas. Il allait lentement par une longue allée d'aulnes tracée au milieu d'une prairie.

Maintenant que la douceur de l'air se répandait sur ses idées, il retrouvait sa jolie sainte aussi charmante qu'elle lui avait d'abord parue, et, s'il pensait à son mal affreux, c'était avec un soupir de pitié... Combien n'avait-elle pas dû souffrir pour en venir là! Les paroles incohérentes de la pauvre insensée lui montraient qu'elle avait été aimée

et abandonnée par un seigneur; il jurait de la venger. Il se rappelait tout ce qu'il avait souffert lui-même de ces amours disproportionnés ; il se trouvait avec Berthe dans une tendre fraternité de malheur ; il se voyait près d'elle, tous deux déchirés des mêmes blessures, les guérissant dans le sein l'un de l'autre.

Puis, au milieu de ces douces images, quand il sentait Berthe appuyée sur son épaule, comme si elle y eût été en effet, il la voyait tout-à-coup relever la tête, fixer sur lui ses yeux hagards, lui jeter ces regards qui vous transpercent de leurs éclairs maudits; elle lui tenait ces propos sans suite, mais effrayants dans leur obscurité, qui semblent la langue étrangère d'un monde de malheur!... C'était bien horrible à imaginer, et cependant il fallait craindre plus encore : qui sait ce que la démence peut

inventer d'épouvantable! Aimer une folle, c'est laisser la porte de son bonheur ouverte à des milliers de démons... Et cependant i sentait qu'il l'aimait, cette folle!...

A cette effrayante conviction, il pressa son front de sa main, et ferma les yeux... Il vit passer dans l'ombre des fantômes affreux; en même temps il s'entendit appeler par son nom; il crut que les esprits infernaux voulaient l'attirer dans les ténèbres éternelles de l'âme...

Jamais illusion ne fut plus mensongère: c'étaient les bons pères du couvent, ses amis qui l'appelaient gaîment à eux.

Karl-Jules, au bout de l'allée d'aulnes, venait d'arriver au grand vivier de l'abbaye.

Ce bassin limpide et argenté était, au milieu de la prairie, comme un magnifique miroir encadré de verdure; il coulait entre

des rives de marbre blanc, sur un fond de sable brillant; à la marge croissaient les herbes aromatiques salutaires au poisson, et formant une bordure d'un vert foncé, qu'émaillaient l'iris bleu, la giroflée et le grand roseau, dont la tête dorée se recourbe pour caresser l'eau qui le fait naître.

Des bouquets de saules et de bouleaux étaient jetés de distance en distance sur le bord, pour que les habitants du bassin pussent choisir, selon la température, la fraîcheur ou le soleil; et l'eau était nuancée de leur ombre verte et légère, et de l'opale rosée du ciel.

Un certain nombre de religieux étaient en cet endroit réunis en grave conseil, que présidait le père cellerier; car on allait, ce jour-là, fermer les écluses pour la pêche générale du vivier.

Ils tendirent tous ensemble la main à Karl-Jules.

— Vous voilà, démon tentateur ! dit l'un.

— Bonjour, ennemi des bons chrétiens ! dit l'autre.

Car les bons pères étaient dans l'habitude de dire que leur jeune sculpteur, qui parait la matière et la faisait adorer, nuisait au salut des fidèles ; que, devant ses belles statues, on oubliait parfois le saint pour contempler l'image, et que nul n'était plus que lui le fauteur de Satan.

— Eh bien, jeune homme, dit le sous-prieur, vous venez donc aussi prendre part au grand évènement de ce jour ?

— Quel évènement ?

— Mais la pêche générale du vivier : elle est annoncée, depuis longtemps, pour le quinzième jour de ce mois... Mais, à votre

âge, on se laisse vivre, on ne compte pas les jours.

—Monsieur Karl Sarrazin n'a certainement pas oublié que c'est aujourd'hui *le quinze mai*, dit une voix derrière le statuaire.

Le jeune homme tressaillit et tourna vivement la tête; il venait de reconnaître la voix du moine qui l'avait assigné à quinze jours pour lui tenir compte de son étrange promesse. Il interrogea d'un regard avide toutes ces têtes de bénédictins, le visage découvert; mais il ne put distinguer celui qui venait de parler.

En même temps, le sous-prieur tira Karl-Jules par le bras, pour lui montrer les magnifiques poissons dont les cuirasses mordorées paraissaient entre deux eaux.

— Nous espérons, dit-il, que le roi viendra voir lever nos filets, et que cela lui sera un passe-temps agréable... Dieu veuille qu'il y

trouve un peu de distraction ! car ~ ~tre cher prince est depuis quelque~ jours d'une tristesse extraordinai~

— D'une ~~tesse de roi, mon père.

— Il ne chante plus avec nous aux offices, il apporte tant d'insouciance à sa partie du soir et à ses discussions théologiques, que notre grand-prieur est obligé de jouer et de discuter tout seul.... Mais voyez donc ce magnifique barbeau qui vient prendre le vent... Deux pieds au moins entre tête et et queue!..... C'est vraiment un morcean royal... J'espère qu'il y a de quoi faire sourire le prince, quand il le verra sur sa table.

— Certainement, mon père, il sera aussi satisfait que le barbeau lui-même.

— Allons, allons, dit le père cellerier en se frottant les mains, je vois que le moment est bon pour la pêche.

— Oui, *c'est le dernier quartier de la lune*, reprit, en accentuant ces mots, la même voix qui avait frappé Karl-Jules.

Comme le sculpteur n'avait pas cessé de jeter un regard oblique sur le groupe des religieux, il reconnut cette fois celui qui venait de prononcer ces paroles.

C'était un homme qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il eût peut-être moins. Sa tête brune, dépouillée de cheveux et de carnation, était hérissée de sourcils et de barbe noire; le front haut, la taille cambrée, le poing sur la hanche : il avait, sous le froc, une encolure soldatesque. Parmi tous ses frères au visage vermeil, épanoui, ce grand homme sombre ressemblait à un arbre de la forêt, ravagé, noirci par la foudre, mais encore droit et fier au milieu des autres plus heureux.

Il regarda fixement le statuaire, comme

pour appuyer de ce coup d'œil l'observation qu'il lui faisait, et s'éloigna.

Karl-Jules montra au sous-prieur ce moine qui disparaissait sous les aulnes, et demanda son nom.

— Frère Saint-François, répondit le père bénédictin. C'est un religieux de notre ordre envoyé par sa communauté dans le nord de la France, d'après les papiers qu'il nous a montrés, et qui, arrivant dernièrement à Saint-Denis, a demandé la permission de séjourner dans le couvent... Il n'y a que des éloges à donner à son zèle pieux, et il paraît surtout apporter une ferveur toute particulière au culte de la vierge Marie.

Cet incident venait d'éveiller plus fortement la surprise et l'émotion que Karl-Jules avait d'abord éprouvées en entendant le moine mystérieux lui promettre la noblesse, à lui pauvre ouvrier, lui promettre la main

de la comtesse de Guéménée, à lui pauvre amouréux sans espérance depuis dix ans, le tout comme un miracle des plus faciles à sa sainteté !.... Mais pourquoi ce protecteur inconnu voulait-il favoriser l'artiste dans ses amours audacieux? Par quel sentiment et dans quel but? Karl-Jules se perdait dans des conjectures si dénuées de fondement, qu'elles s'évanouissaient d'elles-mêmes et bourrelaient en vain son imagination.

Il avait quitté les pères bénédictins et retournait à pas rêveurs à l'abbaye; l'office du matin sonnait, et il comptait avec une impatience fiévreuse les heures qui le séparaient encore de la nuit. En passant dans le jardin, il aperçut la comtesse de Guémenée qui parcourait lentement une allée voisine en causant avec le vieux duc de Ventadour. A la vue d'Hélène, une sensation puissante de joie, une ivresse causée

par des espérances qu'il ne s'avouait pas à lui-même, bouleversa son âme et fit courir son sang en laves brûlantes.

Le tendre penchant qu'il éprouvait pour Berthe ne pouvait en ce moment triompher d'une passion de dix années. Cet amour naissant pour la pauvre insensée était plutôt, à ses yeux, un accès de délire, un attrait bizarre et effrayant, qu'un sentiment véritable ; et, quand même Karl-Jules eût réellement aimé l'humble fille du village, son cœur jeune, richement doué et insatiable de tendresse, eût enveloppé ces deux amours, comme le philosophe, qui possède la science des mondes célestes, embrasse avec ardeur la connaissance intime de la moindre fleurette des bois... Mais, à cette heure, où sa première passion était si vivement ranimée par un hasard merveilleux, l'artiste devait revenir tout entier aux rêves de sa vie,

aux élans incessants de son âme vers un bien inespéré.

Tandis que Karl-Jules va s'enfermer chez lui jusqu'au soir, pour se livrer en liberté à ses pensées, nous rendrons compte de l'entretien qui occupait mademoiselle de Guéménée, et dont il était le principal objet.

— Oui, disait Hélène au duc de Ventadour avec un sourire caressant, j'ai besoin, en ce moment, d'un directeur de conscience, et, dans ce séjour qui abonde en confesseurs, c'est vous, mon cher maréchal, que j'ai choisi.

— Cela est aussi étrange que flatteur pour moi.

— Ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'en fait de vertu, je crois plus à l'instinct de la conscience qu'à la lettre apprise, et que l'honneur, naturel à toutes les âmes bien nées, est surtout ma religion; or, comme

c'est d'une question d'honneur qu'il s'agit aujourd'hui, je m'adresse à celui qui porte le mieux le sacerdoce de la bravoure et de la loyauté.

— Vous avez raison, du moins en ce moment, Madame; car si je me sentis jamais un vrai chevalier, c'est surtout auprès de vous.

Hélène rêva quelques instants et dit, en passant son bras autour de celui du vieillard :

— Ne trouvez-vous pas, Maréchal, que les choses de l'amour devraient être traitées avec la susceptibilité qu'on apporte à celles des armes; que nos sentiments, qui sont la meilleure partie de nous-mêmes, devraient être respectés comme notre existence, et qu'il ne faudrait pas faire plus légèrement la blessure d'où s'écoule le bonheur, que celle d'où s'écoule la vie?

— Certes, si les hommes avaient une idée de justice, ce devrait être celle-là.

— Ecoutez-moi donc, car c'est dans une semblable lice que vous allez être juge... et votre jugement décidera de mon sort. Vous savez que j'ai passé ma première jeunesse dans la vie la plus humble et la plus laborieuse. Mon père, chevalier-agriculteur, me montrait souvent de sa fenêtre les débris de notre ancien manoir, et, au-dessous, dans la vallée, les champs de notre dernier domaine. Il me disait, prenant ces ruines et cette terre féconde pour symbole, qu'il ne fallait plus compter sur un nom illustre pour nous servir de soutien, comme au temps où les grands privilèges de notre caste faisaient dire que le sang noble se nourrit de lui-même, mais demander notre subsistance au travail et à la terre, qui ne trompent jamais.

— Oui, il était aussi sage que brave, mon vieux frère d'armes.

— Je le secondais dans la surveillance du domaine, dont les meilleurs produits venaient de ses belles plantations de pommiers; ou bien je montais à cheval; et, à une grande distance de la maison, je laissais paître ma monture dans quelque prairie, en faisant de longues lectures à l'ombre des saules. C'étaient là toutes mes distractions, et, sauf ces heures de solitude et quelques rares voyages qu'on m'avait permis de faire à la cour, je n'étais guère moins villageoise que les autres jeunes filles du pays : la couronne comtale n'existait pour moi que dans nos portraits de famille, et je ne connaissais vraiment nos grandeurs qu'en peinture. J'étais arrivée à l'âge de vingt-deux ans sans avoir vécu ; un sceau d'uniformité mortelle était empreint sur toute

mon existence, comme la croix qui marque chaque mur de ce monastère. J'étais triste, souffrante sans cause, accablée de cette langueur de l'âme qui s'éteint faute d'aliment.

Ce fut en ce moment que la reine envoya dans notre retraite un sculpteur déjà célèbre, Karl-Jules Sarrazin, pour qu'il fît, à ma ressemblance, une des quatre statues dont sa majesté voulait décorer son salon d'Apollon, à Saint-Germain. Bientôt je pus deviner que le jeune artiste, de qui j'étais déjà connue, avait fait naître cette occasion de me revoir; qu'il était allé en Italie, à travers la guerre et l'épidémie, traversant les champs de bataille et les cordons sanitaires, chercher un marbre plus beau pour modeler mon image. Je connus que, dans cette œuvre qu'il enveloppait de tant de soins, il voyait son modèle avec les yeux de l'âme, et qu'une inspiration supérieure à

celle de l'art, lui révélait des beautés idéales.

— Que son génie enfin était de l'amour ; et cette découverte ne vous déplut pas.

— Vous concevez, mon ami, quel événement ce fut dans la vie de la pauvre solitaire, quelle foule d'idées et d'émotions nouvelles vinrent tout-à-coup voltiger dans une existence si froide et si vide, quel luxe jeté sur les lambris de la chaumière ! Un soir, que nous rentrions avec mon père par l'avenue de la maison, Karl-Jules me fit l'aveu de son amour. Je ne sais comment, je ne sais par quelle parole ou quel regard, mais je l'appris enfin ; et un bonheur indicible s'empara de nous deux. Nous nous écriâmes en même temps, en levant un regard d'extase : « *Que les pommiers sont beaux cette année !* » Mon père nous répondit rudement que nous ne savions ce que nous disions, que la gelée en

avait pris la moitié. Il les voyait à travers son regard jaloux de propriétaire, nous à travers nos ineffables délices, et, quelle que soit la véracité que je tiens à mettre dans cette histoire, je ne peux vous dire en conscience dans quel état étaient les pommiers. Je vous fais grâce du développement de nos amours.

— C'est-à-dire que vous faites grâce d'un sujet d'envie et de regret à mes cheveux blancs.

— Mais cette passion en vint au point, qu'un soir, à travers le feuillage de cette avenue, voyant Karl-Jules agenouillé à la place où il m'avait parlé pour la première fois de son amour, et baisant cette terre bénie, je lui jurai que s'il devenait noble je l'épouserais.

— Quoi ! un tel serment ?

— Je vous ai dit, mon ami, qu'elle était

alors la tristesse de ma situation, le poids de mon ennui, pour vous faire comprendre comment la noble demoiselle aima le simple artiste, fils du peuple, dans la solitude où les rangs s'oublient, dans la monotonie insupportable qui fait une joie de tout changement. Il me sera plus facile de vous montrer comment, depuis la révolution opérée dans ma destinée, j'ai vu, sous un jour plus vrai, la distance qui me sépare du jeune sculpteur. Je n'ai pas besoin de me défendre près de vous de ces misérables calculs de convenances qui supputent le nombre des pièces d'or et opposent l'une à l'autre la soie et la laine des vêtements; mais je vous parlerai du prestige nécessaire à l'amour, et qui seul nous permet de déifier l'objet aimé, surtout de cette parfaite entente des âmes, pour laquelle il faut une nature, une éducation, une racine semblable; vous verrez alors combien

ce premier amour, ou plutôt cette chimère de ma jeunesse, a dû pâlir dans la sphère où je suis maintenant placée et sous l'influence d'idées nouvelles et d'ambitions de cœur plus étendues.

— Surtout sous celle d'un nouvel amour... Ne vous troublez pas, Madame; celui qui l'inspire...

— Vous savez...

— Je sais que le comte de Baradas vous aime, et que, malgré les accusations envieuses de ses ennemis, son caractère noble et généreux le rend digne d'être aimé de vous.

— Cependant le serment que j'ai fait à Sarrazin m'enchaîne à lui, puisqu'il repose sur la circonstance d'une élévation difficile, mais non pas impossible à l'artiste. Je fausserai ma foi, si je me donne à un autre ; mais n'est-ce pas trahir aussi que de se donner

sans aimer? Voilà sur quel point d'honneur je voulais vous consulter, mon cher maréchal, mon confesseur aujourd'hui; lequel est le plus coupable de briser la croyance ou le cœur? de parjurer le serment fait ou d'en faire un autre parjure?

Le duc releva sa tête blanchie dans l'exercice des chevaleresques vertus, puis il dit avec la gravité qu'il eût eue sur un champ d'honneur :

— Si les deux partis étaient dans d'égales conditions, je n'hésiterais pas à vous dire qu'il vaut mieux la loyauté dans une faute indépendante de vous, que l'apparence de la fidélité jetée sur le changement du cœur, et mieux causer la douleur d'un moment que d'exposer à celle qui doit durer toute la vie. Mais l'un de ces hommes est pauvre et roturier, l'autre est riche et puissant; et quelle que soit la pureté de votre préférence, il est

trop facile de la mal interprêter. Si on vous donnait à choisir entre deux arbustes de ce parterre, et qu'au lieu de l'humble lierre, vous prissiez ce bel oranger, vous auriez beau n'être attirée que par le charme irrésistible de son parfum, on croirait que vous avez songé à ses fruits d'or.

Je vous remercie, mon ami, dit avec courage la noble fille. Dans le conseil que vous me donnez, vous n'avez pas songé à mon bonheur, vous n'avez vu que mon devoir, et c'était ce que j'attendais de vous; maintenant mon sort est fixé.

L'entretien de la comtesse Hélène et de son confident fut subitement interrompu par l'arrivée d'un page venant en toute hâte dire au duc de Ventadour que l'alarme était répandue par une indisposition subite du roi, et qu'on cherchait partout les officiers de la couronne pour qu'ils se rendissent auprès de sa majesté.

LA CELLULE.

II.

La nuit vint enfin.

Dix heures sonnèrent, et Karl-Jules se rendit au rendez-vous mystérieux.

La lune, apparue et dérobée dans le ciel, avait parcouru toutes ses phases depuis que l'artiste avait rencontré le moine in-

connu dans les bosquets du préau. Ce soir-là l'obscurité était complète ; l'ombre des murs du cloître et des arbres épais redoublait celle de la nuit. Karl-Jules marchait en tendant la main devant lui, lorsqu'il la sentit saisir par une main raide et brûlante.

— C'est moi, dit la voix du moine.

— Vous, répondit le brave artiste ; c'est m'en dire très peu, car vous êtes entouré, pour le moment, du double voile de la nuit et du mystère.

—Tu me connaîtras comme ton bienfaiteur, jeune homme, dit le religieux, tandis que le contact de la main qu'il tenait semblait faire légèrement trembler la sienne. Il suffit que tu me voies sous cet aspect ; peu importe les autres.

Alors, celui que le sous-prieur de l'abbaye avait appelé frère Saint-François con-

conduisit l'étranger, que, malgré la règle, il faisait entrer dans l'intérieur de la communauté, par l'escalier et les corridors des dortoirs, et l'introduisit dans une cellule dont il referma la porte sur lui.

Tous deux s'assirent devant une petite table sur laquelle reposait une lampe.

Karles-Jules se trouvait pour la première fois dans un de ces étroits réduits, où, devant des murs blanchis à la chaux, les meubles d'usage journalier, disparaissent pour faire place au prie-Dieu, au Christ, au bénitier, à la tête de mort, comme si dans cette retraite les besoins du corps s'effaçaient devant ceux de l'âme, à laquelle il fallait donner ses objets de méditation, de tristesse et de prière. Le premier mouvement de l'artiste fut d'examiner l'intérieur d'une cellule.

Dans celle-ci, le nom d'Abeilard était plu-

sieurs fois gravé sur la muraille. C'était là où avait habité, pendant son séjour à Saint-Denis, ce noble vagabond des cloîtres, qui se faisait exiler de tous avec sa science, dont la hauteur hardie appelait sans cesse les orages. Il y avait aussi une figure de Vierge de petite dimension, dont la tête était bizarrement entourée de constellations et de signes stellaires; c'était une belle peinture, mais dont les couleurs et la toile usées annonçaient l'ancienneté et des fréquents transports d'un lieu à l'autre. Les regards de Karl-Jules demeurèrent attachés sur cette figure avec une secrète émotion; car, par hasard, elle lui rappelait les traits de sa mère, qui étaient restés bien gravés dans sa mémoire.

Le moine ne remarqua pas cette attention; il était occupé à relire un papier posé sur la table.

Son crâne nu reluisait sous la clarté rapprochée de la lampe, la crudité du rayon qui tombait sur son visage, opposée à la dureté des ombres, accentuait davantage les lignes anguleuses de ses traits, et augmentait leur expression rude et farouche. Karl-Jules éprouva un certain frémissement en reportant les yeux sur le moine : il attendait les paroles qui allaient sortir de cette bouche, avec ce mélange de curiosité et de terreur qui préside au moment où la magie va lever le voile de l'avenir.

— Jeune homme, dit le religieux, vous-êtes demeuré orphelin à cinq ans, et n'avez pas connu vos parents ?

— Guère plus que la plante ne connaît le vent qui l'a semée.

— Vous avez dû bien souffrir de votre isolement?

— Non, la charité d'abord et l'art ensuite m'ont recueilli.

— Ce n'était pas la famille.

— La famille, mon cœur savait la créer autour de moi. Dans mes longues journées de travail, par une faculté d'illusion que Dieu donnait sans doute à l'enfant isolé, je voyais mon père, ma mère auprès de moi ; je m'entretenais avec eux. Cette conversation intérieure apportait dans mon esprit de sages conseils et en éloignait les funestes pensées ; et chaque soir avant d'aller me reposer, j'embrassais ma mère.

— Vous n'avez jamais pensé qu'il y eut de la faute de vos parents de vous avoir laissé ainsi sans fortune ?

— Je les supposais pauvres et je ne les en aimais que mieux.

— Cependant, il doit vous souvenir que votre premier âge fut entouré d'aisance

puisque vous habitiez un riche domaine aux portes de Plangi... Vous rappelez-vous un antique château situé à une lieue de cette ville et où votre mère vous amenait quelquefois?

— Oui, j'y allais tout enfant, et j'avais jugé que ses tours devaient toucher le ciel.

— Et les seigneurs de ces lieux, vous en souvenez-vous?

— Les seigneurs du lieu étaient pour moi de beaux cygnes, qui venaient me recevoir à l'entrée du pont-levis, et avec lesquels j'étais fort ami, à ce que je me rappelle.

— Bien dit le moine; maintenant Karl-Jules, écoutez-moi. Votre père, Jacques Sarrazin, était un des cultivateurs les plus riches et les plus honorés de la contrée de Plangi; il possédait là un vaste domaine dans lequel il apportait aux travaux de l'agriculture des améliorations qui se répan-

dirent bientôt dans toute la province. Mais la guerre approchait ; les Espagnols, chassés de la ville d'Amiens par Henri IV, pénétrèrent de la Picardie dans la Champagne et vinrent mettre le siége devant Plangi ; cette petite ville escarpée et bien fortifiée leur opposa ne vigoureuse résistance. Après un long siége cependant, les habitants étaient près de mourir de faim, votre père les nourrit de grains amassés dans ses granges ; les plus braves combattants étaient faits prisonniers, votre père employa sa fortune à payer leur rançon ; et lui, qui n'avait jamais tenu que la charrue, initié tout-à-coup par son courage au métier des armes, combattit sur la brêche jusqu'au dernier jour du blocus. Les Espagnols se retirèrent. Votre père était blessé, son domaine ravagé, incendié; mais il avait nourri, défendu, sauvé son pays.

— Et c'est à un si noble citoyen que je dois la vie ! s'écria Karl-Jules dans l'élan de son âme : ô Dieu tout-puissant, je te remercie !

— Vous ignoriez donc entièrement ces faits ? demanda le frère Saint-François.

— Le maître menuisier qui m'avait emmené loin de ma province ne pouvait m'en parler avant que j'eusse atteint l'âge de raison ; à cette époque, il était mort, et j'avais passé en des mains étrangères.

Le moine semblait avoir besoin de faire un effort sur lui-même pour achever ce qu'il lui restait à dire ; il garda quelques instants de silence, et reprit d'une voix brève :

— J'étais alors à la cour d'Henri IV.

Kar-Jules fit un mouvement de surprise.

— Oui, reprit le religieux, avant d'entrer dans le cloître, mon rang m'appelait quelquefois auprès du trône. Ayant eu connais-

sance de la conduite de votre père, je la mis sous les yeux du souverain, de manière à en faire ressortir le sublime dévoûment. Le roi fit délivrer alors des lettres de noblesse à Jacques Sarrazin, et me chargea de lui remettre à mon arrivé en Champagne, où j'étais sur le point de me rendre.

— Des lettres de noblesse à mon père! s'écria Karl-Jules en rougissant et pâlissant tour à tour.

— Mais hélas ! continua le moine, j'arrivai trop tard... Quand je demandai à la ville de Plangi son héros, son libérateur, il venait de mourir de ses blessures.

— O ma pauvre mère !

— Votre mère, reprit le frère Saint-François dont les traits changèrent et dont la voix avait ce frémissement que donne de violents battements de cœur, votre mère n'avait pas tardé à le suivre.

En même temps, il leva un regard ardent et sombre sur l'image de la Vierge qui était devant lui. Karl-Jules, à son tour, ne remarqua pas ce mouvement; il était absorbé par les révélations que ce moment lui apportait.

— Vous, continua le moine, vous, pauvre enfant de cinq ans, vous aviez été remis entre les mains de l'artisan qui devait vous donner son métier et sa modeste existence, et vous avait déjà emmené de la province. Je ne pus découvrir vos traces, mais je conservais toujours ces titres si précieux pour vous, ajouta-t-il d'une voix de plus en plus altérée; et comme j'arrivai il y a quelques semaines dans ce monastère, la Providence m'y fit retrouver dans le célèbre statuaire qui le décorait de ses travaux le fils du digne citoyen auquel je devais rendre l'héritage sacré de son père.

Le jeune homme avait pris ce papier entre ses mains frémissantes ; il lisait sur cet acte le nom de son père, et il voyait bien en deux endroits le sceau royal d'Henri-le-Grand.

— Cependant, reprit le moine, c'était ce soir, ce soir seulement, qu'en vous amenant ici je pouvais dire : Karl-Jules Sarrazin, vous êtes noble.

Le jeune homme avait eu le temps de revenir de sa première émotion, et d'envisager, avec la rapidité d'examen d'un esprit naturellement juste, ce changement survenu dans son sort.

Il répondit par un signe de tête négatif aux belles illusions que voulaient faire naître en lui les paroles de son protecteur. Dans les circonstances où il avait vécu, la douleur avait marqué pour lui chaque observation faite sur la différence des conditions en ce

monde, et elles s'étaient gravées plus profondément dans son esprit.

— Noble! dit-il, la volonté d'un roi peut-elle changer le sang qui coule dans mes veines? peut-elle faire que j'aie des aïeux dans l'histoire? qu'en parcourant la France, je trouve leur souvenir gravé sur des champs de bataille? que mon nom, jeté dans le monde, y éveille un retentissement universel? le roi peut-il faire enfin que je sois un autre que moi-même?

— Est-ce ainsi, dit le moine étonné, que vous recevez une telle faveur?

—Je sens tout le prix de cette bienveillance royale, mais j'y répondrai : — Non, la noblesse ne se donne pas. La noblesse de caractère est dans notre nature, le plus obscur des hommes peut la posséder sans protection royale, et mon père l'a bien prouvé.

La noblesse de caste ne peut naître subitement en une génération ; un chêne ne produit pas un rosier ; un milan ne fait pas éclore un faucon ; mon père, grand cœur, mais simple nature, n'a pu faire en moi qu'un homme de bonne volonté, mais de rude enveloppe ; et, quel que soit le favorable consentement d'un prince, je n'aurai jamais la superbe prestance des hommes faits exclusivement pour ceindre l'épée, ni les exquises délicatesses de ceux qui ont les cheveux parfumés et les mains blanches, de père en fils. Vous, mon frère, retiré loin du monde, vous ne pouvez peut-être plus en comprendre les vanités ?

Un étrange sourire passa sur les lèvres du moine.

— Mais, voyez-vous, les vrais nobles sont comme les grands arbres, nulle puissance

humaine ne peut les obtenir d'un jour à l'autre.

— La comtesse Hélène, dit le frère Saint-François, observant la révolution que ce nom opérait sur les traits du jeune homme, la comtesse Hélène n'a songé à rien de tout cela. Elle a dit seulement : Soyez noble, et je vous épouserai.!

Ces paroles firent sur Karl-Jules l'effet d'un chant de la patrie entendu en pays étranger; elles le ramenèrent subitement au sein de sa jeunesse, de ses premiers désirs, de ses aspirations passionnées ; l'amour s'éveilla impétueux, ardent ; l'amour seul se fit sentir dans sa tête qui brûlait, dans sa poitrine haletante. Il se leva vivement, pressa son front de ses mains et des larmes vinrent à sa paupière.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, il est bien vrai : qu'importe tout le reste, si un bon-

heur si grand m'est réservé !... J'étais bien insensé, bien ingrat envers le ciel, de penser à ce vain éclat du monde quand la lumière divine brille pour moi, quand l'amour peut m'inonder de ces délices !... S'il s'éteint trop vite, si la distance qui me sépare d'Hélène vient encore se faire cruellement sentir entre nous, j'aurai au moins connu avant de mourir ce bien suprême que j'ai tant désiré.

Alors, il prit ces lettres magiques qui le créaient chevalier, les pressa sur son cœur, sur ses lèvres, en signe d'ardente action de grâce.

Le moine l'avertit que cet acte n'avait point été reporté aux archives royales, et qu'il devait les conserver comme le seul titre qui existât pour lui.

Karl-Jules voulut remercier le protecteur qui le lui avait conservé ; il se prosterna de-

vant le moine, et celui-ci lui tendit la main. Mais au moment où le jeune homme allait y porter ses lèvres, il sentit un froid de glace courir dans ses veines, et malgré lui il se rejeta en arrière.

Le frère Saint-François vit cette répulsion, son regard perçant sembla l'examiner au fond de cette âme. Il retira sa main, se croisa les bras, et sa tête penchée sur sa poitrine peignit une sombre résignation.

Karl-Jules, après lui avoir toutefois témoigné avec chaleur sa reconnaissance du bienfait qu'il recevait de lui, s'éloigna de la cellule.

Ainsi tout semblait lui assurer maintenant la possession de la femme qu'il aimait : mais il y a loin entre la coupe et les lèvres.

Avant de clore cette journée, nous avons à rapporter la scène qui se passa au matin dans la chambre de Louis XIII, lorsque ce

mal subit dont ce prince se trouvait atteint, faisait appeler près de lui ses premiers gentilshommes.

Mademoiselle de Guéménée, qui était en ce moment auprès du duc de Ventadour, l'avait suivi jusqu'à la résidence royale; et, agitée de tristes pressentiments, était demeurée dans une galerie voisine de l'appartement du roi, d'où elle recueillait avec anxiété les paroles qui arrivaient jusqu'à elle.

Louis XIII était étendu sur son lit, à demi-vêtu, la tête renversée sans force sur les coussins. Ce jeune prince, qui avait à peine la force de vivre quand les orages de la royauté s'apaisaient un moment autour de lui, semblait près du tombeau, au premier choc qui revenait l'atteindre; les cheveux en désordre, le teint hâve, les lèvres contractées, les yeux éteints dans les larmes, il faisait peine à voir; chaque souffrance de la nuit

avait laissé sa trace sur ce visage triste jusqu'à la mort; son linge entr'ouvert laissait apercevoir les mouvements pénibles de sa poitrine; sa main crispée tenait encore un papier humide de sueur et broyé dans des mouvements convulsifs.

Les dignitaires de la cour et de l'abbaye, debouts et immobiles de stupeur autour du prince, n'osaient lui adresser une parole, et lui les regardait d'un œil hagard qui semblait ne point s'arrêter sur eux, mais chercher avec anxiété dans leurs rangs un homme qu'il n'y trouvait pas.

Ce pénible silence dura quelques instants.

Nous avons dit que la veille au soir, peu d'heures avant celle où le comte de Baradas était descendu de son appartement, des envoyés du cardinal-ministre s'étaient présentés à Louis XIII; ils venaient, selon la promesse qui en avait été faite par l'agent

de Richelieu, livrer au prince les lettres du grand écuyer au prince Gaston, qui avaient été interceptées sur la route de Blois.

Louis, possesseur, malgré lui, de ces preuves de trahison, avait voulu demeurer seul pour en prendre connaissance, et avait passé la nuit à ce rude martyre.

Ces lettres étaient empreintes de la misanthropie naturelle au jeune seigneur, dont l'âme élevée avait gardé au milieu d'une cour stupidement frivole sa supériorité dédaigneuse et cette humeur acerbe qui, ne sachant point s'arrêter au mépris, allait sans cesse à l'indignation; elles refermaient des traits envenimés qui portaient même parfois jusqu'au sein d'un maître généreux, mal défendu dans le cœur d'un favori par une trop faible reconnaissance.

A la première page que le roi avait déployée, il s'était trouvé désigné ainsi:

« Loys de Bourbon, deux fois marqué du nombre *treize* (1), prince inhabile à régner comme inhabile à vivre. »

C'était cette lettre qui était demeurée dans la main de Louis; les autres contenaient aussi contre lui des critiques amères, à cause de leur justesse et des témoignages d'un jugement implacable que les mouvements du cœur n'avaient pu faire dévier de sa route.

C'était donc là l'amitié que les deux jeunes gens, Louis et Baradas, isolés par leur tendresse au milieu des grandeurs, s'étaient jurée sur les saints Évangiles! Louis avait bien tenu son serment, lui; il avait nourri cette affection de préférences exclusives, courageuses! Il avait donné avec joie toutes les richesses de sa couronne après les richesses de son cœur! Il voyait maintenant

(1) *Loys de Bourbon* contient treize lettres. Voir les lettres de Baradas, aux Mémoires du temps.

comment Baradas y avait répondu! A ce coup, trop violent pour ses forces, il était demeuré sans connaissance dans ce fauteuil où s'était passée cette terrible veillée.

Ses chambellans, entrant chez lui à l'heure du lever, l'avaient transporté sur son lit dans un profond évanouissement d'où il venait seulement de sortir.

Louis ne voyant point parmi les seigneurs celui qu'il avait espéré foudroyer de sa colère, demanda impétueusement le comte de Baradas; ce fut alors seulement que l'état de désespoir où était plongé le prince, joint à l'absence du premier écuyer, firent pressentir aux assistants l'orage qui allait éclater.

Des officiers, envoyés de tous côtés, cherchèrent le comte dans toute l'abbaye et ses alentours. Louis, pendant ce temps, demeura dans un sombre silence. Mais quand on vint lui dire que sa seigneurie n'avait point cou-

ché dans son appartement et était disparue sans que personne pût indiquer sa trace, il pensa que le coupable, averti des accusations portées contre lui, faisait par cette fuite l'aveu tacite de son crime.

Alors il accusa hautement, devant les grands du royaume, le comte de Baradas de haute trahison et de lèse-majesté.

Ce fut une joie vive au cœur de tous les courtisans, ce fut une tristesse profonde subitement revêtue sur leurs traits; puis, paraissant passer de l'étonnement à l'indignation que devait soulever l'ingratitude du favori, ils trouvèrent des reproches sanglants pour les adresser à celui qui était sur le bord de la disgrâce.

— La hauteur du comte était devenue insupportable. — Il ne respectait pas même son maître; sa familiarité avec le roi était impérieuse, exigeante et mutine. — Il pré-

tendait dicter des ordres au prince, disant que, si on l'aimait mieux que tout autre, on devait l'écouter...

Louis savait tout cela; mais il avait pardonné.

— Le luxe effréné du favori était une autre preuve de son orgueil, il prétendait écraser tous les membres de la noblesse. — Et pour cela, il ne lui coûtait rien de dissiper follement le trésor de la couronne. — Outre les sommes immenses qu'il recevait de ses pensions et bénéfices, il était encore endetté de 5 millions.

Louis savait cela encore; mais il avait pardonné, cent fois pardonné.

Mais quand on parla de la froideur, de l'ingratitude du comte envers son maître, du dédain qu'en ce moment même il semblait faire de la majesté royale, en refusant de venir entendre son jugement ou recevoir sa

grâce, le cœur du malheureux prince saigna cruellement, la tempête de la colère gronda de nouveau dans son sein. Il dit aux officiers de la couronne, assemblés autour de lui, qu'il les constituait en conseil souverain, leur ordonnait de prendre lecture des papiers qui constataient la défection du comte de Baradas et ses adhérences avec le parti ennemi, et ensuite les appelait à donner leur avis sur ces chefs d'accusation et sur la peine qu'ils devaient encourir.

Quoique le comte de Baradas n'eût fait aucune alliance positive avec les ennemis du trône, n'eût pris aucune part, ni de fait, ni de volonté, aux intrigues clandestines d'où une révolution devait surgir, cependant chaque ligne de ses lettres, montrant une opposition ardente aux actes du gouvernement, une hostilité impétueuse envers la politique et le caractère du prince et de ses conseillers,

le rangeaient d'une manière irrécusable dans ce qu'on appelait le *parti de l'aversion*, et formaient des pièces suffisantes pour lui intenter un procès, que les chambres poursuivraient sans doute avec la dernière rigueur.

Les plus habiles des courtisans commentaient longuement ces phrases pour les torturer, les empoisonner, en faire ressortir les mots d'amitié, de dévoûment au frère du roi: sentiments funestes, imputés à crime, et qui allaient toujours s'éteindre dans le sang, s'expier sur l'échafaud. Ces hommes, qui dévoraient déjà en espérance les dépouilles du favori, étaient flamboyants d'indignation, sublimes de colère contre l'ingrat qui voulait renverser un trône à l'abri duquel il avait grandi, frapper un maître généreux qui, armé de la puissance souveraine, ne prenait que celle d'un Dieu de bonté. Toute la haine de cour qui bouillonnait autour du roi l'en-

veloppait dans ses tourbillons électriques; tous ces serpents qui l'environnaient lui jetaient leur venin au cœur, l'enlaçaient, l'étreignaient de leurs nœuds.

Et quand il fut décidé que le comte de Baradas serait arrêté et traduit devant le parlement, Louis signa l'acte d'arrestation, consentit à ce que le procès fût porté devant les chambres.

Les assistants jurèrent dans leur âme que l'accusé n'en sortirait pas vivant.

Mais non loin, il y avait une femme dont le cœur contenait autant de pitié et d'énergique courage pour défendre le malheureux, qu'il y avait dans ce conseil royal de funestes desseins contre lui. Hélène, demeurée dans la galerie, où les débats de cette assemblée arrivaient jusqu'à elle, recueillait toutes ses forces pour ce moment terrible; la main sur son cœur, les yeux levés au ciel, elle sentait

qu'il était en elle une puissance secourable capable de surmonter les efforts ennemis; et l'inspiration mystérieuse de cette jeune femme était comme un serment de sauver le comte de Baradas, qui allait se croiser devant le destin avec celui qui jurait sa perte.

Cependant le roi avait pâli sous le coup de l'arrêt de mort qu'il venait de porter comme s'il en eût été frappé lui-même; sa tête défaillante retomba sur l'oreiller, et son regard sombre se retira du jour qui l'accablait. Il se fit un morne silence autour du prince; ses serviteurs inclinés osaient à peine lui prodiguer leurs soins, et eussent tremblé de lui offrir des consolations, sentant bien que tout signe d'amour de leur part qui viendrait éveiller le souvenir encore si cher du bel ecuyer, serait amèrement repoussé.

Le baron de Charost, placé au pied du lit,

s'évertua cependant à murmurer sa phrase habituelle :

— Ah ! sire, vous lui étiez si bon prince !

Et il eut le bonheur d'accompagner cette plainte touchante d'une larme.

Louis en ressentit une vive reconnaissance ; ce grand roi fut transporté de l'inespérable bienfait d'une larme versée pour lui. Il tendit la main au baron de Charost, et dès cet instant on put pressentir que le grand tranchant remplacerait le favori disgrâcié du prince.

Au moment où l'assistance allait se retirer, Louis tressaillit et trembla devant une exécution trop rapide de ses ordres. Ce qui blessait le plus cruellement le prince, était l'absence du coupable, qui montrait ainsi dédaigner sa clémence ; et, malgré lui, il l'attendait encore. Dans cette vague espérance, il déclara qu'il accordait vingt-quatre heures

à l'accusé pour se présenter devant lui ; mais si le lendemain, à la même heure, le comte de Baradas n'avait point paru, le mandat d'arrestation serait publié et remis aux mains de la justice.

La journée se passa dans une agitation sourde au palais du roi et dans le monastère, où pénétrait en ce moment le retentissement étranger des bruits du monde. Des groupes formés sur tous les points du cloître et des jardins s'entretenaient à voix basse et aussi animée que si le destin de l'univers eût dépendu d'un homme de plus ou de moins à la cour. La chute du favori faisait monter au cerveau des courtisans une ivresse délicieuse... L'intérêt personnel s'anime d'une vive joie dans une comparaison favorable : on se prend à aimer son bonheur en face du malheur des autres !

De toute part on allait et venait : les sei-

gneurs, envieux de la moindre nouvelle, les moines s'empressant de porter au roi leurs secours et leurs prières, les pages envoyés de tous côtés à la recherche du grand écuyer, et de tous côtés rentrant consternés de l'inutilité de leurs démarches.

Au milieu du bâtiment royal, l'appartement du comte de Baradas prenait un aspect saisissant de l'intérêt immense qui s'y rattachait : ses murs, ses grandes fenêtres ouvertes semblaient se détacher du reste de la façade et attiraient tous les regards. Sur le perron, dans la cour, de nombreux valets demeuraient la tête basse et les bras croisés dans une oisiveté pleine de consternation ; les chevaux, tout parés de leurs brillants harnais pour la promenade habituelle et restant attachés à la balustrade, regardaient la terre d'un œil morne, et leur front abattu semblait renfermer une pensée de tristesse,

On voyait dans l'intérieur des vastes pièces cette solitude profonde qu'imprimait une nuit d'absence du maître.

Le bon et tendre Rolland y demeurait seul ; assis au pied du lit, il tenait ses regards fixés sur cette cassette dont le comte lui parlait dans l'entretien que nous avons rapporté, et lui disait renfermer un trésor inutile, mais bien cher ; il restait là comme un chien fidèle attaché à la garde de ce que son maître a de plus précieux, et semblait deviner par l'instinct du cœur, qui le servait mieux en veillant sur cet objet qu'en errant vainement sur ses traces... Quelquefois il s'élançait au dehors, appelait le comte de tous les cris de son âme désolée, puis revenait bientôt se placer auprès du dépôt sacré.

DANS LES TOMBEAUX.

III.

Le comte de Baradas est toujours enterré vivant dans les souterrains de l'église.

Peu d'instants après y être demeuré seul, enfermé par Berthe, il était sorti de son terrible étourdissement, il avait relevé sa tête malade, essuyé les gouttes de sueur de son front et presque souri de ses terreurs.

Le jeune chevalier, qui vingt fois s'était senti transporté de joie au danger croissant de la bataille, s'étonna d'avoir tremblé devant la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât. D'ailleurs, il pensa qu'au retour de la lumière, lorsqu'il pourrait se diriger dans ce dédale, il était impossible qu'il ne trouvât pas quelque moyen d'en sortir. Alors il ne sentit plus que la honte d'avoir eu peur des ténèbres comme une femme, peur de la prison comme un enfant, et il songea seulement à s'arranger le mieux possible pour les heures de nuit qui restaient à passer.

Il s'enveloppa de son manteau, s'étendit sur la pierre d'une tombe, et accablé par la fatigue de tant d'émotions successives, s'endormit assez paisiblement.

Lorsqu'il s'éveilla, rien ne peut rendre la tristesse de son premier regard.

Ce qui annonçait le jour, était une lueur

si pâle, si froide, qu'elle semblait une âme de l'autre monde passant dans les ténèbres. Les statues de ce lieu représentent toutes, dans leur attitude, l'image des trépassés, et le comte, avant même que son esprit fût éveillé, se vit au milieu des morts : l'une de ces figures couchées près de lui le regardait de ses yeux éteints; l'autre, agenouillée sur la tombe où il avait pris asile, tenait ses mains de marbre appuyées sur sa poitrine, et le froid même qu'avait fait passer dans ses veines le sommeil sur la pierre lui semblait la glace de la mort répandue dans son sein.

Il se leva épouvanté malgré lui : il se mit à parcourir l'étendue des caveaux pour reconnaître l'endroit qui lui offrirait quelque moyen de s'échapper, ou au moins de se faire entendre.

Cette tâche active, quoique infructueuse, le soutint toute la journée. Pendant douze

heures, il interrogea toutes les pierres, secoua tous les barreaux de la grille, sonda tous les interstices des murailles, jusqu'à ce qu'à ce travail ses mains se fussent usées jusqu'au sang, et son épée brisée jusqu'à la garde; douze heures il continua cette recherche, remplie d'une cruelle déception, sans une minute d'espérance.

Et la nuit revenait! la lumière s'était affaiblie peu à peu dans les miasmes épais du souterrain; elle allait disparaître tout-à-fait.

A la première atteinte de la faim, de la faim qui se fit sentir tout-à-coup dévorante, furieuse, parce que jusque-là une puissante préoccupation l'avait dominée, et qu'elle venait du premier moment dans toute son intensité, le malheureux comte ne put retenir ses larmes, car il pensa que son épée était brisée!

De si vives angoisses le déchiraient, et autour de lui tout était froid, immobile, muet ; pas un accident de lumière, pas un mouvement, pas un souffle d'air ne venait interrompre cette implacable uniformité.

Souvent, dans une morne douleur, il allait s'agenouiller devant la tombe d'Henri IV et pleurait. Il était enfoncé sous la terre dans ces sombres caveaux, et en même temps une pensée triste et chère, enfoncée dans le secret de son âme, donnait à sa situation une cruelle souffrance de plus.

Dans d'autres instants, il entrait dans un délire furieux. Pendant cette journée, qui avait duré un siècle, il s'était tellement lassé de l'aspect de ces statues qui peuplaient dérisoirement sa solitude de leurs figures inertes, de leur insupportable fixité, que, dans des mouvements de haine insensée, il frappait de la poignée de son épée leurs têtes,

leurs poitrines retentissantes... Puis soudain , à la vue de la croix ou du symbole pieux qu'elles portaient, il se jetait à genoux et leur demandait grâce.

Mais il y avait des moments où tout disparaissait, le froid, la faim, la nuit, la solitude. Le comte se voyait dans le cercle de la cour, aux côtés du roi ; il étudiait le souci peint sur le front de son maître, il pensait aux messages du cardinal-ministre, il pensait que c'était lui qu'on osait accuser, lui, le grand écuyer, le premier des seigneurs... plus que cela encore !... Et il était enfermé dans cette horrible prison , au moment même où il aurait fallu paraître, se défendre...

Puis tout changeait encore : il songeait à Berthe qu'il avait perdue, à Hélène qu'il ne devait peut-être plus voir ; et les plus douces

pensées, celles de l'amour, étaient empoisonnées pour lui !

La seconde nuit passée dans ces caveaux fut horrible ; ce sanctuaire suprême du repos devait-il avoir de si atroces douleurs ? Il n'y avait plus un souffle d'espérance, le sommeil ne pouvait plus raccourcir le temps ; la faim augmentait à chaque minute ses tortures, et déchirait les entrailles du prisonnier... du prisonnier dont l'oubli scellait le cachot, qui ne pouvait pas même attendre l'arrivée d'un geôlier et d'un morceau de pain, qui ne pouvait pas même se reposer dans la pensée qu'un être au monde connaissait son sort et avait pitié de lui. Il n'attendait, il ne désirait plus que la mort. Mais dans cette nuit continue, où nulle étoile, nulle horloge ne marquait des heures, il ne savait même si le temps marchait encore et viendrait mettre un terme à son supplice.

Il semblait que de tels tourments ne pussent augmenter, et cependant ils devinrent plus cruels quand le retour de la lumière vint montrer pour la seconde fois ce séjour des morts à celui qui vivait encore pour souffrir.

Baradas était descendu dans les caveaux, le samedi, à onze heures du soir; il avait passé trente-deux heures dans cette prison.

On est maintenant au dimanche matin.

Les angoisses aiguës du malheureux commencent à s'éteindre avec sa vie; quelques râles passent seuls dans ses entrailles déchirées; le froid le fait tomber dans une torpeur morbide; il n'a plus la force de soulever sa tête du degré de pierre où elle s'appuie.

Tout-à-coup, un bruit saisissant ranime les battements de son cœur; il entend des

pas précipités dans l'église, au-dessus de sa tête. Bien des fois dans la journée de la veille, des pas avaient résonné sur ce pavé, mais c'était la marche régulière de ceux qui venaient là pour prier, sans songer à lui. Mais maintenant c'est une marche légère, inégale, passant rapidement de l'une à l'autre partie de l'enceinte; la manière dont ce pas est accentué exprime l'inquiétude agitée et tremblante... C'est sans doute Roland qui cherche son maître... ce ne peut-être que lui... Ce jeune page a le génie du cœur, il saura retrouver celui dont sa présence sauvera la vie.

Baradas a repris subitement toutes ses forces; il se dresse de sa couche de mort, monte sur une tombe pour mieux entendre... mais le son des pas a cessé... Cependant, par la direction où ils se sont perdus, on peut juger que la personne qui les fai-

sait entendre est maintenant dans la cour intérieure qui borde le chevet de l'église.

Le comte gravit les sculptures qui surmontent le mausolée et se trouve alors à la hauteur du soupirail... Il voit, à travers son double vitrage, des pieds rapides parcourir en tous sens le pavé; il ne peut distinguer que de fines bottines de peau blanche, garnies de flots de dentelles, mais c'en est assez pour reconnaître Rolland, son jeune page si aimant, qui le cherche et tremble pour lui!

A cette pensée, prompt comme l'éclair il s'élance au pied de la muraille, mesure d'un regard la hauteur du soupirail et le moyen d'y arriver. La balustrade de fer d'une tombe a des ornements découpés, il en arrache une fleur de lys, et, avec cette espèce de pique, fait des entailles profondes au pilastre qui s'élève jusqu'à la voûte. Puis, sur

ces difficiles degrés, il monte en s'accrochant aux arêtes, il monte encore et peut déjà toucher le chapiteau ; d'une main il se pend aux saillies de la pierre ; de l'autre, il brise à poing fermé l'épais vitrage, et serre de ses doigts ensanglantés les barreaux du soupirail.

Il voit enfin la lumière à nu, il sent l'air sur son visage, il colle sa tête aux barreaux de la petite ouverture, en dardant un regard enflammé dans la cour...

Il est arrivé assez tôt pour voir Rolland... mais pour le voir passer en frappant son front de désespoir, et disparaître aussitôt.

Cependant il peut croire encore que de cette position plus favorable il apercevra quelque autre personne dans la cour, quoique cet espace soit ordinairement désert, et parviendra à faire entendre ses cris. . Mais

le malheureux n'a pas même le temps d'espérer.

Une vision affreuse vient frapper à la fois son âme et ses sens épouvantés.

La porte par laquelle vient de sortir Rolland, et qui donne sur un carrefour de Saint-Denis, est restée ouverte.

Baradas entend de ce côté un son de trompe, et, comme il s'élève dans l'air, la cloche de l'église s'ébranle et y répond par un glas funèbre.

Puis, dans le carrefour, s'amasse une foule morne, silencieuse, la tête basse; le panache blanc d'un héraut d'armes s'élève au dessus d'elle; tout mouvement cesse dans cette multitude compacte; il semble que le silence y devienne consterné, lugubre, mortuaire.

Le messager royal donne lecture de la proclamation dont il est porteur.

Sa voix arrive à l'oreille de Baradas, d'abord faible et confuse; puis, peu à peu, le son s'éclaircit, les mots s'accentuent, des fragments de phrases pénètrent dans le cerveau du comte, sonores, retentissants, comme si domptant la distance, une fatalité terrible les fît éclater à côté de lui.

— « De par le roi... ordre d'arrêter, partout où il se présentera, Henri Arthur, comte de Baradas... accusé de haute trahison, et cité à comparaître devant les chambres. Sera regardé comme traître, et poursuivi selon la rigueur de la loi, quiconque lui donnera asile sur les terres de France. »

Puis la voix se perdit.

Les mains du comte se détachèrent des barreaux; les cheveux mouillés de sueur froide, les yeux hagards et injectés de sang, les traits décomposés et livides, il se laissa glisser sur le pavé du souterrain. Il tendit

les bras à ces caveaux funéraires; ce lieu qui un instant auparavant lui faisait horreur, maintenant il le bénissait; il allait du moins y trouver une mort obscure, sauvée de la honte de l'échafaud.

Il s'écria :

— O Fergus! Fergus!

Car, en ce moment, il entendit vibrer à son oreille les paroles de l'homme qui l'avait maudit :

— « *Tu n'entendras plus que ton arrêt de mort... Tu n'auras plus que quelques pieds de terre dans les ténèbres....* »

Un tremblement convulsif agita tout son corps, puis il tomba rudement sur le pavé.

Le sursis de vingt-quatre heures que Louis XIII, comme nous l'avons vu, avait accordé au comte de Baradas pour paraître devant lui, était expiré ce matin-là; et le roi, d'après sa résolution annoncée, avait

été obligé de signer, à la dernière de ces heures sonnante, l'acte d'arrestation qu'on faisait alors publier et afficher dans la ville.

Des moments s'écoulèrent dont Baradas évanoui au fond dés caveaux ne connut point la durée. Il rouvrit les yeux sous l'influence d'une chaleur bienfaisante qui se répandait dans ses veines; il était enveloppé d'un épais vêtement et à demi-couché sur les degrés de marbre; un vieillard, agenouillé devant lui, versait du vin chaud sur ses lèvres.

La mémoire revint peu-à-peu au malheureux. En voyant le cadre sépulcral qui l'entourait, il se souvint de son étrange captivité et voulut s'élancer au dehors pour revoir le jour... Mais son regard s'étant levé en même temps sur le soupirail, un souvenir plus affreux le glaça de terreur; il entendit

encore le fatal arrêt... Il se rejeta contre terre et enlaça de ses bras la pierre d'une tombe.

L'homme qui l'avait secouru lui dit alors de ne pas désespérer de son sort, parce qu'avec du courage et de la foi en la bonté de Dieu, il lui restait une voie du salut.

Berthe, le soir où elle était sortie des caveaux en chantant l'hymne des morts pour le comte de Baradas, avait négligemment jeté les clés du souterrain sur ses pas : elles étaient tombées à l'angle d'une chapelle où Boniface les avaient trouvées le dimanche matin avec beaucoup d'étonnement. Le sacristain, très inquiet à l'idée que quelqu'un avait pu pénétrer dans l'asile sacré des morts, y descendit à l'instant même pour savoir si aucun dommage n'y avait été causé. En trouvant là le haut et puissant seigneur dont il venait d'entendre l'arrêt, il pensa

qu'un ami avait fait descendre et enfermer l'accusé sous ces voûtes, pour le soustraire un moment aux poursuites dirigées contre lui.

Le vieux Boniface était lié de corps et d'âme à son église; quoique le comte de Baradas lui fût entièrement inconnu, celui qui avait trouvé un asile dans le saint lieu était sacré pour lui, et l'œuvre que son temple béni avait commencée, il se croyait obligé de l'achever.

Il assura donc à Baradas qu'il lui serait possible de fuir à l'entrée de la nuit, et jusqu'à ce moment le laissa caché dans les souterrains, après lui avoir descendu des aliments nécessaires pour le ranimer.

Le soir venu, Boniface apporta en effet au comte tout ce qu'il lui fallait pour son départ. Le jeune seigneur revêtit un habillement de la garde-robe du sacristain, et un

grand feutre gris semblable au sien, ne gardant de son costume de cour que l'or qui en garnissait les goussets. Il fut aussi muni des papiers d'un neveu de Boniface qui séjournait en ce moment à Saint-Denis, et, grâce à ce secours, put espérer de gagner la frontière sous un nom étranger.

Boniface conduisit le fugitif jusqu'au mur d'enceinte de l'abbaye, qui donnait sur la campagne, et, posant une main sur le bras du comte, étendant l'autre vers le ciel, il indiqua le moyen de gagner le canton de Pierrefitte, où se trouvait le plus grand nombre de bois, en se dirigeant d'après la situation des étoiles.

La nuit était favorable, son bleu limpide était en même temps des plus sombres, on pouvait s'y conduire, et il paraissait impossible d'y apercevoir une forme humaine... Cependant un moine, qui veillait à la fenê-

tre de sa cellule, tenait ses regards fixés du côté par lequel s'éloignait à grands pas Baradas.

LE DIMANCHE MATIN.

IV.

Il était neuf heures du matin, du dimanche 16 mai, lorsque Baradas, enfin parvenu au soupirail des caveaux, y avait entendu son arrêt de mort. Nous allons rapporter ce qui se passait au même moment dans la partie de l'abbaye voisine de l'église.

Le jeune artiste, subitement possesseur

des titres de noblesse dont une union ardemment désirée par lui dépendait, avait passé la nuit la plus heureuse et la plus inquiète. Il avait vingt fois décidé l'heure à laquelle il se présenterait chez mademoiselle de Guéménée, et repassé dans son esprit les premières paroles qu'il lui adresserait; il éprouvait déjà le battement de cœur, l'émotion tremblante qui allaient présider à l'entretien ; jamais il ne s'était senti aussi atterré devant les grandeurs imposantes qui entouraient la noble dame que dans ce moment où il était près d'en triompher ; jamais il n'en avait autant souffert.

Il sortit de bonne heure pour se rendre au bâtiment contigu à l'abbaye, qu'occupaient les femmes de la cour, et solliciter un entretien particulier de la comtesse Hélène.

Il passa dans la cour déserte située derrière le chevet de l'église. Il ne restait plus

personne dans cet endroit ; le héraut d'armes qui proclamait l'arrêt du comte de Baradas, venait de s'éloigner, emmenant la foule avec lui : seulement on entendait au loin le son des trompettes qui l'accompagnaient.

La maison du sacristain, comme nous l'avons dit, donnait sur cette cour. Berthe était à sa fenêtre, pâle et immobile comme une figure de marbre. Karl-Jules, qui ne l'avait pas vue depuis trois jours, l'aperçut en ce moment avec une douleur inexprimable.

Comme il s'arrêtait un instant pour la regarder, elle descendit, traversa le jardin, et passa devant son père qui était sur le seuil de la porte.

Celui-ci répéta, d'une voix timide et tendre, sa recommandation habituelle :

— Ne sors pas, Berthe, ne sors pas !

A quoi elle répondit avec un air de sérénité et une voix calme, qui avaient quelque chose d'effrayant au milieu de l'altération extrême de son visage :

— Soyez tranquille, mon père, je ne quitterai pas l'abbaye.

Karl-Jules, en la voyant de plus près, fut encore plus frappé de l'expression paisible et en même temps égarée de ses traits. Elle passa devant lui sans le voir, et traversa une des portes de la muraille d'enceinte du bâtiment.

Au bout de quelques instants de réflexion, l'artiste, sans se rendre compte lui-même de l'inquiétude qui l'agitait, se dirigea du même côté, et se trouva en dehors du mur d'enceinte.

Cette muraille circulaire et les tourelles qui la surmontaient de loin en loin, étaient une construction d'une architecture lom-

barde, remontant au règne de Charles-le-Chauve, un des fondateurs de l'abbaye. Sa destination ayant été de servir de défense au monastère, on la laissait tomber en ruine depuis que le temps des guerres barbares était passé, et la plupart de ses tourelles étaient démolies par le temps.

Dans la seule qui fût encore entièrement conservée, habitait, comme nous l'avons dit, le père Arsène, l'ange du monastère, cénobite au milieu de ses frères.

Une autre tour, quoique brisée et découpée par la ruine, avait encore toute sa hauteur : c'était celle qui portait la campanille, où on sonnait autrefois la cloche d'alarme. Au sommet de la tour carrée, et enfermant un escalier, était une plate-forme d'où s'élevaient les restes du clocher, avec sa flèche rompue, ses murs à jour, dont les pierres se détachaient dans une lente démolition, rou-

aient jusque sur la plate-forme, ou s'arrêtaient en degrés cimentés par la mousse et la rouille du temps.

Karl-Jules leva les yeux et vit, au sommet de ce pic élancé, comme une blanche figure de femme, qu'il ne pouvait distinguer nettement à cause de l'élévation et des lianes mouvantes de la ruine, et dont la forme vague n'était peut-être même qu'une illusion, puisqu'il devait être impossible d'arriver à cet endroit.

Cependant un élan irrésistible l'emporta, et il monta rapidement l'escalier de la tour.

Arrivé sur la plate-forme, il vit bien distinctement Berthe, agenouillée sur une des faces démolies du clocher, et penchée sur la terrible profondeur. Ses mains tenaient un chapelet et ses yeux étaient levés au ciel.

Berthe avait entendu de sa fenêtre publier

l'arrêt rendu contre le comte de Baradas; ce nom, les paroles terribles qui l'accompagnaient, et lui semblaient une condamnation à mort, avaient rallumé dans son cerveau toutes les flammes de la folie; elle avait cru que, fatalement liée à cette homme, et après l'avoir suivi loin de la maison de son père, elle devait le suivre dans la mort. Elle était montée à ce sommet; quand l'escalier de la tour avait cessé sous ses pas, elle avait posé ses pieds dans les fractures des pierres, et, légère et sans crainte comme l'oiseau, elle était arrivée à la cime du clocher pour se précipiter au bas et mourir.

Karl-Jules, épouvanté à cette vue, allait s'élancer sur la ruine, mais une main qui le saisit vivement arrêta son élan, arrêta le cri qui allait s'échapper de ses lèvres.

Il tourna la tête et vit le frère Arsène qui priait sur la plate-forme avant son arrivée,

et s'était précipité vers lui en laissant tomber son livre sur la dalle.

— Malheureux, dit à voix basse le religieux, vous voulez donc la faire tuer.

Le jeune homme le regarda avec stupeur.

— Vous voyez bien, reprit le frère, que la malheureuse enfant a gravi ce clocher pour mettre fin à ses jours, et que le moindre mouvement de surprise ou la moindre crainte qu'on l'arrête dans son dessein la fera se précipiter.

Karl-Jules pensa que la pauvre jeune fille, comme la plupart des insensés qui, sans avoir la connaissance de leur état en ont le désespoir, et sentent que la mort est leur seule ressource, avait, dans un nouvel accès de délire, choisi ce moyen de destruction.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, que faut-il donc faire ?

— Je suis arrivé trop tard pour la retenir, dit le religieux ; j'implorais Dieu pour elle.

Berthe était à vingt pieds au dessus de ces deux hommes qui la regardaient en tremblant.

— Ecoutez ! reprit tout bas Karl-Jules. Elle parle... que dit-elle ?

— Elle prie.

— Et quand sa prière sera finie !..

— Elle prie, il suffit ; ne désespérons pas d'elle.

— Mais n'y a-t-il donc rien à faire pour la secourir ?

— Les secours humains n'y peuvent rien.

— O vous, mon frère ! vous dont la piété a presque fait un dieu, vous qui lisez dans le ciel, ne voyez-vous donc rien pour elle ?

Le religieux montra le livre qui venait de tomber de ses mains.

— En ouvrant ces feuillets sacrés, dit-il, pour les consulter sur le sort de la pauvre insensée, j'y ai lu ces mots :

« Aimer l'a perdue, être aimée la sauvera. »

En ce moment Karl-Jules tressaillit ; en parlant au religieux, il avait une minute détourné ses regards du clocher, mais un léger bruit, entendu de ce côté, les y ramenait vivement... C'était le vent dans les tiges de lierre, ou un mouvement de Berthe penchée sur l'abîme.

Le soleil, qui se levait dans toute sa splendeur, éclairait en plein la suave figure de la jeune fille. A cette hauteur prestigieuse, dans ce cadre radieux, elle semblait plus belle que jamais ; la pâleur de son visage lui donnait une empreinte divine ; elle levait au

ciel ses yeux inspirés; ses cheveux, dorés par le soleil, jetaient une douce lumière. Autour d'elle, les pierres du clocher étaient empreintes, dans leur vétusté, de petites paillettes étincelantes ; il s'élançait de leurs joints des pampres à la riche verdure, des giroflées aux grappes d'or ; sur cette surface, se mouvaient des nappes de lumière éblouissante et des masses d'ombre, qui variaient ses formes idéales ; les frêles fleurs de muraille frémissaient sur leur tige, et leur mouvement semblait un sourire... Ce tableau paraissait tout de grâce et de fraîcheur, et c'était la mort qui était là, la mort dans toute son horre nr.

Karl-Jules regardait Berthe avec extase et désespoir.

— Oh ! ne meurs pas, Berthe, s'écria-t-il en tendant les bras vers elle.

Le frère Arsène s'était remis à genoux et priait.

Mais l'air emportait le cri d'amour et les prières.

Puis, un souffle de vent s'éleva, comme s'il eût dû enlever la frêle créature qui tenait moins à cette tour que la feuille à la branche. Berthe se laissa aller à ce souffle de l'air ; elle se pencha tellement que son tablier flotta en dehors du clocher où elle était agenouillée ; elle ouvrit les doigts, et laissa tomber son chapelet dans l'abîme ; elle semblait près de le suivre.

— Oh ! ne meurs pas, répéta Karl-Jules dans un cri de détresse, ne meurs pas ! je t'aime ! je t'aime d'un amour vrai, éternel !

Cette fois elle entendit cette voix, et se rejeta un peu en arrière.

— Entends-moi, Berthe, reprit le jeune

homme, car la vérité de ce que je te dis peut luire devant le ciel, je t'aime pour toi seule ; je t'aime de cet amour dévoué qui ne demande rien et voudrait tout donner.

Berthe se leva, tourna la tête du côté d'où venaient ces paroles, et mit la main sur son cœur, où cette voix semblait pénétrer.

Karl-Jules tenait fixés sur elle ses grands yeux bleus, dont l'ardeur devait l'attirer par un pouvoir magnétique.

L'ange du monastère implorait les puissances divines.

Le visage si pâle de la jeune fille se colora soudain de nuances pourprées ; elle posa le pied sur la première pierre pour redescendre.

— Oh ! viens, viens près de moi, dit Karl-Jules ; je te consolerai... j'aurai pour toi quelque chose du Dieu des malheureux... le

bonheur d'être aimée sera répandu sur ta vie, et tu oublieras tout le reste.

Berthe descendit une à une ces pierres vacillantes, qui ne tenaient ensemble que par des liens de ronces. Elle était suspendue dans les airs... le vent faisait voltiger ses vêtements... Un souffle de plus semblait devoir l'emporter.

Mais Karl-Jules levait sur elle son regard passionné; le jeune religieux priait pour elle... Elle était là entre l'amour et la prière.

Elle franchit d'un pas agile les derniers décombres et s'élança sur la plate-forme, où Karl-Jules la reçut dans ses bras et la déposa sur la mousse des ruines.

Berthe semblait sortir d'un songe; elle regardait avec une douce extase Karl-Jules et le frère Arsène; son front s'épanouissait comme s'il eût dépouillé le cercle de fer qui l'avait longtemps brisé; sa poitrine se sou-

levait de mouvements réguliers ; les couleurs de la vie renaissaient sur ses traits.

Karl-Jules s'était agenouillé devant elle, le frère Arsène était debout à côté d'eux, les bras croisés sur sa poitrine.

— Ecoute-moi, Berthe, lui dit Karl-Jules... Hélas ! je ne sais si tu me comprends, mais la présence du plus saint de nos religieux donne à ce que je vais te dire le sceau d'un engagement éternel. Je t'ai aimée dès que je t'ai connue si candide et si charmante, dans cette église qui donnait à ton cœur naissant quelque chose de sa pureté et de sa grandeur : si je ne me le suis pas plus tôt avoué à moi-même, c'est que l'enivrement des sens et de l'imagination que j'avais connu jusque-là me rendait aveugle sur le véritable amour. Maintenant je renonce à toutes les chimères ambitieuses... Elles auront duré bien peu ! ajouta-t-il en

jetant un coup d'œil sur les titres de noblesse que lui avait remis le moine, et qu'il tenait toujours à la main.

Son regard attira celui de Berthe ; sur cet objet elle vit un grand cachet chargé de fleurs de lys et de couronnes royales.

— Oh ! dit-elle en le regardant avec une espèce d'effroi, cela porte malheur !... malheur !...

Et elle déchira les papiers.

Karl-Jules la laissa faire avec une douce mansuétude.

— Déchire-les, si cela te fait plaisir, pauvre enfant, dit-il en voyant retomber sa fortune, sa noblesse, son avenir en lambeaux sur la pierre. Je n'ai plus d'autre avenir que de te consacrer ma vie, de veiller sur toi. Je connais tes souffrances comme si j'avais toujours senti ton cœur battre sous ma

main... Je jure ici de connaître, de trouver celui qui t'a perdue, de te venger...

Une exclamation d'effroi sortit des lèvres du frère Arsène, car il entendait toujours au loin la trompe du héraut qui sonnait la grande condamnation de ce jour... Karl-Jules crut que la charité chrétienne parlait seule dans le religieux.

— Oh! mon père, dit-il, laissez-moi cette juste indignation, ce sera la dernière. Oui, Berthe, je te vengerai, pour avoir un titre légitime près de toi; ensuite tu seras tout pour moi. Tout ce que j'ai donné jusqu'à présent à l'art, à l'ambition, aux plaisirs de jeunesse, toutes les ardeurs de mon âme s'épancheront en ineffable tendresse, en dévoûment pour toi; si ton esprit égaré ne me comprend pas, il y aura bien toujours dans le cœur un instinct, une fibre vibrante qui te fera réfugier en moi; quand tu souffriras, sans savoir ce

que tu fais, tu viendras dans mes bras..... Douce âme que le ciel remet entre mes mains, prends ma vie et donne-moi ton bonheur en retour!

Pendant ces derniers mots, Berthe s'était penchée sur le sein de Karl-Jules, et semblait privée de connaissance; mais c'était un évanouissement plein de calme et de douceur, où ses lèvres s'entr'ouvraient pour sourire, où son cœur battait paisiblement; où elle était plutôt heureusement endormie que privée de sentiment.

Karl-Jules ne lui parlait plus, mais il y avait entre leurs âmes une communication mystérieuse, où la force, le courage relevaient la faiblesse abattue, où la loyauté, le dévoûment guérissaient les blessures faites par le mensonge et l'abandon, où l'amour ressuscitait le bonheur.

Quand Berthe revint à elle, elle avait re-

couvré la raison : sa figure était sérieuse, résignée; ses longues paupières s'affaissaient sur ses yeux humides; une pudique honte colorait son visage. Elle ne pouvait pas encore supporter le souvenir de cette existence où l'amour avait été jusqu'à la folie, le désespoir jusqu'au suicide; car, par une vive réaction de l'intelligence, elle comprenait maintenant ce qui s'était passé pendant le long rêve de la folie. Il lui semblait revoir le jour pour la première fois en sortant d'épais ténèbres ; elle n'avait plus ni cet oubli funeste où son repos ne s'appuyait que sur l'anéantissement du passé dans sa mémoire, ni ces souvenir lucides où l'affreuse vérité la jetait dans des accès de désespoir insensé. Elle se sentait vivre maintenant; et il y avait dans son âme ce repentir pieux et confiant, où on se pardonne à soi-même

par une douce influence de la miséricorde de Dieu.

Elle tourna sa figure enchanteresse et ses mains jointes vers le frère Arsène. Elle ne pouvait souffrir devant lui, qui, en tout temps, avait reçu les épanchements de sa conscience, et connaissait sa vie comme elle-même... Elle se pencha ensuite vers Karl-Jules.... Oh! elle ne pouvait souffrir non plus en présence de l'ami à qui son malheur même l'avait rendue chère.

Les premières paroles de Berthe, l'expression de ses traits, cette lumière de l'âme répandue sur toute sa personne, firent voir le miracle qui s'était opéré en elle.

Le religieux et l'amant, si étroitement unis de cœur en ce moment, regardaient Berthe avec délices, et se regardaient entre eux pour se glorifier de leur ouvrage.

Au bout de quelques instants, Karl-Jules,

du haut de la plate-forme, remarqua plusieurs personnes qui allaient et venaient d'un pas agité dans la cour et le jardin de l'abbaye, et il entendit son nom plusieurs fois répété, comme lorsqu'on cherche quelqu'un avec empressement.

Il laissa Berthe aux soins du frère Arsène, et descendit promptement de la tour.





LE DERNIER MOT D'AMOUR.

V.

Dès que Sarrazin fut revenu à l'entrée de l'abbaye, un valet de chambre lui dit que la comtesse de Guéménée, qui l'avait fait déjà demander chez lui plusieurs fois, le priait de se rendre près d'elle à l'instant.

Karl-Jules se rendit à cet ordre; il se dirigea vers le bâtiment occupé par les dames

de la suite du roi. En traversant la cour, il vit au pied du perron un cheval de femme, sellé et tenu par un page. Il monta le grand escalier, et fut introduit dans un vaste salon qui desservait les appartements particuliers.

De là il entendit une femme de service, qui venait de passer dans une pièce voisine, dire que la personne qu'avait fait demander madame la comtesse attendait dans la salle de réception.

— Faites entrer ici, dit vivement Hélène, du fond de sa chambre.

Le jeune homme ressentit profondément tout ce qu'il y avait de froideur dans une entrevue aussi ostensiblement accordée. Il se rappela ses projets du matin même... d'une heure avant !.. Il était sorti de chez lui pour venir revendiquer aux genoux d'Hélène des droits appuyés sur son serment, et il arrivait chez elle comme un étranger ! En route il

avait lui-même renoncé à ses droits, et Hélène, par un triste rapport de sentiment, le recevait avec la publicité la plus opposée aux espérances de l'amour. En quelques minutes, quel espace de temps s'était écoulé! Dans un si court trajet, quel chemin avait parcouru sa destinée!

La comtesse était en habit d'amazone et nouait un voile à son chapeau de feutre pour monter à cheval. Mais avec ce costume leste et dégagé qui semblait respirer le plaisir, elle était pâle, abattue, et ses yeux marbrés gardaient encore des traces humides de larmes.

A la vue de Sarrazin, une émotion trop vive lui ôta la force de se soutenir; elle chercha l'appui du canapé, et fit signe à l'artiste de s'asseoir dans un fauteuil qui était en face d'elle.

Autrefois, quand elle n'avait qu'un banc de bois sous les pommiers de son père, elle

le partageait avec Karl-Jules; maintenant qu'elle se reposait sur un sopha blasonné, elle voulait, à ce qu'il paraît, y demeurer seule. Le sculpteur, sans formuler cette futile comparaison, en reçut l'impression amère. Il demeura debout, appuyé sur le dos du fauteuil qu'on lui offrait.

La fin de l'amour, c'est la plus triste de toutes les faces sous lesquelles la mort nous apparaît! Il y avait dans cette minute où les amants d'autrefois se retrouvaient ensemble tout ce qui pouvait faire sentir les atteintes de cette mort. C'était une annonce à haute voix au lieu du rendez-vous mystérieux, c'était le grand jour au lieu du crépuscule, c'était un ameublement princier autour d'eux au lieu des haies vives de la prairie, c'était le nom de Madame au lieu de celui d'Hélène.

Mademoiselle de Guéménée reprit cou-

rage la première, et voyant l'extrême difficulté de sa position, se plaça tout d'abord au point le plus dangereux.

— Karl-Jules, dit-elle, vous allez juger par la franchise de mes aveux de la haute estime que je fais de vous. J'aime le comte de Baradas, et je viens implorer votre secours pour lui.

Le jeune homme pâlit légèrement, mais ne montra aucune surprise.

— Vous ne m'apprenez rien, Madame, dit-il; l'aveu qui devait précéder les autres était celui de votre indifférence pour moi, et je l'avais pressentie. Quand nous ne sommes plus aimés, notre cœur sent le froid de la nuit où il se referme tristement.

— Écoutez-moi cependant, reprit-elle avec vivacité. Les circonstances m'ont fait passer de la solitude au monde le plus large et le plus brillant ; de même, sans que j'y

sois pour rien, mon âme a été enlevée aux purs et simples amours de ma jeunesse, pour se livrer aux séductions éblouissantes d'un homme qui les réunissait toutes. Mais comme, à mes yeux, c'est en amour surtout que l'égoïsme est odieux et le devoir sacré, je serais toujours demeurée libre, afin d'être à vous, si la fortune vous élevait au rang que j'avais assigné pour vous donner ma main...

Karl-Jules l'interrompit.

— Vous n'auriez pas attendu longtemps, Madame, dit-il en présentant les titres de noblesse dont il avait instinctivement ramassé les vestiges. Voici les lettres qui me créaient chevalier.

Le cachet et les premières lignes frappèrent les regards d'Hélène.

Il les laissa tomber, et les lambeaux épars se dispersèrent sur le tapis.

— Déchirés ! s'écria Hélène. Quoi ! ces

titres, vous les possédiez, et vous les avez anéantis!

— Cette noblesse d'un jour ne pouvait me réunir à vous, Madame. Si nous l'avons cru tous deux un moment, c'est que ce moment était celui où on croit tout, où on ne voit rien qu'à travers l'amour et l'espérance. Mais le véritable obstacle qui nous séparait était dans notre sang, dans notre essence même, dans la nature différente de l'homme du peuple et de la noble dame. Cet obstacle, mon élévation subite ne pouvait l'aplanir : un nom, un titre, éclos fortuitement sur une souche sauvage, ne pouvait en changer la nature. J'ai vu que les sympathies intimes, les rapports de toutes minutes nous auraient manqués, et qu'ils sont indispensables à l'union éternelle. J'ai connu avec douleur que, pour être heureux en amour, il faut autre chose qu'aimer.

Karl-Jules, comme tout autre l'eût fait à sa place, se donnait les honneurs du sacrifice; il se faisait une raison et se posait en homme fort, lui qui était si jeune homme dans l'âme.

— Ces lettres de noblesse, reprit-il, ne pouvaient donc me réunir à vous ; qu'en aurais-je fait alors? Voilà ce qu'elles sont devenues !

Il montra les fragments semés sur la terre, et alla s'asseoir avec une noble confiance à côté d'Hélène sur le canapé qu'elle occupait. Il était maintenant son égal.

J'avais pensé tout ce que vous venez de dire, répondit la comtesse en tendant la main à Karl-Jules ; mais tant qu'il y aurait eu à balancer entre le simple artiste et le premier dignitaire de la couronne, je devais craindre de donner encore amour et fortune au plus

heureux, au plus puissant ; maintenant le favori du roi de France n'est plus qu'un proscrit, je peux aimer sans remords le plus malheureux.

— Oui, le bruit vient de s'en répandre à l'instant même, le comte de Baradas est accusé...

— Il est perdu ; les émissaires du ministre emportent en ce moment les pièces qui déposent contre lui ; son procès est déjà commencé, et le jugement sera la mort.

— Et voilà donc où devait aboutir cette fortune de favori ! Cette existence de luxe et de caprice a eu la durée d'une fête qui brille et s'éteint dans la nuit... Il y a huit jours à peine que la délation a osé atteindre le comte de Baradas, que le cardinal, rêvant, convoitant cette nouvelle victime, l'a fait dénoncer par ses agents.

— Comment le savez-vous ?

— Un hasard m'a rendu témoin de cette scène. J'étais sur le balcon où donne l'appartement du roi, et je voyais l'intérieur à travers les rideaux entr'ouverts. Louis repoussait les accusations dictées par le ministre, mais le doute entrait dans son âme, et il pleurait déjà son amitié perdue. En même temps, dans la pièce voisine, le favori, au comble de la fortune, s'endormait d'un sommeil paisible, et c'était le dernier !

— Mon Dieu, pourquoi ne l'avez-vous pas prévenu !

— Louis l'aimait, je le croyais en sûreté. Quand les plus pauvres des hommes donnent leur sang pour sauver un ami, un roi ne pouvait-il pas donner une parole ? Cependant, je m'en souviens, pendant cette nuit-là, l'intérêt que m'avait inspiré la situation du comte, la pitié qui était pour lui au fond de mon âme se figurait en rêves bizarres dans

lesquels il me semblait toujours le sauver de ses dangers.

— Oh! c'est le ciel qui vous inspirait. Ecoutez : le comte de Baradas a disparu subitement de l'abbaye; averti peut-être de la délation du cardinal, il a voulu se soustraire au rôle humiliant d'accusé; mais il est parti seul, à pied, l'état de sa maison le prouve, et ne peut être loin d'ici. Il faut qu'un ami secourable aille lui apprendre l'imminence de son danger, lui dire qu'une prompte fuite est sa seule ressource... moi, je vais partir, le demander à tous les lieux habités ou déserts; mais je suis seule, je ne puis suivre qu'une route, je n'ai que mes yeux pour le découvrir... Aidez-moi donc dans cette généreuse recherche. Vous seul ici le pouvez, car vous seul n'appartenez pas à la cour, ne craignez pas de déchirer vos habits brodés dans des che-

mins escarpés, de risquer votre fortune en secourant un proscrit.

— Eh bien! madame, disposez de moi. Quel que soit celui pour qui vous exigez mes services, vous obéir et secourir le malheur, c'est assez pour moi.

— Oh! je le savais bien, que vous aviez un noble cœur... Je l'ai vu souvent dans vos regards... autrefois dans notre solitude.

Hélène avait penché sa tête sur les coussins, et son regard perdu dans l'espace semblait y chercher la campagne verdoyante où s'étaient épanouies ses amours de printemps. Un jeune sourire était revenu sur ses lèvres, son teint reprenait la demi-nuance de la première rose de l'année.

— Oui, dit-elle à Karl-Jules, je voyais bien alors que vous étiez un de ces êtres bons et généreux que Dieu envoie comme une bénédiction sur la terre de souffrance,

toujours prêts à accomplir simplement de grands sacrifices, et à se dévouer avec un sourire.

— C'est que j'étais heureux alors, s'écria Karl-Jules en pressant la main de la jeune femme dans ses mains jointes. Hélène, votre amour m'élevait au ciel, comment n'aurais-je pas eu quelque chose de la douceur ineffable des bienheureux ?

— Dieu sait combien cette bonté céleste m'attirait vers vous, dit-elle avec un accent profond ; de ce côté-là, du moins, nos cœurs étaient bien faits l'un pour l'autre... Et alors nous ne cherchions pas l'amour au-delà de nos cœurs ; nous ne voyions pas l'univers au-delà du cadre de verdure qui nous entourait.

— Rien n'est changé en nous, dit l'artiste avec un soupir et pourtant c'est le *passé*.

Leurs regards qui se confondaient har-

monieusement, les accents de leurs voix qui vibraient de la même émotion, étaient radieux et doux comme le dernier rayon du jour, comme les derniers soupirs du vent dans un beau soir.

— Que du moins ce souvenir soit béni pour nous ! reprit Karl-Jules.

— Et soyons-en dignes, répondit-elle en se levant vivement : que les élans de nos âmes égales en loyauté, en dévoûment, se réunissent pour une œuvre sainte... N'attendons-plus, partons !.. Chaque minute peut perdre le malheureux fugitif, et nous, nous pouvons le sauver.

— Eh bien, adieu, Hélène ! s'écria le jeune homme. Je pars, je vais chercher à sauver celui que vous aimez, fût-ce aux dépens de ma vie : c'est là le dernier mot d'amour que je vous adresse.

Karl-Jules s'éloigna rapidement , et la

comtesse de Guéménée descendit bientôt après de son appartement.

Elle partait seule de Saint-Denis.

Ne voulant pas que sa sortie fût remarquée, elle ordonna à un de ses gens de conduire son cheval à l'entrée de la campagne, et traversa à pied et furtivement les dépendances de l'abbaye.

A l'extrémité de cette enceinte étaient les celliers du monastère, qui donnaient dans une prairie peu distante de la route. Une vigne centenaire déroulait ses pampres épais sur toute l'étendue de ce bâtiment ; un large cintre était ouvert dans le berceau devant la porte des caves. On y voyait constamment un tonneau en perce, auquel étaient suspendues des coupes de fer : elles servaient aux passants et aux voyageurs qui, par un gothique et jovial usage conservé jusque là,

pouvaient venir se désaltérer gratuitement au vin du monastère.

En ce moment, trois archers, ayant la bride de leurs chevaux passée au bras, tendaient leurs coupes à un moine qui leur versait le coup de l'étrier et le buvait avec eux pour la forme : le même sourire tendre, que faisait naître ce vin vermeil, errait sur les bonnes figures du moine et des soldats.

La comtesse Hélène, dont les pas étaient dissimulés sur la mousse, s'arrêta subitement derrière la treille.

En même temps, un religieux de haute taille, la tête basse et les bras croisés, arrivait du fond du berceau.

— Où allez-vous comme ça, mes braves ? demandait le moine qui versait à boire.

— A la poursuite du comte de Baradas, le grand écuyer, qui, à ce qu'il paraît, a vidé les étriers.

— Et de quel côté prenez-vous ?

— De tous côtés, mon père, et la terre a bien des chemins.

Il faudra les battre tous, jusqu'à ce que nous trouvions sa trace, ajoutèrent les archers.

— Ce qui sera furieusement difficile, à moins que le ciel ne nous vienne en aide...

Le moine qui venait du fond de la treille glissa en ce moment derrière les soldats, et jeta ces mots :

— Sur la route de Pierrefitte.

Et il continua sa marche lente et morne.

Les archers se regardèrent ébahis ; Hélène frissonna.

— Tiens, un oracle ! dit un des hommes d'arme en suivant de l'œil le religieux ; sauf le respect que je lui dois, le révérend père ne doit cependant voir bien loin avec son capu-

chon enfoncé sur les yeux... Ma foi, c'est égal! allons sur la route de Pierrefitte!

Le moine du tonneau versa une nouvelle rasade.

— A cheval donc, mes amis, et en avant! dit-il en buvant.

— A vous pareillement, mon père! répondirent les archers en buvant.

Malgré cela, ils renouvelèrent encore les libations, et ce ne fut que quelque temps après que les soldats, alourdis et ballottants sur leur selle, gagnèrent le grand chemin.

Hélène avait déjà rejoint son cheval à l'entrée de la campagne, et se lançait sur la route comme la flèche fend l'espace.

UNE ARRESTATION.

VI.

Le comte de Baradas, que nous avons quitté à son évasion des caveaux mortuaires de Saint-Denis, voyagea toute la nuit.

Seul, condamné, maudit, perdu dans les bois, il ne sentait pas encore son malheur ; toute son existence avait passé dans le mouvement machinal de la marche qui lui faisait

tant de bien. Excité dans sa course par la nécessité de fuir, poussé par le vent de l'orage qui soufflait derrière lui, il ne se sentait pas aller ; et il avait déjà fait six ou huit lieues par monts et vallées, lorsque le jour parut à l'horizon.

Il était alors dans de hautes futaies de charmes, fourrées à l'intérieur de lianes et d'arbustes sauvages. Le soleil enflammait la cime des arbres, et jetait aussi un rayon de sérénité sur son front ; l'air empreint d'arômes pénétrants, les voix des oiseaux qui fendaient l'espace et se répondaient de l'un à l'autre point du bois, lui causaient une vive impression de bonheur.

Après ce qu'il avait souffert, après un jour et deux nuits passés dans le sein des sépulcres, après avoir touché de si près à la prison et peut-être au supplice, l'air pur, la vue du jour, les ailes des oiseaux qui, en pas-

sant, frôlaient son front, faisaient sur lui l'effet d'une liqueur spiritueuse, l'enivraient, lui faisant délicieusement perdre la raison. Il se voyait déjà en pays étranger, soldat volontaire, s'élevant de grade en grade par de hauts faits d'armes, utile au pays qui l'aurait adopté, heureux et fier d'une fortune noblement achetée.

Et tandis que la gaîté du matin, l'influence dilatante de la marche, la fraîcheur de l'air allégeaient tout son être, il avait de ces élans de joie sans cause de la première jeunesse; il sautait légèrement à la branche d'un arbre, et, en cueillant le fruit ssuvage, il lui arrivait de s'écrier dans son triomphe :

— Vive le roi !

Mais il y avait des moments où cette influence physique de la vie qui revient s'arrêtait entièrement : il se voyait alors accusé et fuyant lâchement devant le danger; il

s'arrêtait glacé de honte ; il était prêt à retourner sur ses pas. Si la moindre circonstance fortuite se fût jointe à ce mouvement, si un mot de reproche fût venu l'atteindre, il eût été à l'instant même se livrer, braver l'amitié du roi, la haine de ses ennemis et leur échafaud.

La journée se passa ainsi, mêlée de moments de repos, de collations prises sur les provisions dont le bon sacristain avait rempli la sacoche, et de sommeil sur la mousse à l'ombre des taillis.

Le comte ne savait absolument pas où il était; dans un voyage entrepris la nuit, il n'avait pu se diriger qu'au hasard; il ne reconnaissait point les parages où il se trouvait, et ne voulait s'adresser à personne pour en demander le nom. Mais comme nulle rencontre inquiétante ne vint le ramener au danger de sa situation, il conserva

toute la journée le bien-être renaissant dans son âme, et ces forces physiques que la nature nous rend après de grands malheurs... souvent, hélas ! par une bonté cruelle, afin que nous puissions en supporter de nouveaux.

Vers le soir, le voyageur rencontra un endroit qui présentait une espèce de clôture en pleins champs, et autant de garantie, de sûreté qu'il s'en puisse trouver à la belle étoile.

C'était une grotte assez profonde. D'un côté, il y avait un chemin abandonné, à cause du mauvais état où il était tombé ; de l'autre, plusieurs carrières qui communiquaient les unes aux autres. Un rideau de peupliers, qui s'élevait entre cette cavité et la route, permettait de voir dans cette direction sans être vu ; un ravin gonflé par la pluie séparait la grotte des carrières ; mais

les broussailles jetées de l'un à l'autre bord cachaient un tronc d'arbre, posé sur le courant d'eau, à l'aide duquel on pouvait le traverser, sans être poursuivi par ceux qui n'apercevraient pas cette espèce de pont ou ne pourraient le passer à cheval, et de là on gagnerait les profondeurs formées par l'extraction des pierres, lesquelles étaient couvertes de taillis et inexpugnables pour les cavaliers.

D'énormes troncs de sapins noirs et serpentants sortaient du fond de l'antre, s'avançaient en solives sous la voûte, et se dressaient au bord du rocher pour aller le couronner de leur cime.

Ayant constaté les avantages de cet endroit, le fugitif le choisit pour sa halte du soir, heureux de suspendre sa course, dont la fatigue commençait vivement à se faire sentir.

— Que ce manteau est lourd! dit-il en jetant à terre une partie de l'accoutrement qui lui avait sauvé la vie, mais qu'il aurait mieux aimé moins rude et moins pesant. Puis il ajouta, en regardant la grotte : Ce château sauvage dans lequel je reçois l'hospitalité offre peu de ressources, et il faut que je prépare moi-même mon souper !.. Il est vrai qu'en posant le pain noir et les fruits que j'ai achetés au dernier village sur le bord de ce ruisseau, les mets et les boissons seront servis.

Le grand seigneur, qui avait d'abord pris avec gaîté son rôle de pauvre vagabond, en comprit en ce moment la misère, et après avoir étalé son mince repas sur la mousse, il ne put se décider à y toucher.

— Et le temps se couvre, dit-il, le couchant est enflammé... le vent nous apporte de sombres nuages : il va tomber de l'eau à

torrents... Les oiseaux sentent l'orage ; ils se cachent sous les feuilles... Mais moi, je n'ai point d'asile... Je ne vois plus qu'un hibou qui se tient penché sur ce rocher et me regarde fixement.

Il pensa à se retirer dans la grotte pour dormir à l'abri ; mais ses pieds étaient vivement endoloris, et en quittant sa chaussure d'un cuir épais, il les vit tout ensanglantés par l'excès de la marche. Il s'assit au bord du ravin, posa ses pieds sur une pierre à fleur d'eau, et cueillant une poignée d'herbes, se mit à laver ses blessures.

La grotte, la route, les arbres du rocher, le ciel, tout était d'un calme sombre, pas le moindre souffle n'avait troublé le morne silence : cependant Baradas entendit à son oreille une voix qui lui dit :

— *Plus pauvre que moi !*

Le comte pâlit et s'écria :

— Fergus!

Puis il se leva en sursaut, envisagea les traits d'un homme qui était devant lui, et se recula en répétant avec plus de stupeur que d'épouvante :

— Fergus!

— Oui, plus pauvre que moi, dit encore cet homme ; voyons, ai-je bien tenu mon serment? Je t'ai dénoncé, je t'ai perdu : te voilà avec rien au monde : des vêtements qui t'étouffent et te déchirent la chair, du pain de seigle que tu ne peux manger, le creux d'un rocher pour y passer la nuit... sans même savoir, ajouta-t-il avec un infernal sourire, sans même savoir, pauvre condamné, si cette nuit t'appartient encore!

Baradas regardait toujours celui qui venait de lui apparaître ainsi avec une stupeur si grande, qu'il semblait que l'excès de la surprise eût troublé ses esprits.

— Eh bien ! oui, c'est moi, dit celui-ci en répondant à ce regard, c'est moi que vous avez fait condamner à mort , puissants exterminateurs ; moi dont vous avez vu, en arrivant à Saint-Denis, l'échafaud encore dressé, la hache et le billot encore rouges de sang ; moi, dont peu d'instants après, un procès-verbal, lu à haute-voix dans le conseil du prince, relatait la mort... tandis que j'étais là, caché sous le capuchon du moine, assistant à la lecture, m'entendant dire mort au troisième coup de hache, et sentant bien que je vivais encore, à l'ardeur de vengeance qui bouillait dans mon âme.

Le comte, qui avait jusque là tenu ses yeux hagards fixés sur les traits de Fergus, remarqua seulement alors la robe de bénédictin qui le couvrait.

Fergus, soit qu'il savourât son triomphe, et prît plaisir à prolonger l'état de stupéfaction

dans lequel sa présence venait de jeter le comte, soit qu'il voulût captiver l'attention de son ennemi par quelque secret dessein, lui parla de sa miraculeuse évasion des chaînes où on l'avait jeté.

Debout, appuyé contre l'entrée de la grotte, pâle et glacé, Baradas sentait comme le souffle de la mort pénétrer en lui avec le regard de Fergus ; le baron de Plangi posait fièrement, appuyant sa sandale sur la touffe d'herbe couchée à ses pieds comme il l'eût fait sur la tête d'un ennemi, dressant son grand front chauve sur lequel miroitaient les rayons embrasés du couchant. Tous deux étaient devant la caverne, entre le ravin et le rideau de peupliers. Fergus, en parlant, glissait souvent son regard entre les branches ; car si les arbres pressés voilaient cet endroit aux autres points de la campagne,

ils permettaient à ceux qui étaient derrière de voir au loin sur la route.

—Cette robe de moine, dit-il, appartenait à un frère bénédictin qui eut le malheur de passer devant ma prison, au moment où je demandais un confesseur qui m'assistât pendant la veillée funèbre; il entra. Pour son malheur encore, il avait la même taille que moi, le teint et la barbe également noirs. Cette espèce de ressemblance me suggéra une audacieuse idée : je mêlai au vin que nous buvions pour nous soutenir tous deux, confesseur et pénitent, un élixir que je portais toujours sur moi pour m'endormir parfois de ce sommei léthargique dans lequel toutes sensations de l'âme et du corps sont anéanties, et pouvoir à volonté suspendre la vie quand elle était trop pénible...

— Et le malheureux?

— Il tomba bientôt dans un état d'insensi-

bilité complète, répondit Fergus en tournant toujours un regard dérobé du côté de la route. Alors je le revêtis de mes habits ; je l'attachai de mes liens, qu'il avait lui-même dénoués ; je le couchai sur la paille où il m'avait trouvé couché ; je me couvris à mon tour de son froc de religieux, et à la faveur de ce déguisement, je sortis de la prison le capuchon baissé.

— Ensuite? demanda Baradas frémissant.

— Ensuite, le reste est facile à deviner. Les gens de la prévôté qui m'avaient reçu à la nuit close, des mains des arquebusiers de Paris, avec ordre de me faire exécuter le lendemain, devaient prendre le bénédictin pour moi et le faire mourir à ma place.

— O misérable assassin ! profanateur impie !

— Lorsque les exécuteurs réveillèrent leur prisonnier, à midi, pour le conduire au

supplice, ses cris, ses mouvements d'épouvante furent pris pour la révolte d'un condamné furieux: on lui bâillonna la bouche, on le lia de tous ses membres, et il périt.

Le comte était muet d'horreur.

Le matin de ce même jour, j'entrai à l'abbaye; les papiers que j'avais trouvés dans la poche du bénédictin me permettaient de séjourner dans une communauté du même ordre. De là, je puis suivre la marche de mon entreprise, et voir les lettres du comte de Baradas au prince Gaston, que j'avais fait saisir par mes agents et porter au ministre, arriver enfin jusque sous les yeux du roi, que ces lettres trahissaient!

— Et voilà le coup dont je meurs! s'écria Baradas dans l'exaltation du désespoir, il part de ta main odieuse!

— N'avais-je pas juré sur mon sang versé

par toi, dans un outrage fait à ma pauvreté, de te rendre plus pauvre que moi...

Un éclair de joie, ardent comme une flamme de l'enfer illumina tout-à-coup les traits de Fergus ; il venait peut-être du souvenir ranimé de son triomphe, peut-être de ce que l'inspection secrète qu'il faisait de la route voisine venait de lui offrir quelque objet ardemment attendu.

— Mais ce n'est pas encore là ce qu'il me faut, continua-t-il en dévorant du regard le pauvre fugitif; dépouillé, proscrit, vagabond, il te resterait encore l'air et le ciel et j'ai juré de te donner cette misère profonde, près de laquelle celle des vivants n'est rien, cette misère de la mort, où l'on n'a plus ni ciel ni terre, où l'on ne garde pas un vestige de ses grandeurs, pas un souffle de ses amours, pas même son nom, que le temps efface de la pierre du tombeau.

— Quoique je n'aie point d'arme , je te défie, dit le comte qui avait enfin repris l'énergie de son âme et la lumière de sa raison.

Le baron de Plangi secoua la tête.

— Ce n'est pas ainsi, dit-il, que je veux ta mort ; tu as échappé à ta condamnation ; il faut que tu la subisses.

— Mais tu ne peux me dénoncer, reprit Baradas, car tu es condamné toi-même, forcé de te cacher éternellement, et pour me livrer, il faudrait te montrer, te faire reconnaître.

Fergus sourit.

— Tu oublies l'habit respectable que je porte, reprit le faux moine.

Tant d'orgueil et de force se peignirent sur les traits de Baradas qu'il sembla grandir ; il étendit la main sur le front de son

ennemi, en lui disant avec un inexprimable dédain :

— Tu ne peux rien sur moi :

Fergus ouvrit avec un geste violent les rameaux des peupliers, en s'écriant :

— Regarde !

Il montrait des archers qui descendaient bride abattue la pente de la route.

Le comte jeta un cri d'effroi et s'élança vers le pont qu'il savait caché sous les branchages, pour gagner les taillis et les carrières, où des soldats à cheval ne pourraient le suivre.

Mais, d'un seul coup de pied, armé d'une force prodigieuse, Fergus brisa la planche et la fit rouler dans l'eau bouillonnante.

La retraite leur était ainsi coupée à tous deux, et les archers arrivaient devant la caverne.

Les deux sergents de piquet, ayant laissé

leurs gens sur le chemin, s'avancèrent seuls.

Baradas chercha machinalement son épée à sa ceinture ; ne la trouvant pas, il croisa les bras, et le regard fier, attendit son sort.

Il y eut un moment où tout le monde demeura immobile.

Le comte tournait le dos à la grotte, Fergus et les deux soldats étaient en face du rocher ; les regards des archers s'étaient levés vers son sommet, et ceux de Fergus suivirent la même direction.

Il y eut là une apparition étrange.

Entre deux troncs de sapins qui se dressaient à fleur de la roche, parut une vieille femme, droite, élancée, sombre comme eux. Elle portait une robe d'étamine noire et un béguin de velours noir, d'où s'échappaient de longues mèches blanches que le vent agitait avec les rameaux des arbres d'hiver ; les rayons de pourpre et de flammes qui

s'élançaient du foyer immense de l'occident faisaient une auréole flamboyante à ces trois grands corps ténébreux. Cette femme, dont on ne pouvait plus mesurer l'âge, entre ces arbres séculaires et sur cette roche éternelle, avait l'air du spectre du Temps... du Temps qui est l'immortelle Justice.

Penchée sur la profondeur de la caverne, elle étendait son grand bras formidable, et du doigt elle montrait Fergus.

Les deux soldats posèrent la main sur lui, il était arrêté.

Bondissant de rage entre les serres de la force armée, son regard restait encore fixé par une puissance magnétique sur la place d'où venait de disparaître la vieille femme, et il s'écriait d'une voix qui sortait du fond de ses entrailles :

— Que t'ai-je donc fait?

Puis, tandis que les archers l'entraînaient,

il dit pour adieu au comte, demeuré immobile et aussi étonné que lui :

— Maintenant, comte de Baradas, ce n'est plus qu'une question de quelques heures pour savoir lequel de nous deux montera sur l'échafaud le premier.

LA VEILLÉE AU CABARET.

VII.

Le premier mouvement du baron de Plangi, en se voyant sur la route, au milieu du piquet de cavaliers qui l'emmenait en prison, fut de jeter aux taillis le froc de moine qui ne le déguisait plus, et il promena un regard sur lui-même, satisfait de voir reparaître au soleil son écusson de

vieux fils d'or et son pourpoint écarlate, dont la couleur nobiliaire, reconnaissable pour lui seul, flattait encore ses regards. Puis il suivit courageusement ses gardes.

De la fenêtre du monastère, où il veillait la nuit pour observer les astres, Fergus avait vu un homme sortir furtivement du cloître; sa haine lui avait fait deviner Baradas fuyant sous un déguisement. Il avait suivi de loin ses pas pendant quelques minutes; et, lui voyant prendre la route de Pierrefitte, avait révélé cette disparition aux hommes d'armes.

Mais, tandis que des archers poursuivaient non loin de là le noble proscrit, ceux qu'une autre dénonciation avait mis sur les traces de Fergus étaient arrivés les premiers.

Le seigneur de Plangi, que voici à pied sur cette route, misérable repris de justice, et au terme des jours qu'il avait volé à ses

bourreaux, était, à vingt-cinq ans, un des plus puissants gentilshommes de France, venant d'entrer en possession des titres et richesses que ses aïeux avaient largement amassées pendant les guerres religieuses. Un malheur d'amour vint le frapper ; il se jeta dans une interminable ivresse d'une carrière de brigandage pour noyer son chagrin : sa nature impétueuse et perverse ne pouvait trouver ailleurs de remède.

Amoureux de la guerre, mais ennemi de l'ordre et de la subordination, il leva des compagnies franches, qui allaient sons ses ordres attaquer les faibles gentilhommières, les châteaux isolés et même les voyageurs de grands chemins ; soldats indépendants ou brigands disciplinés qui conservaient pour eur plaisir quelque chose des us et coutumes des anciens chevaliers errants.

Pendant dix ans, Fergus réjouit son âme

damnée dans les fêtes successives de carnage et de débauche. Au bout de ce temps, ses soldats enrichis de rapines se débandèrent, pour aller chacun de leur côté lever des troupes à leur compte, ou jouir doucement de la vie.

Abandonné des siens, Fergus ne pouvait plus exercer de souveraineté que dans sa terre de Plangi. Mais sa fortune, employée au brillant équipement de ses hommes d'armes, s'en était allée à cheval avec eux. Il revint en Champagne, ruiné, perdu de dettes, redouté et détesté. Il vendit ses domaines pour satisfaire ceux de ses créanciers qui voulaient se payer avec son sang, ne se réservant sur les terres de ses aïeux que quelques pierres entassées en forme de pavillon, pour avoir toujours droit au titre de seigneur de Plangi, et s'enferma dans cette retraite.

Là, seul avec le ciel, il étudia les astres ; passant de l'excès du mouvement à celui de la pensée, des combats à la vie contemplative. La sensibilité excessive de son âme, après avoir été refoulée dans l'amour, s'était autrefois transformée en piété ascétique pour ne pas périr ; et au milieu de tous les débordements du brigandage, la rose mystique était demeurée debout sur le sol ravagé par les brutales passions. Dans la solitude, cette tendance dévotieuse s'exalta davantage, et se mêla à l'astrologie. Fergus se donna tout au ciel, des yeux comme de l'âme, par l'étude comme par la foi ; il en résulta une croyance bizarre, où le cénobite astrologue voua son culte à une nouvelle divinité en trois personnes, qui étaient la lune, la vierge Marie et la femme de ses premières amours.

Il en était là, lorsque la lutte avec le

comte de Baradas attira sur lui la colère du roi, et le fit condamner à mort, ainsi que le sire de Rigobert (un des anciens soldats indépendants qui était resté fidèle à son maître, parce qu'ayant mangé tous les fruits du pillage, il ne pouvait vivre sans lui), ainsi que le sire de Rigobert, dis-je, le racontait aux curieux le jour où la foule assistait à la prétendue exécution du baron de Plangi. Ainsi tiré de sa retraite et rejeté par ses désirs de vengeance dans le monde des vivants, Fergus fut livré à ces intrigues ténébreuses qui, en ce moment, finissaient si fatalement pour lui.

L'orage qui menaçait depuis quelque temps venait d'éclater; la pluie tombait à longs flots; mais les archers, hommes de fer et revêtus de fer, ne sentaient pas couler l'ondée; Fergus n'avait plus que quelques heures à vivre, et tous les chemins sont

bons pour aller au supplice. L'eau du ciel tombait donc sur les hommes de cette troupe comme sur les rochers de la route.

On marcha ainsi quelque temps ; la nuit devint entièrement sombre.

Les hommes d'armes pouvaient abréger de beaucoup le chemin qu'il leur restait à faire en traversant l'île Saint-Denis, et l'heure avancée les engagea à prendre ce parti. Ils laissèrent leurs chevaux dans une hôtellerie de la route et s'embarquèrent avec leur prisonnier.

Un grand bateau, qui filait lent et droit, sous sa lourde charge, les conduisit dans l'île à travers la sombre épaisseur de l'atmosphère. Les sergents ayant assez avancé leur étape, jugèrent à propos de passer la nuit dans cet endroit. En entrant dans le lieu qui avait été choisi pour la halte du soir, Fergus se retrouva avec une sensation

d'horreur et de vague épouvante dans le *Cabaret du Bon Temps*.

L'hôtesse était assise devant sa table vermoulue, la Bible sous les yeux, la même atonie sur les traits, le même mouvement machinal sur les lèvres; on eût même dit que pétrifiée à cette place, elle n'en était pas sortie depuis des siècles.

Elle paraissait encore plus caduque et morbide que le premier jour que nous l'avons vue, et le grand garçon qui desservait l'auberge s'occupa seul de la réception des arrivants.

— Bonsoir, la mère, dit un des sergents à Marion; vois-tu, nous te donnons notre pratique pour cette nuit, en récompense de la bonne capture que nous te devons (il montrait le prisonnier). La trouvaille que tu as faite là est digne du meilleur dénicheur de diables de notre compagnie.

La vieille ne parut pas entendre un seul mot de ce compliment, et ne leva même plus les yeux pour examiner avec une attention anxieuse ceux qui entraient dans le cabaret, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Un jeune homme, assis à l'angle du foyer éteint, ne s'occupait pas non plus de ceux qui venaient d'entrer ; l'air inquiet et pensif, la tête penchée dans sa main, il demeurait accoudé sur la petite table où était encore la bouteille qu'il venait de vider.

Les hôtes du cabaret se groupèrent autour de la cheminée, et demandèrent à grand bruit du vin, de l'eau-de-vie, du tabac. Le garçon alluma un grand feu de bruyère en leur honneur, et s'empressa de les servir.

Quand la flamme brillante remplit tout-à-coup le foyer et répandit sa lueur sur les visages qui l'entouraient, Fergus, toujours lié et

au milieu des soldats, jeta un cri de surprise et de joie bien étrange dans sa situation.

Il venait de reconnaître le jeune homme du coin du foyer, et le regardait avec une vive émotion.

Celui-ci ne savait d'abord quel pouvait être ce prisonnier à la figure sombre, aux haillons seigneuriaux dont il fixait ainsi l'attention; mais soudain, en examinant ses traits, il revit en lui, moins le froc qu'il avait quitté, le moine des deux nuits mystérieuses : car ce jeune homme était Karl-Jules. Fidèle à son serment, l'artiste avait entrepris une battue dans les campagnes environnantes pour y découvrir les traces du comte de Baradas et l'instruire de son danger : il avait visité ce jour-là l'île de Saint-Denis, pensant que ce lieu désert avait pu être choisi pour retraite par un proscrit, et

il revenait d'une course inutile, fort triste et inquiet du succès de son entreprise.

Malgré la répulsion qu'il avait en dépit de lui-même éprouvée par son étrange protecteur, il allait courir à lui en le voyant dans une si triste situation, lorsque les coups violents frappés à la porte d'entrée attirèrent l'attention de tout le monde.

Les fenêtres du cabaret étaient hermétiquement fermées ; mais la lueur du foyer au dessous de la porte mal jointe, et le verbe élevé des soldats, devaient arriver au dehors.

On entendit de ce côté une voix basse qui semblait faire de timides observations, et en même temps une voix arrogante, qui répondit avec éclats :

— Quand il y aurait céans des diables, ou bien même des archers, j'ai soif, il faut que je boive.

Et les coups recommencèrent.

Le garçon, à cette seconde invitation, ayant ouvert la porte, deux hommes de la plus détestable mine entrèrent, firent quelques pas en avant, et demeurèrent pâles et stupéfaits en se trouvant au milieu des soldats.

Ceux-ci, après avoir envisagé les nouveaux venus, leur mirent prestement la main au collet. Le sergent tira de sa poche le signalement de deux malfaiteurs qu'il cherchait depuis longtemps, pour constater l'identité de ceux qu'il venait de saisir, et après cette formalité remplie, arrêta, séance tenante, le pauvre Misssouri et le sire de Rigobert.

Ce dernier, tirant sa rapière, voulut faire résistance, et pendant quelques instants que la lame tournoya autour de lui, rapide, étincelante, et enlevant la moustache à tout

ce qui s'approchait, ce ne fut que cris, jurements, vociférations, tables renversées et bouteilles cassées dans le cabaret.

Pendant ce temps, Marion, froide et inerte au milieu du vacarme, ne levait pas même les yeux, suivant sa Bible du regard et sa prière des lèvres. Missouri, tout au fond de l'antre, adossé à la muraille, hagard, livide, semblait l'image de la mort qui était au fond de ce tableau.

Enfin, Rigobert fut désarmé; on se rendit maître des bandits. Tous deux avaient fait partie des compagnies franches levées par le baron de Plangi; après la dissolution de ces bandes, errants et misérables, ils s'étaient livrés dans la contrée à des actes de bas brigandage, pour lesquels on les arrêtait en ce moment. Ils furent solidement liés avec des cordes et jetés sur un tas de copeaux au coin de la muraille.

Rigobert demeura replié sur lui-même, les membres retirés vers le corps comme un loup blessé, en faisant entendre un grondement sourd, d'où sortit tout-à-coup ce mot :

— A boire !

Il le prononça avec fureur, à la vue des bouteilles que le garçon faisait impitoyablement passer à sa barbe, en servant les hommes d'armes.

Le baron de Plangi, toujours grand seigneur, jeta une pièce d'or à terre pour qu'on donnât à boire à ses gens.

Peu à peu, triomphe et colère, victoire et défaite se noyèrent également dans le vin. Les soldats s'apesantirent sur leur chaise ; les bandits tombèrent sur leur paille dans un sommeil agité, mais profond.

En ce moment, Fergus et Karl-Jules, qui étaient demeurés immobiles spectateurs du

tumulte, purent se rejoindre ; Fergus plaça son escabeau près de la petite table qu'occupait l'artiste, entre le foyer et la place où dormaient les deux bandits prisonniers. Les soldats étaient à l'autre coin de la cheminée, assez vaste pour que d'un côté à l'autre ou ne pût s'entendre ; ils sommeillaient à demi, où jouaient aux cartes , et fumaient en même temps dans une double béatitude.

—Tu ne reconnaissais pas le moine de l'abbaye de Saint-Denis sous ce costume, dit le baron à Karl-Jules... Il y a bien peu de temps encore, c'était Fergus de Plangi qu'on ne reconnaissait pas sous le froc du frère Saint-François.

Ce nom de Fergus fit tressaillir Karl-Jules et lui dévoila subitement le mystère dont s'était entouré le moine bénédictin. Il eût été bien plus frappé du hasard qui lui faisait

rencontrer le terrible ennemi de Baradas, au moment où il courait, lui, au secours du malheureux comte, s'il eût pû savoir tout ce qu'il y avait de providentiel... L'artiste comprit alors tout ce qui s'était passé : car depuis la dénonciation faite par l'hôtesse du cabaret, le bruit s'était répandu que le baron de Plangi existait encore, après s'être, par son pouvoir magique, sauvé de la prison et de l'échafaud.

C'est une grâce suprême de la vierge Marie qui t'envoie vers moi en ce moment, jeune homme, reprit Fergus.

— Pourquoi ?

— Pour que tu me rachètes du plus grand crime de ma vie, et pour que je recueille avant de mourir la plus douce joie qui pût m'être donnée sur cette terre, celle de te revoir encore.

L'artiste le regardait de ses grands yeux étonnés.

— Oui, reprit Fergus avec une animation imposante sur sa face d'aigle, au grand front chauve, aux traits puissants, à la teinte rudement bronzée, tu peux me racheter d'un crime qui pèse cruellement sur ma conscience... même auprès d'un autre!...

Il se tut subitement et pencha quelques instants sa tête accablée entre ses mains; puis il la releva comme en sursaut, et tira vivement un anneau de dessus son sein.

— Cet anneau, dit-il, j'ai violé une sépulture royal pour l'en arracher.

L'artiste fronça le sourcil et se recula d'un pas de Fergus.

— Il faut, reprit le criminel, que tu répares ce sacrilège, en rendant à la tombe ce qui lui appartient. Je ne veux pas avoir de

mauvaises affaires avec les morts près de qui je vais descendre.

— Il regarda tristement la bague, au large chaton de cornaline gravée, au cercle d'or noirci par seize années de sépulcre.

Ceci, dit-il, est l'anneau de Henri IV, qui porte son sceau royal; dans une nuit infernale, j'ai été le prendre sur son cadavre : jure-moi de le faire remettre pieusement dans le cercueil.

Karl-Jules prit la bague d'une main tremblante et fit le serment qu'on lui demandait.

Fergus, à ses derniers moments, livra son secret tout entier.

— Ce cachet, dit-il, m'était nécessaire pour donner un sceau authentique aux lettres de noblesse que j'inventais pour toi.

— Ah ! s'écria Karl-Jules, ces titres étaient un mensonge!... J'avais donc bien raison,

quand je me sentais toujours pauvre artisan et non point chevalier !

— Tout ce que je t'ai dit de ton père, de ses vertus, de son courage, était vrai ; c'est seulement la reconnaissance de la royauté pour un digne serviteur qui était une chimère. C'est moi seul qui l'ai faite, et il m'a fallu l'appuyer par un crime.

— Et dans quel but ?

— D'abord, dans celui de ma vengeance. J'enlevais au comte de Baradas la femme qu'il aimait, puisque la comtesse de Guéménée était, par son serment, forcée de t'appartenir si tu devenais chevalier. Le jour même où la superbe idole de la cour était renversée, dépouillée, brisée par ma puissance (car c'est moi qui ai fait soustraire les lettres du favori au prince Gaston par ces deux hommes que voilà, et les ai envoyées au ministre) ; ce même jour, dis-je,

l'amour, cette consolation suprême, manquerait aussi au comte de Baradas. Quand il marcherait à l'échafaud, il se retournerait vers la femme aimée pour trouver un adieu, une larme : il la verrait aux bras d'un autre... Oh! ce sont là de ces joies de la haine que tu ne peux comprendre..... Mais ce n'était pas tout encore : grâce à cet acte supposé qui te faisait noble, toi, Sarrasin, qui t'assurait la main de la plus riche, de la plus belle héritière du royaume, je donnais rang, fortune, bonheur, puissance, au fils de Marie...

— Ces lettres, interrompit Karl-Jules, elles sont déchirées. La Providence n'a pas voulu qu'un honnête homme profitât d'une ruse infâme... Et l'amour généreux d'Hélène est resté au comte de Baradas, au malheureux proscrit !... Mais pourquoi m'aviez vous choisi pour vos fallacieux bienfaits ?

— Parce que tu es le fils de Marie.

Un soupir profond, qui s'éleva près deux en ce moment, fit tourner la tête à ces deux hommes qui parlaient à voix basse. C'était Rigobert, dont le sommeil pénible et fiévreux agitait la poitrine et les lèvres.

Karl-Jules avait éprouvé, aux derniers mots de Fergus, une poignante terreur; il tremblait d'apprendre quel lien pouvait l'unir à cet homme, et répéta, avec un frémissement dans la voix :

— Le fils de Marie!... Que voulez-vous dire?

— Ecoute-moi. Quand tu venais, dans ton enfance, au château de Plangi, comme je te l'ai rappelé, tu y étais amené par une jeune femme nommée Marie. Elle n'était pour toi qu'une tendre et pieuse mère; elle était pour moi la plus belle, mais aussi la plus sainte, la plus imposante des créatu-

res. Je l'aimais de cet amour qui nous fait vénérer, adorer le nom de femme. Quand elle venait au château, où son mari l'envoyait traiter d'affaires, je passais de longues heures à m'entretenir avec elle sous les ombrages du parc. Elle, femme du peuple, parvenait quelquefois à éclairer mon cœur et ma raison. Ce fut elle qui m'inspira les sentiments de piété qui, malgré moi-même, sont toujours demeurés dans mon âme; mais moi, je voulais en vain la convertir à l'amour qui dévorait mon cœur : sa simple vertu la défendait, et, sous les regards ardents d'un jeune seigneur voluptueux dans ses goûts, puissant dans ses volontés, impétueux dans ses désirs, vrai dans son amour, la sainte est toujours restée pure.

Les traits de Kar-Jules s'éclaircirent, et il respira plus librement.

— Lorsque ton père mourut, la liberté

qui venait d'être rendue à Marie me donna plus d'espérance ; ma passion redoubla jusqu'aux transports les plus insensés, jusqu'au délire, jusqu'à la rage... mais pour aller se briser contre un écueil plus terrible que le premier...

En ce moment, Rigobert laissa échapper dans son sommeil quelques mots distincts, et Karl-Jules et le prisonnier, saisi de ces accens, ne purent s'empêcher d'y prêter leur attention.

Le dormeur se voyait déjà, en songe, dans le sein de la mort qui était si près de lui.

— Là... là, disait-il, dans la fosse du supplicié ! Quel froid et quelles ténèbres..... Mais quelle blancheur passe dans ces ombres... c'est une femme, légère et transparente comme une vapeur détachée des nua-

ges; elle se penche sur la fosse... Marie!... oui, je la reconnais!

Fergus s'élança vers le bandit et allait l'éveiller violemment; mais Karl-Jules lui saisit le bras avec une force impétueuse, et lui jeta un regard armé de tant de puissance, qu'il le tint muet et tremblant à cette place.

Tous deux demeurèrent immobiles et palpitants devant l'homme endormi, dont la lueur sombre du foyer éclairait la figure pâle et contractée, dont un silence lugubre laissait percer les paroles stridentes.

— Marie!... elle parle... que dit-elle? qu'elle ira m'accuser devant l'Être-Suprême... me vouer à l'enfer... Non! non! c'est impossible...... Grâce! grâce pour moi!... J'ai obéi, voilà tout... Le maître avait dit: *Il me faut Marie morte ou vivante*; je n'ai pu l'entraîner vivante, je l'ai tuée...

Karl-Jules était en proie à une horreur froide qui le tenait pétrifié. Il voyait devant lui l'assassin de sa mère... Fergus, condamné au silence, était forcé d'entendre les révélations de son complice. Et le prisonnier disait encore :

— Elle a mieux aimé mourir que d'être jetée aux bras d'un homme dont l'horrible amour ne fait point de merci... Je l'ai tuée, et tout a été fini par là... sur la terre!... Mais maintenant... Oh ! c'est donc vrai qu'il y a un autre monde... Marie heureuse pour l'éternité !... Fergus, maudit !... Il m'entraîne en enfer avec lui... Ah !...

A ce cri succéda un moment d'affreux silence : Karl-Jules et Fergus se regardaient comme pour verser au sein l'un de l'autre l'horreur et l'effroi de leur âme.

Enfin le criminel se jeta tout-à-coup aux pieds de Karl-Jules. Cette puissante organi-

sation, cette force indomptée, cet orgueil féroce, rampaient devant le faible jeune homme.

Oh! pardonne, pardonne-moi la mort de ta mère! s'écria Fergus. J'en ai fait pénitence pendant vingt ans! pénitence dans la guerre, le brigandage, les orgies où je déchirais, où j'étouffais mon âme; pénitence dans la retraite, où j'ai prié Marie jour et nuit comme une sainte, où mes yeux ne se levaient devant son image que voilés de larmes, où je restais agenouillé aussi longtemps qu'une statue en la regardant pendant la nuit au milieu des étoiles... Oh! je l'avais tant aimée...

Fergus, saisi par ce souvenir, se leva subitement, s'appuya contre la muraille; il avait un regard sublime, un sourire exalté, son visage semblait rayonner dans l'ombre; il se parlait à lui-même :

— Oui, aimée... aimée jusqu'à la tuer! C'est une puissance de passion surhumaine, un sacrifice sanglant dans de divins mystères : il y a pour celui qui l'accomplit tant de transports inconnus, tant d'ardeur et de désespoir, d'adoration et de rage, qu'on ne peut le juger : la grandeur de l'amour rachète peut-être le crime.

Karl-Jules épouvanté fit un mouvement en arrière ; Fergus retomba anéanti sur la pierre, en tendant les bras vers le jeune homme.

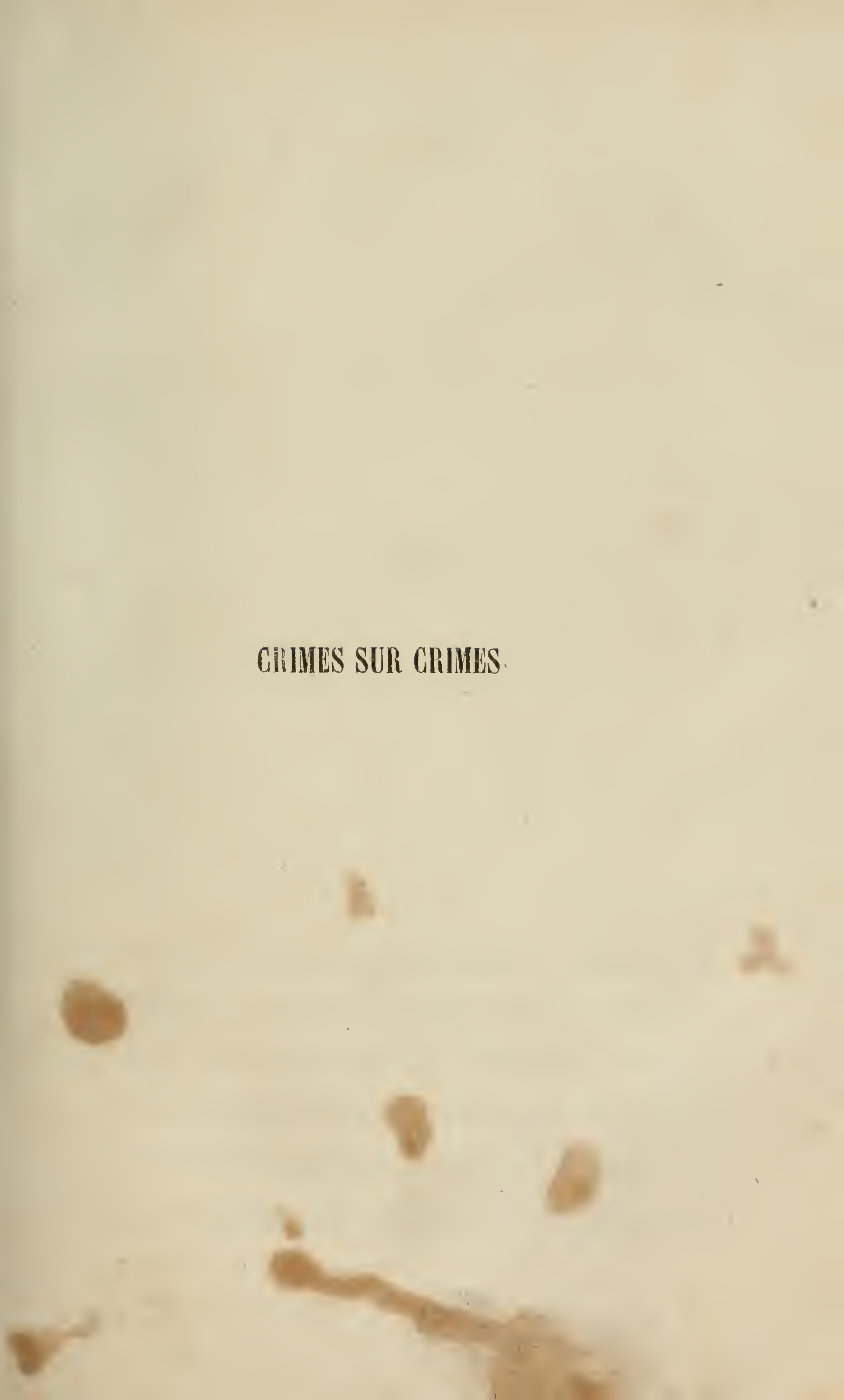
— Oh! grâce! répéta-t-il en reprenant une expression de détresse profonde : ne me quitte pas ainsi! Si tu ne me pardonnes pas aujourd'hui, tu sais bien que je vais mourir demain, et l'éternité me fait peur! Un mot de toi, et je serai consolé, et je pourrai braver la mort! un mot de toi, pour ma délivrance éternelle!

Le jeune homme, dans son indignation, allait le repousser et s'enfuir... mais il vint se placer devant ses yeux comme une vision qui l'arrêta; il vit la figure de sa mère plus lucide qu'elle ne lui était jamais apparue; elle se montrait calme et pleine de douceur. Karl-Jules pensa que si l'angélique créature était encore de ce monde, elle ferait grâce: il laissa tomber son regard et sa main sur la tête de Fergus incliné devant lui.

— Meure en paix, pauvre criminel, dit-il, le fils de Marie te pardonne!

Puis il s'élança hors de la taverne.

Mais, au lieu d'errer de nouveau à la recherche du comte de Baradas, il retourna précipitamment à Saint-Denis.



CRIMES SUR CRIMES.

VIII.

Dans cet anéantissement de l'âme, où l'homme, arrivé au dernier degré du malheur, n'a même plus le sentiment lucide de sa situation, les yeux s'attachent quelquefois avec une fixité étrange aux objets les plus indifférents. Fergus, les pieds et les

mains liés, jeté sur un grabat, à l'une des extrémités de la longue pièce dans laquelle on avait conduit avec lui les soldats et les prisonniers, Fergus regardait, à la lueur d'un bout de chandelle qui brûlait encore au pied de son lit, un grand tableau suspendu à cet endroit de la muraille.

Il représentait une belle jeune fille, en pied, sur la terrasse d'un château couronné de tours gothiques. Il n'y avait point de cadre, la toile était enfumée et rompue en plusieurs endroits; les coins du haut, décloués, retombaient sur le fond; cependant la figure de femme était si charmante, et les fragments qu'on voyait du château si majestueux, que l'image de la beauté et de la splendeur surgissait encore de cette peinture délabrée.

Au bas était écrit, sur une plaque de cuivre, *Marie de Hautemer*.

Fergus, machinalement occupé de ce tableau, n'en détachait point ses yeux hagards et éteints par la souffrance. Peu à peu le luminaire qui se consumait au pied du lit ne jeta plus que des jets vacillants et inégaux sur la peinture ; les paupières du prisonnier s'affaissaient aussi dans une lourde somnolence ; puis la chandelle s'éteignit tout-à-fait; Fergus, exténué par l'excès de la marche, par les efforts qu'il avait faits pour demeurer calme et ferme à l'approche de la mort, par toutes les fatigues du corps et de l'âme, céda à son accablement ; lorsque depuis longtemps les hommes d'armes et les deux bandits dormaient à l'autre bout de la galerie, il ferma enfin les yeux.

Encore occupé, dans son rêve, du dernier objet qui l'avait frappé, il murmura plusieurs fois le nom de *Marie de Hautemer*, et crut voir la belle personne du tableau se

détacher de la toile et s'avancer vers lui, en répondant :

— Tu m'appelles, me voici.

Il s'éveilla en sursaut, et vit l'hôtesse du cabaret du *Bon-Temps* debout devant sa couche, une lampe à la main.

Elle répéta de la même voix qu'il avait entendue en songe :

— Tu m'appelles, Fergus.

— Toi, spectre affreux ! dit-il, non vraiment, laisse-moi.

— Marie de Hautemer, reprit-elle en montrant du doigt le tableau, cette jeune beauté, c'est moi; et dans ce château habitaient les seigneurs de Hautemer, forts et superbes comme ces tours de leur demeure, et pouvant toujours comme elles regarder en face le ciel... Ils sont tous morts en une nuit.

Cette femme avait pris un autre accent,

un autre visage ; il semblait qu'en parlant des temps écoulés elle eût remonté elle-même le cours des âges et secoué l'engourdissement et le masque de pierre de la vieillesse. Ainsi ressuscitée , elle était moins hideuse , mais plus terrible à voir.

Fergus la regardait, l'écoutait avec stupeur.

— Veux-tu, dit-elle, que je te conte l'histoire de ce château ?

Et sans attendre la réponse , elle s'assit sur le bord de la couche et se pencha vers le prisonnier.

Cet acte d'intimité, ce mouvement de tendre abandon , dans ce squelette vivant , et au milieu des horreurs qui planaient dans l'air, avaient une douceur affreuse , étaient comme une caresse infernale.

Paralysé par un pouvoir surnaturel, Fer-

gus ne pouvait même faire un geste pour la repousser.

La lampe posée à terre, au pied du grabat, ne jetait que sur le tableau et sur la vieille femme sa lueur chargée de fumée; partout ailleurs l'espace était obscur; mais dans l'ombre s'ouvrait une grande fenêtre, et derrière la croix que décrivaient ses barreaux de fer on voyait la teinte bleuâtre de la nuit, sillonnée de vapeurs noires qui couraient dans l'étendue comme des ombres funèbres.

L'hôtesse du cabaret, assise au pied de la paillasse, entre le prisonnier et l'antique peinture, jouait machinalement avec le poignard qu'on avait toujours vu pendu à sa ceinture, et de sa voix profonde et vibrante elle disait à Fergus :

— Sous Henri III, en 1566, le château que tu vois représenté sur cette toile s'éle-

vait dans toute sa splendeur, et portant sur sa plus haute tour la bannière blanche des calvinistes. Il y avait en ce moment, dans la demeure suzeraine, le comte de Hautemer, un des chefs militaires appartenant à l'Église réformée, et vieillis dans de glorieux combats; ses deux fils qui venaient de ceindre l'épée de chevaliers, et attendaient le moment de porter leurs services à la France, et sa fille, la belle Marie, surnommée, à cause de son nom de maison, l'*Étoile des Hautemer*.

Un soir, la famille était réunie dans la salle basse du château.

Le vieux comte lisait la Bible ; la jeune fille, la tête penchée sur l'épaule du vieillard, recevait dans son âme, qui s'ouvrait comme une fleur à la rosée, les paroles divines découlant de la bouche de son père; les deux fils, accoudés sur la table où repo-

sait le livre saint, et le front appuyé dans leurs mains pour que rien ne vînt distraire leur pensée, gravaient dans leur mémoire les préceptes évangéliques; et les trois enfants de Hautemer recevaient des germes féconds pour une longue vie de vertu, qui devait couronner la gloire sans tache de leurs ancêtres.

On entendit tout-à-coup dans le lointain, au milieu du silence de l'île toujours déserte à cette heure, des chants d'église entonnés à haute voix.

Le comte tressaillit à ces accents des catholiques, qu'il avait trop longtemps connus pour ennemis. Il se leva et tendit un flambeau hors de la fenêtre. Il vit s'avancer, la bannière en tête, les cierges allumés et chantant des psaumes, une procession de ces pénitents gris institués par le roi Henri III. La file des pénitents, longue et serrée, avança,

entoura le château, et le ceignit tout entier.

Le comte saisit son épée et dit à ses fils de s'armer : mais il était trop tard.

Les pénitents avaient jeté leur cierge à terre et dépouillé leur froc. A la lueur du flambeau qui était posé sur la fenêtre et éclairait le dehors, on vit des soldats bardés de fer , et portant sur leur cotte de maille l'écharpe rouge de l'Église romaine.

Leurs trois cents carabines firent feu en même temps sur les murs du château.

Il n'y avait de défenseurs dans ce fort que le vieux comte, ses deux fils et une vingtaine de serviteurs. Cependant, la nuit entière ils firent une résistance désespérée, tirant des plate-formes, des tours, des créneaux, des meurtrières, du fond des caveaux, du haut des toits et de la brêche fumante, usant jusqu'aux dernières munitions, chargeant ensuite leurs armes avec

l'or et les joyaux de la maison, avec les écussons brisés en mitraille, déchirant les habits de seigneur, les voiles de jeunes filles pour bourrer les mousquets et les couleuvrines.

Une heure avant le jour, une explosion de poudre fit sauter les portes du bâtiment.

La famille se précipita éperdue dans l'intérieur, et se trouva de nouveau réunie dans cette salle basse où elle était la veille au soir si heureuse et si paisible. Le comte était mourant, ses fils couverts de blessures, sa fille aussi, le sein taché de sang, les mains noires de poudre, les cheveux brûlés par le feu des mousquets, car elle avait combattu comme ses frères. Le chef des catholiques se précipita dans la salle le premier; son visage et ses vêtements étaient rouges de sang; rouges comme son écharpe, insigne de meurtre et de carnage.

Il fit saisir et terrasser par ses gens le

comte de Hautemer, les deux jeunes seigneurs, ses fils; et tandis que des soldats leur tenaient le genou sur la poitrine, les prenant par les cheveux, ils les égorgea tous trois de sa main.

La vieille femme regarda plus fixement le prisonnier et ajouta :

Marie était présente à ce spectacle; elle ne fit pas un mouvement, ne laissa pas échapper un soupir, car elle attendait la mort... Mais le chef, près de l'assassiner aussi, jeta sur sa beauté un regard de férocité lassive, et elle s'enfuit épouvantée de ce regard.

Elle se réfugia ici même, dans sa chambre, qui était à la place où nous sommes, embrassant son lit virginal, qui était à la place où est ce lit. Le vainqueur l'y poursuivit, et fut plus barbare encore pour elle

qu'il ne l'avait été pour son père pour ses frères massacrés.

A ce souvenir, la vieille femme frissonna de tout son corps, une pâleur livide se répandit sur sa figure, qui semblaient ne pouvoir changer; elle devint semblable à une face de pierre rongée par le temps.

Elle reprit d'une voix plus sourde et plus lente :

— Il fallait qu'il y eût bien du courage dans le sang des Hautemer qui coulait dans ses veines; car, après cet instant, la jeune fille ne se tua pas avec les armes éparses autour d'elle, ne se jeta pas dans les flammes de l'incendie qui s'élevaient déjà sous ses fenêtres. Elle demanda de la force à Dieu; puis elle descendit l'escalier, en passant sur les corps sanglants de ses serviteurs qui avaient tous péri dans le combat; elle rentra dans la salle basse silencieuse

alors et pleine de nuit, où étaient les cadavres de ses parents. Rampant sur le pavé, elle chercha des mains dans le froid de la pierre, dans le froid de la mort, le corps de son père. Elle s'agenouilla devant lui, prit le poignard qui était à sa ceinture, et, élevant vers le ciel sa main armée de ce fer, jura à ce vieillard qui avait été masassacré, qui avait eu ses deux fils massacrés et sa fille déshonorée, de le venger comme il avait souffert, d'anéantir le chef catholique et toute sa race, comme Dieu l'avait fait pour le premier pécheur.

En parlant ainsi, l'hôtesse s'était penchée plus près de Fergus, et il sentait le souffle glacé qui sortait de sa bouche avec ce serment.

— Le chef catholique, lui dit-elle, c'était le baron Fergus de Plangi, ton aïeul.

Fergus bondit et se dressa sur sa couche ;

son œil commençait à plonger dans ce lointain ténébreux.

L'hôtesse de la taverne continua :

— Marie était bien faible; mais le vainqueur lui avait laissé une arme terrible, la vie et le temps.

Les soldats avaient fait un feu de joie au bord du bois; puis, prenant chacun un brandon, avaient mis le feu aux quatre coins du château. Mais ce bâtiment, aussi solide que riche, mettait si longtemps à laisser réduire ses splendeurs en cendres, que les brigands étaient las de flammes et de pillage avant qu'il eut cessé de brûler; il restait encore ce corps de logis où nous sommes.

Plangi et les autres chefs, ses dignes alliés, étaient tous ivres; il leur vint une joyeuse idée : il voulurent conserver ce qui restait de cet édifice, situé dans un lieu isolé, pour en faire une taverne, où ils viendraient s'é-

battre à l'aise avec leurs filles de joie, et qu'ils nommeraient le *Cabaret du Bon-Temps*. Le baron Fergus, qui haïssait depuis longtemps les seigneurs de Hautemer, et avait assouvi sa rage personnelle sous l'apparence de la cause catholique, applaudit à cette pensée, grâce à laquelle il pourrait éternellement insulter à la mémoire de ses ennemis; et il voulut, pour couronner son œuvre, que la fille du comte, suzerain de ce lieu, devînt l'hôtesse de ce cabaret. Tu entends, Fergus : on voit pire en ce monde qu'on ne pourra jamais trouver en enfer.

Alors la vieille, s'appuyant d'une main sur le grabat, étendit l'autre vers le tableau et dit encore :

— Regarde, voilà ce que j'étais une minute avant l'arrivée du baron de Plangi, voilà ce que je suis devenue. Regarde cette beauté radieuse, puis ces traits affreux; regarde

cette parure, puis les haillons qui me couvrent; regarde au bas du tableau : je me nommais Marie ; l'*Étoile des Hautemer*; je suis devenue Marion, la servante de cabaret.

Un éclat de rire convulsif agita les rides de son visage; puis la tristesse la plus morne y succéda. La lampe venait de s'éteindre; cette figure sombre n'était plus éclairée que par la lueur blafarde du ciel, interrompue de noirs nuages.

Marion reprit d'un accent plus sûr.

— Je veux achever ce qu'il me reste à te dire... après ça, ma bouche se taira pour toujours... Oui, il ne me faudra plus qu'un peu de terre sur la tête pour achever d'être morte.

J'avais pris la robe d'étamine, le béguin noir et le trousseau de clés à ma ceinture; je servais la maison, tirant le vin, versant à boire aux bandits, lavant leurs pieds, à ge-

noux devant eux. On me crut aussi vile que je le paraissais ; on crut que je subissais cet opprobre pour conserver la vie, et j'acceptai ce mépris sans rien dire!...

Mais le baron de Plangi revint bientôt à la taverne. Un soir, après avoir bu, il me regarda encore de ces yeux enflammés d'une hideuse ardeur. Et moi, je lui souris; courant légèrement en avant, en tournant la tête vers lui, en lui tendant la main, je l'attirai jusque dans ma chambre isolée, jusque sur ce lit. A peine fut-il étendu sur cette couche, ivre et haletant de désirs, que je lui plongeai ce poignard dans la gorge, l'y tenant enfoncé, pendant les convulsions de la mort, jusqu'à la dernière. Puis armée d'une force surnaturelle, je lançai son corps par cette fenêtre dans les décombres des ruines.

L'île était alors remplie de malfaiteurs, on crut que l'un d'eux avait égorgé Plangi; on

dit : « Le diable prenne son âme, » et on n'y pensa plus.

C'était ton grand-père, Fergus.

Le malheureux prisonnier rugissait sourdement de colère et d'épouvante.

— Mais, continua Marion, cet homme laissait un fils, bien jeune encore, et élevé à l'étranger. Il fallut attendre; j'attendis trente ans. Enfin, en 1596, le nouveau baron de Plangi revint en France; peu après, il se maria et te donna le jour. Il n'avait pas hérité des mœurs féroces et dépravées de son père, et je n'avais nul espoir de le voir venir dans une taverne mal famée. Je l'y attirai par un piége; on lui donna ici un rendez-vous secret : lorsqu'il y vint, on lui parla d'une affaire imaginaire, mais dans laquelle son honneur semblait engagé. On l'y retint jusqu'à la nuit. Je fis en sorte qu'il ne trouvât pas de bateau pour partir;

je conduisis le voyageur dans cette chambre, je lui donnai ce lit pour sa nuit... Et je veillai !

On n'a jamais su, en trouvant à cette époque son cadavre percé de coups dans la Seine, comment le baron de Plangi avait péri ; eh bien, regarde, ajouta Marion, qui tenait toujours entre ses doigts le couteau-poignard et en caressait la lame étincelante, regarde : voilà le fer qui l'a tué.

C'était ton père, Fergus !

Le condamné bondissait sur sa couche et se tordait comme sous le fer du tourmenteur ; il grinçait des dents et des poings, de rage ; mais les chaînes dont il était chargé l'empêchaient d'enlacer la vieille femme et de l'étouffer entre ses bras.

— Il ne restait plus que toi, Jean Fergus, le dernier des Plangi, ajouta-t-elle ; mais tu étais bien loin d'ici. Je me remis à mon

comptoir, je lus la Bible, où je m'affermissais par l'exemple de Dieu à punir le criminel jusque dans sa postérité; je gardai sur mes traits une impassibilité de marbre, ne levant les yeux que lorsqu'il entrait un étranger, pour savoir si ce n'était point toi qui venais. La vieillesse creusa mon visage, le dessécha comme une terre d'hiver, et j'attendis, j'attendis trente années encore! Je ne voulais pas mourir.

Pendant bien longtemps, tes courses errantes sur les limites de la France, ta carrière périlleuse, et plus tard, ta retraite profonde, me firent craindre que tu ne périsses autrement que de ma main; ta condamnation à mort parut me l'assurer un instant; heureusement tu sus t'y soustraire, et, il y a dix jours, tu vins dans cette taverne.

— Oui, murmura Fergus, Dieu a voulu

que le plus grand de mes crimes me conduisît ici..., où la fatalité m'attendait.

— Tu comprends comment je te reconnus au son de ta voix, qui est celle de tes pères; à cette bourse brodée de tes armoiries, que tu jetas sur la table. Les traits de ton visage, le vêtement de moine que tu portais, semblable au froc de pénitent, tout en toi me rappela le premier des Plangi; je crus voir ton aïeul au moment où il entra au château; soixante ans s'effacèrent pour mon cœur bondissant de joie!... Mais hélas! la vieillesse accablait mes membres brisés... Je soulevais ce poignard et il tremblait dans ma main, mes yeux n'y voyaient plus à le guider... Alors je t'ai dénoncé et fait prendre; c'est mon doigt qui t'a désigné aux archers; c'est toujours moi qui anéantirai cette race maudite, et il vaut mieux qu'elle fi-

nisse sous l'échafaud que sous les coups d'un noble poignard.

Fergus accablé n'avait plus d'existence que pour entendre et souffrir. Un éblouissement, qui troublait et confondait tous les objets, lui faisait voir ensemble, et dans une même personne, la vieille femme qui s'était levée et se tenait debout au pied du lit, et la jeune fille du tableau; l'affreux spectre et l'angélique figure mêlaient leurs traits dans un assemblage bizarre, et la voix de cet être double lui disait encore :

— Ma tâche est accomplie. J'ai vécu ici soixante ans, ici où mes parents sont morts sans que personne bût à la coupe funèbre, morts sans sépulture, et mêlant leurs cendres à la poussière de cette taverne immonde. J'ai vécu sans repos, sans sommeil; toutes mes nuits se passaient sur ce lit où j'avais subi la plus affreuse torture, où j'avais com-

mis deux assassinats; le lever du soleil me semblait toujours le rayon de l'incendie qui dévora ma demeure héréditaire, qui dévora les corps de mon père, de mes deux frères. J'ai vécu sans avoir même la consolation des plus malheureux, la religion, car je ne connaissais plus que le dieu vengeur!...

Mais je ne regrette rien, ma tâche est accomplie.

La terrible apparition se voila davantage aux regards de Fergus, mais il entendit encore ces mots :

— Adieu! Fergus! demain, au point du jour, quand tu partiras pour aller à l'échafaud, j'irai chercher des broussailles, des branches de vieux chênes dans le bois, je les amasserai autour de ce bâtiment à demi-consumé, et j'achèverai l'incendie commencé il y a soixante ans. Ces restes de murailles

saintes seront dépouillés de leur souillure par le feu qui purifie tout.

Moi, je mourrai au milieu de ces flammes. C'est du haut de ce bûcher que je m'élèverai vers le ciel; et quand je paraîtrai devant Dieu, quand il me demandera compte de ma vie, je lui montrerai ces trois ombres des Fergus enchaînées à ma suite; ce seront là mes vertus, mes bonnes œuvres, mes palmes de victoire.

A ces mots, tout disparut, tout rentra dans le silence. Fergus ferma les yeux et demeura sans mouvement sur sa couche.

Le lendemain, à cinq heures du matin, les archers partirent avec les criminels dont ils s'étaient emparés.

Lorsque le bateau qui amenait la petite troupe fut près de toucher au rivage de Saint-Denis, il s'arrêta un moment au spec-

tacle saisissant qui s'offrit tout-à-coup dans le centre de l'île.

Autour du cabaret du *Bon-Temps*, qui s'élevait sur un sol noir et fangeux, parce qu'il versait depuis longtemps autour de lui de la fange et les pierres calcinées, étaient rangées des masses énormes de houx, de jonc et de bruyères, qui venaient de s'enflammer, et communiquaient le feu dans toutes les parties du vieux bâtiment.

On entendait à la base les violents craquements des charpentes qui se rompaient, au sommet les vifs éclats de toitures qui se lançaient dans l'espace ; le feu s'élevait avec une force prodigieuse de ces ruines auxquelles on n'eût pas cru qu'il restât encore quelque chose à consumer, une existence à détruire.

Le ciel du matin était pâle et plombé ; la flamme se dessinait à grands traits sur ce ton blafard ; il semblait que cet incendie se

levait à l'horizon au lieu du soleil, pour signaler quelque jour affreux.

Au sommet du bûcher on vit paraître un spectre noir : la vieille hôtesse du cabaret ; elle tenait à la main un énorme brandon, dont elle secouait les étincelles autour d'elle; la flamme, comme appelée par ce signal, se pressait sous ses pieds, et elle semblait marcher sur des pointes de feu.

Des gerbes embrasées s'élançaient sous de grands coups de vent, allaient de tous côtés en sifflant, mugissant, se répandaient sur les bois, ou venaient retomber dans l'eau de la Seine qui doublait leur lumière.

Le peu d'habitants qui se trouvaient dans l'île demeuraient ébahis autour du bâtiment enflammé, sans songer à porter des secours contre cet incendie dont on ne pouvait ap-

procher, et qui d'ailleurs ne dévorait qu'une masure déserte et maudite.

Fergus, lui seul, connaissait le secret de ce sinistre ; il le regardait avec une sensation inexprimable d'effroi et d'horreur. Il revoyait tous les crimes qui avaient amené ce moment, et qui se dénouaient là, toute la rage humaine traduite par les ravages de la flamme. Il embrassait de l'œil tout cet immense foyer, et, dans le trouble de son regard, croyait y voir comme des points noirs, qui étaient les cadavres bronzés des anciens seigneurs de ce lieu, et de son aïeul, et de son père ; tous expirés là dans ce duel terrible, entre les deux familles, qui finissait à cet instant.

Lorsque la flamme, diminuant de hauteur, découvrit le sommet du bûcher, on vit le squelette, à demi-consumé, de la vieille hôtesse ; il resta debout, quelques instants, sur

des pics de pierres et de charpentes ; puis, trembla sous le vent, et roula dans l'abîme avec le dernier jet de feu.

PLUS QU'UNE OMBRE.

IX.

Le château de Liesse, à quelques lieues au nord de Saint-Dénis, était situé sur le premier plan d'une hauteur rocailleuse, au pied de laquelle se déroulait une vaste forêt. Posé sur son piédestal naturel , l'antique édifice déployait ses larges masses d'archi-

tecture féodale, de couleur sombre ; il n'avait d'autres beautés que l'ensemble majestueux et imposant de ses murs armés en guerre, et ayant conservé leur aspect formidable sous la rouille du temps et de la paix, pour lesquels ils n'étaient pas faits : on pouvait le comparer à l'*Hercule au repos*.

Les arcades à plein cintre du rez-de-chaussée régnaient sur une terrasse, d'où on descendait dans le parc qui, s'étendant au loin, allait rejoindre la forêt.

Le parc était abandonné depuis de longues années par la culture; au-dessous des arbres vieux comme le temps qui enlaçaient leurs bras gigantesques, l'if, le houx, les hautes herbes remplissaient l'espace, et obstruaient les allées qu'ils avaient autrefois tracées. Cette végétation inculte et vigoureuse confondait les ombrages de l'habitation seigneuriale avec ceux du bois voi-

sin ; le mur d'enceinte disparaissait dans ce confluent de verdure; et on ne distinguait plus les arbres plantés à main d'homme de ceux que la terre avait apportés en naissant.

L'antique forêt, qui avait été autrefois le théâtre des chasses royales, était abandonnée aussi depuis plusieurs règnes; la croissance démesurée des rameaux y entretenait une ombre épaisse, la mousse et le limon couvraient le sol, le silence y régnait, la nuit y était éternelle , et le gibier y mourait de vieillesse.

Ce lieu était si désert, qu'un petit pâtre s'étant aventuré par hasard sur la lisière du bois, était venu conter à l'assemblée du village voisin, tenue au bord de la fontaine , qu'il avait vu le *sauvage éternel* passer dans l'ombre de la forêt de Liesse ; et celui qu'il nommait ainsi était , selon la croyance de

ces campagnes, un être fantastique qui demeurait sur la terre depuis le commencement des temps, mais ne pouvait vivre que dans les lieux que nul pas d'homme n'avait foulés depuis cent ans.

Le récit de l'enfant n'était pas entièrement fabuleux ; car depuis quelques jours un homme seul, égaré, retranché aussi du monde comme le *sauvage éternel*, errait dans la profondeur de cette solitude.

Le comte de Baradas, après le danger auquel il avait miraculeusement échappé, s'était promptement éloigné de la grotte où nous l'avions vu prendre asile, pour continuer au hasard son voyage clandestin ; mais plus triste, plus troublé maintenant, avec la pensée que des hommes d'armes étaient sur ses traces, et surtout avec le sentiment de terreur profonde qu'avait laissé en lui l'apparition de Fergus.

Il marcha pendant toute la nuit qui suivit cette fatale rencontre.

Au retour de la lumière, le voyageur se trouva tout-à-coup dans des parages connus, dont chaque sentier était familier à ses pas, et où chaque objet avait un nom pour lui ; il vit, avec un mélange indicible de joie et de crainte, qu'il était sur ses propres terres. Le soleil levant éclairait la cime des bois qui formaient ses domaines, et, au-dessus de cette belle nappe de lumière et de verdure, s'élevait le massif fronton de son château de Liesse.

La prudence devait l'engager à fuir ces parages où il y avait plus de danger pour lui d'être reconnu ; mais un charme irrésistible l'attirait vers des lieux qu'il aimait et qu'il voulait voir encore une fois. Il se dit qu'il était bien déguisé sous son costume campagnard ; que, d'ailleurs, on ne connaissait

plus guère la figure d'un disgracié ; et, après avoir parcouru rapidement le chemin qui l'en séparait encore, il s'enfonça dans les profondeurs des arbres, où il ne devait probablement rencontrer que les paisibles habitants des bois.

Cependant il marchait avec crainte dans l'épaisseur des taillis, redoutant même le bruit des feuilles qui s'ouvraient sur son passage. En même temps il s'enivrait du souvenir des jours qu'il avait passés en cet endroit, parce que les jours passés sont toujours beaux ; il glissait son regard entre les branches, et contemplait quelque partie du noble manoir. Il lui fallait dérober la vue rapide de ce château, dont si peu de temps auparavant il était maître et seigneur.

Il passa ainsi quelques jours au fond de la forêt, se rassurant par la complète solitude qui y régnait, et errant surtout dans les par-

ties qui touchaient à la demeure seigneuriale.

Un soir, qu'il était assis non loin du mur qui ceignait cette résidence, la façade du castel s'éclaira tout-à-coup d'étincelantes clartés ; l'illumination se répandit dans le parc, et une musique harmonieuse s'éleva de tous les points.

Le roi venait d'arriver avec sa suite dans le fief du favori, qui avait déjà changé de maître, et appartenait, avec la charge de grand-écuyer, au baron de Charost, objet de l'antipathie instinctive du comte de Baradas.

Les lumières de la demeure seigneuriale redoublaient d'effet par l'ombre épaisse de la forêt qui y était opposée : le proscrit, caché dans ces ténèbres pouvait donc embrasser toute cette façade resplendissante ; et le cintre de verdure étroit et long où passait

son regard semblait, comme une longue-vue, rendre les objets plus distincts, et leur donnait le prestige d'un tableau magique.

Ce majestueux manoir, que Baradas avait toujours aimé, lui semblait plus beau que jamais, tandis qu'il le regardait ainsi.

Eclairée sur tous les points à la fois, sa masse imposante paraissait dans toute sa grandeur; on voyait passer derrière les vitraux scintillants des armes et des panaches, sous lesquels l'imagination pouvait faire revivre les preux d'autrefois; au dehors, les figures sculptées en grand nombre sur la façade s'animaient dans la lumière extérieure et montraient des tableaux vivants de tournois et de batailles.

Deux belles jeunes femmes de la cour, parées de fleurs, se tenaient par hasard de chaque côté du perron, appuyées sur les urnes antiques qui le surmontaient, et, au mi-

lieu de cet édifice, tout de vieux murs et de vieux arbres, représentaient la nature toujours jeune, les charmes de l'année nouvelle qui renaît sur le fond des siècles.

Des officiers, de jeunes pages allaient et venaient en tous sens ; chacun s'agitait pour donner à cette soirée un air de fête; mais sur tout ce mouvement régnait encore une teinte de tristesse ; il y manquait le véritable seigneur du lieu, le brillant comte de Baradas, dont la présence aurait tant embelli ce séjour.

Le roi se promenait sur la terrasse, tantôt lent et rêveur, tantôt inquiet et agité ; il regardait souvent l'heure au cadran placé au-dessus du portail, signe non équivoque de mauvaise humeur et d'ennui...

Le baron de Charost marchait constamment derrière le prince, mesurant son pas lourd sur celui de son maître... Louis voulut

se débarrasser de son épée : il déboucla le ceinturon et se retourna pour le tendre à son grand-écuyer ; mais ses yeux accoutumés à se reposer sur la noble et séduisante figure du comte de Baradas, rencontrèrent celle du gros baron, semblable à une face de pierre bouffie qui se serait détachée de la muraille, et il jeta son épée sur un banc avec impatience...

Le son du cor annonça que le banquet était servi, et tout le monde rentra dans les salons.

Baradas, après tout ce qui venait de frapper ses yeux, se retrouva plus seul et plus malheureureux dans le fond de sa forêt.

Si sa fortune avait été rapide et extraordinaire, sa misère était aussi subite et profonde (1). A chaque instant ses privations

(1) Pour signifier une fortune aussi promptement dissipée qu'acquise, on dit longtemps en proverbe : *Fortune de Baradas.*

avaient augmenté ; en ce moment, surtout, la pénurie était extrême : la couche de terre était humide et froide ; les vêtements de laine devenaient beaucoup plus pesants ; les provisions étaient épuisées, et la faim faisait une seconde fois sentir ses transes aiguës à celui qui avait été nourri dans des coupes d'or.

Des jets de lumière provenant du château glissaient jusqu'au fond des taillis ; le comte se mit à chercher quelques fruits sauvages et les œufs des oiseaux qui nichent dans les broussailles ; il se souvint aussi d'une source située près du parc et dont l'eau était excellente, il alla en puiser pour son souper.

C'était tout ce que Baradas conservait de ses richesses : l'obscurité de ses arbres pour se cacher, le reflet des lumières de son château pour se guider, les fruits sauvages et l'eau de source de son domaine pour se nour-

rir. Le pauvre favori n'avait plus que l'ombre de sa fortune.

Et de son autre monde, il entendait les fanfares, les chants des convives qui s'évertuaient au rire et à la joie, pour distraire l'hôte royal du château.

C'est cela, disait-il, faveurs, richesses, emplois, titres, grandeurs, tout se détache de moi, tombe, roule en cascade comme l'eau de cette source, et les échos qu'éveille cette chute sont les éclats de rires de mes bons amis.

Puis il voyait derrière les vitraux du castel, dans la partie qui avait composé son appartement particulier, les valets de dernier étage prendre leurs ébats, se ruer dans ces pièces encore toutes remplies de l'empreinte qu'il y avait laissée, gaspiller son luxe délicat, voler ses bijoux, mettre ses habits à lui, ses habits encore marqués de ses formes élé-

gantes, imprégnés de douces senteurs, remplis dans les goussets de lettres d'amour !

Mais tous ces sujets de désespoir et de colère étaient peu de choses encore, il y avait une source d'amertume bien plus profonde dans ce secret qu'il portait dans son sein et qui allait mourir avec lui.

Il y songea jusqu'au moment où le froid et la fatigue l'endormirent tristement sur la dure.

Le lendemain, à son réveil, il voulut fuir le voisinage du château, fécond en impressions douloureuses, et s'enfonça dans le cœur de la forêt.

Le soleil se levait ; les cerfs et les daims qui avaient été paître pendant la nuit dans les prairies voisines revenaient se fortifier dans leurs remparts de verdure ; les oiseaux, en secouant leurs ailes, faisaient tomber la rosée des hautes branches sur les fleurs de

gazon, et s'en allaient passer leur journée dans les airs. Baradas, languissant, accablé, fatigué du peu de vie qui lui restait encore, parcourait à pas lents ces immenses dédales silencieux.

Soudain il entendit un léger son de cor de chasse passer, voler tour à tour sur divers points de la forêt, comme un papillon d'harmonie.

C'était la chasse royale qui arrivait dans le lointain.

Baradas pensa avec tristesse que cette chasse sur les terres de Liesse, c'était lui qui avait dû la présider. Etant alors dans un fourré inextricable, il ne redouta point l'approche du cortége, et comme un vif intérêt de cœur lui faisait désirer de la voir passer, il eut encore le courage de monter pour cela sur une roche escarpée, mais dominée par

des cimes de sapins, à travers lesquelles il ne pouvait être aperçu.

Dès qu'il fut là, la chasse défila sous ses yeux.

La troupe faisait retentir sa vaste et puissante rumeur, on entendait le piaffement des chevaux, les commandements des chefs aux valets, des valets aux meutes, et dans les airs résonnaient encore les clochettes argentines des faucons qui prenaient leur vol. Entre les branches d'arbres, Baradas apercevait la ligne resplendissante du cortége. Il vit passer la voiture découverte du roi.

Louis était escorté par ses premiers officiers et songrand-écuyer. En ce moment, il disait avec un air de profond ennui :

— Messieurs les gentilshommes de la chasse au courre et au vol, faites en sorte que tout ce qu'il y a de mieux dans cette forêt soit abattu aujourd'hui, car nous ne comp-

tons pas y revenir de longtemps, et nous voulons qu'elle garde souvenir de cette visite.

— Ah! sire, vous êtes à tous si bon prince! dit le baron de Charost avec un soupir d'extase.

Le malheureux proscrit voulait savoir si la comtesse Hélène avait pris part au plaisir de cette chasse. Les belles écuyères qu'il vit venir auprès du roi avaient toutes la pétulante allégresse d'une promenade de plaisir en une belle matinée; elles se réjouissaient à cette fête, qui était donnée sur les terres du proscrit; elles se désolaient gaîment des nœuds de ruban et des flocons de dentelles qu'elles laissaient aux ronces des buissons, près de celui qui avait tout perdu... qui était dans ce moment sans doute condamné à mort... Mais Hélène n'était point parmi elles!

Baradas, soulagé, consolé autant qu'il

pouvait l'être encore, redescendit sous les voûtes de la forêt; il s'étendit sur la terre, insouciant de ce qui pourrait arriver de lui. Il passa ainsi plusieurs heures anéanti, mourant, sans regards et sans pensées.

La futaie de chênes où il se trouvait était profonde et ténébreuse, une partie de la journée s'était écoulée sans que le moindre bruit y pénétrât.

Mais enfin, les feuilles frémissent légèrement : un beau cerf, la tête renversée sur le dos, les fuseaux jetés en avant, fend l'espace, et vient tomber sanglant sur la terre auprès de Baradas.

C'est un beau dix-cors, plein de finesse, d'expérience et d'audace, l'honneur de la forêt. Atteint par les chiens, le flanc déchiré, il leur a échappé dans une fuite nouvelle, a passé un ruisseau pour qu'on perdît sa voie, tandis qu'un plus jeune cerf, frais

sorti des halliers, se levant à sa place, et donnant le change aux limiers, les entraîne au loin à travers taillis et terriers, clairières et buissons, plaines et collines, sur la terre et dans l'air.

Le vieux cerf, la langue pendante, les jambes raidies, tombe sur les genoux, en faisant entendre le bramement de détresse. Il s'étend sur les ronces, triste et dernière reposée ; il est seul, ni biche, ni faon ne viennent accueillir sa victoire et tristement flairer ses blessures ; une larme tombe de ses yeux... Noble animal ! qui pleure comme l'homme.

Mais derrière les massifs de houx la chasse passait au retour ; meutes et chasseurs revenaient la tête basse, l'hallali ne se faisait point entendre, la bête n'avait point été forcée... Le cerf darde de ce côté son œil plein de joie, relève fièrement la tête, puis

la laissant retomber sur les ronces, rend le dernier soupir.

Baradas le regarde avec pitié ; il croit voir son sort dans celui de ce pauvre cerf. Lui aussi, il est seul, blessé, il va mourir sans revoir ceux qu'il aime.

— Le cerf mourant et le favori disgracié, dit-il, devaient tomber ainsi, l'un près de l'autre : ce sont les deux victimes du caprice royal.

Le comte est décidé à ne plus tenter la fuite, à terminer sa vie à cette place. La fatigue, la faim le jettent dans un étourdissement douloureux ; il semble que la terre vacille sous lui, les arbres tournent devant son regard, le voile, qui dérobe déjà les objets à sa vue affaiblie, est comme un linceul qui va s'étendre sur sa tête, il sent la mort qui s'avance.

Mais il pense encore à Hélène, à Hélène

qui, du moins, n'a pas insulté à son malheur, en venant à cette fête royale ; il se demande où elle est dans ce moment? peut-être dans le temple à prier pour lui? peut-être dans le monde où elle l'oublie aussi?

En ce moment, il entend bruire l'herbe sèche sous des pas légers. Il lève les yeux, Hélène est devant lui.

LA MAISON DU GARDE-CHASSE.

X.

La comtesse Hélène était seule; ses cheveux et sa toilette en désordre annonçaient qu'elle avait longtemps marché dans la forêt; une joie radieuse brillait sur son visage altéré de fatigue. En voyant Baradas, elle laissa échapper une exclamation de bonheur

étouffée par la crainte; lui, un cri de joie qu'aucune crainte ne pouvait retenir.

Il se souleva à demi, et joignit les mains en adoration devant elle.

Hélène lui tendit la main et lui dit, tandis que sa voix frémissait sous le calme de ses paroles :

— Monseigneur, dans cette dernière soirée que nous avons passée ensemble sous les arcades du cloître, vous m'avez dit que vous m'aimiez; aujourd'hui je viens vous répondre que moi aussi, je vous aime.

— O Hélène! une telle parole en ce moment n'est pas d'une femme, mais d'une âme céleste!

Elle s'assit près de lui sur la mousse, et ils demeurèrent quelques minutes en silence plongés dans cette extase où la vie entière se fond en amour; ils avaient passé de l'excès de la douleur à celui de la félicité, par la

seule puissance de deux regards qui se rencontrent, de deux voix qui se confondent. La situation du malheureux disgracié est la même qu'un instant auparavant; cependant, alors il ne voulait que mourir, maintenant il ne sait plus qu'il a souffert; il ne croit même plus au malheur.

— La chasse royale va bientôt rentrer au château, dit enfin la comtesse, nous profiterons de ce moment pour gagner sur le bord du bois la maison du garde-chasse Thibaut: c'est un homme de courage, d'adresse et de bonne volonté pour ceux qui le paient bien; il vous donnera asile pendant quelques heures, et ensuite vous servira de guide pour traverser ce pays par les chemins les plus sûrs, et de là atteindre la frontière.

— Ce départ est-il donc indispensable? demanda Baradas, qui, depuis son éloigne-

ment de la cour, ne savait ce que le sort avait décidé de lui.

— Une accusation de haute trahison est portée contre vous devant les chambres.

— Et on instruit le procès, n'est-ce pas ?.. en préparant d'avance l'échafaud.

— Dans huit jours, vous pouvez être à l'étranger et hors de toute atteinte, dit Hélène, parlant bien vite d'une existence nouvelle à celui qui voyait s'écrouler la sienne.

Comme elle prononçait ces derniers mots, un bruit de feuilles se fit entendre près d'eux dans le taillis, puis s'arrêta subitement; mais ils étaient trop absorbés tous deux pour remarquer ce mouvement.

— Oui, Monseigneur, continua Hélène, vous emporterez avec vous votre nom, le souvenir de vos brillants faits d'armes, la force et la grandeur de votre âme, les meilleurs de vos biens, et ceux qu'on ne peut

vous ôter ; vous aurez bientôt une fortune nouvelle et plus digne de vous, parce que vous ne la devrez qu'à vous-même.

— Dieu sait que je ne regrette rien de la position que je vais quitter, dit le comte : pour moi, c'était trop ou trop peu...

A ce dernier mot, qu'il prononça comme se parlant à lui-même, Hélène le regarda avec étonnement ; mais bientôt elle continua :

— Ne voyez donc plus devant vous que cette terre hospitalière où vous pourrez être encore heureux et grand.

Il leva sur elle des yeux pleins de douceur et de reproche. Elle ne comprenait donc pas que la plus grande souffrance du banni était de s'éloigner d'elle !

— Eh bien, oui, dit-il avec une mélancolique indifférence, j'irai quelque part... en Italie... je ne sais où.

— Moi, dit-elle, j'aimerais mieux le Nord, parce que, de ce côté, il n'y a pas d'hostilités avec la France.

Il tressaillit à ce mot *moi*, ne sachant quelle signification lui donner.

— Et puis, ajouta-t-elle, on a besoin de moins de fortune pour y tenir un noble état de maison.

— Que m'importe ?

— Mais il m'importe, à moi ; je veux être toujours belle, parée, environnée des charmes du luxe et de l'élégance pour vous plaire.

Le comte se précipita à ses genoux.

— Oh toi ! toi ! sécria-t-il, tu viendrais avec l'exilé !

— Oui, afin qu'il n'y ait plus d'exil pour lui.

Baradas n'avait pas la force de répondre, mais il était penché sur les genoux de

la jeune femme, et les battements de son cœur se faisaient sentir à elle, le souffle entrecoupé et brûlant de ses lèvres exhalait assez les émotions délicieuses de son sein.

Le bruit causé par le frôlement des branches se renouvela près d'eux, mais sourd et contenu cette fois; on eût dit qu'un soupir s'exhalait aussi de ce côté. Mais Hélène ni le comte n'entendaient rien ; ils étaient trop heureux pour que la crainte approchât de leur âme; dans la confiance d'enfant que donne le bonheur, cette ombre des sapins qui les entourait leur semblait suffire à les dérober au monde entier.

— Oui, disait Hélène, j'ai foi en votre avenir, car il me semble que l'amour à des forces protectrices, et je vous aime... je vous aime comme vous deviez être aimé. Je trouve tant de douceur et de confiance dans ce lien qui nous unit, qu'il me semble de-

voir aussi porter en vous force, douceur et confiance; je me sens si bien prête à vous donner tout ce qui est en moi, à sacrifier pour vous avec joie amis, famille et patrie, que je ne puis m'empêcher de croire que cette destinée, ainsi vouée à la vôtre, lui sera un soutien et un bonheur.

Le comte la regardait, l'écoutait avec une ardeur aussi pure que passionnée : car un des bienfaits du malheur est de purifier l'amour. Hélène était si grande, si généreuse en ce moment, qu'elle pouvait faire oublier sa beauté; le regard du comte, attaché sur elle avec transport, glissait sur son enveloppe admirable pour aller embrasser son âme plus belle encore. Puis, quand il s'était enivré de cette contemplation adorée, il baissait sa longue paupière, comme pour enfermer son bonheur dans son sein, ou pour dire qu'il voudrait mourir ainsi.

— Le soleil baisse, dit enfin Hélène, la chasse royale doit être rentrée; nous pouvons gagner en sûreté la maison de Thibaut, qui est assez peu éloignée d'ici, et du côté opposé au château; allons!

Baradas, en s'enveloppant de son lourd manteau, pensa pour le première fois au costume qu'il portait, et dit en souriant avec un peu d'embarras :

— Ce rustique habit n'a point blessé vos regards, Madame... C'est que sans doute vons ne l'avez pas remarqué.

— Si fait, dit-elle, je l'ai vu tout d'abord; il m'a fait songer qu'il y avait autrefois des dieux déguisés en bergers.

La maison du garde-chasse où ils arrivèrent bientôt ne recevait jamais d'étrangers dans cette forêt abandonnée; c'était un étroit logis, revêtu des dépouilles des bêtes fauves, et se cachant comme elles sous les

arbres; seulement vers l'entrée était une fontaine de pierres brutes, entre un cerisier et un buisson de rosiers. La maison ne se composait que d'une grande pièce, élevée de quelques marches au-dessus du sol, et éclairée par une fenêtre ouverte à côté de la porte d'entrée.

Lorsque les voyageurs entrèrent, Thibaut était seul, assis sur un fagot sec, entre un fût de vin en perce et des armes jetées à terre ; il grondait entre ses dents, récapitulant dans sa mémoire les mauvaises chances de la chasse qui venait d'avoir lieu.

La comtesse lui frappa sur l'épaule ; et, en se retournant, il demeura ébahi à la vue de la noble demoiselle et de son compagnon.

— Thibaut, dit la comtesse Hélène avec toute la résolution qui était dans son âme, et qu'elle voulait faire passer en lui, voici le

comte de Baradas, accusé, poursuivi par la justice, et qu'il vous faut sauver.

Il ouvrit de grands yeux, et allait s'épouvanter de ce qu'on exigeait de lui, lorsque Hélène l'interrompit.

— Il s'agit, reprit-elle, de faire ce que je vous demande sans peur et sans hésitation. Ecoutez-moi.

Elle lui expliqua alors ce qu'elle voulait de lui et la récompense qui lui en reviendrait; non point avec l'accent de la prière, mais avec cette autorité naturelle du rang et de la beauté qui s'impose naïvement, et se voit partout reconnue.

Aussi, le garde-chasse s'inclina en silence; il se sentait déjà la résolution nécessaire pour mener à bien l'entreprise dont on le chargeait, et la vive convoitise de la forte somme qu'on lui offrait pour salaire : pre-

nant, pour ainsi dire, ses sentiments aux ordres d'Hélène.

— Ce n'est pas tout, mon cher Thibaut, continua-t-elle, nous prenons votre maison pour domicile, et nous allons nous y installer jusqu'à ce soir, à l'heure du départ.

Dès qu'elle eut dit cela, Thibaut sentit qu'il n'était plus chez lui, et s'apprêta à servir les maîtres de son logis.

Hélène lui ordonna de tirer des buffets et du cellier toutes les provisions qui pourraient s'y trouver, et eut la prétention d'improviser un bon repas dans la rustique demeure. Elle mit la main à l'œuvre, bouleversa linge, vaisselle et fourneaux pour préparer les mets et le couvert, et arrangea toutes choses de travers avec une grâce maladroite et une gaucherie charmante, jetant partout, çà et là dans la maison, cet éclat charmant qui s'exhalait d'elle.

Baradas la regardait de tous ses yeux ; il était en extase devant ces petites choses, symbole d'un dévoûment sublime. Hélène mettait ses belles mains dans le feu pour lui, comme pour lui elle allait livrer à l'exil sa destinée si brillante ; elle lui sacrifiait ses rubans et ses dentelles, accrochés aux bancs de chêne de la cabane, comme elle allait lui sacrifier ses plaisirs, ses affections, sa faveur à la Cour de France.

Ils s'assirent ensemble à la table servie.

Hélène avait pour le malheureux disgracié une sollicitude qui transparaissait dans ses moindres mouvements ; elle le rassurait et était toujours prête à s'alarmer pour lui ; elle se faisait gaie et souriante pour voir cette sérénité se réfléchir sur son visage; mais, sous ses plus beaux sourires, il y avait des larmes pour tout ce qu'il avait souffert.

Dans ce repas champêtre où ils rompaient

ensemble un pain noir, il y avait surtout un bonheur inexprimable à voir naître tout-à-coup l'intimité à laquelle les usages du monde, dans d'autres circonstances, imposent si longtemps des barrières. Puis, les projets qu'ils formaient, les décisions qu'il prenaient ensemble pour le départ commun, leur faisaient si bien sentir la douceur d'appartenir l'un à l'autre, d'avoir désormais la même existence!..

Le comte de Baradas en était venu à sourire de sa ruine, de ses dangers; il disait alors à Hélène qu'on l'avait condamné au bonheur.

Tous deux absorbés dans des joies immenses par la plus petite découverte de leur intimité enchanteresse, oubliaient qu'ils jouaient leur vie, leur bonheur, dans chacune de ces douces minutes qui passaient si vite.

A la fin du dîner, Hélène s'aperçut qu'il n'y avait point de dessert. Avisant alors le cerisier dont les branches chargées de fruits pendaient devant la fenêtre, elle courut de ce côté pour s'en procurer. Comme sa main avait peine à atteindre les tiges de l'arbre, elle s'empara d'une baguette pourvue d'un crochet, et attirant à elle les rameaux, n'eut plus que l'embarras du choix pour cueillir les plus belles cerises. Elle les mettait une à une dans la corbeille qu'elle voyait s'emplir jusqu'au bord. Jamais, dans le cours de sa vie, la comtesse de Guémenée n'avait été aussi absorbée que par cette importante affaire.

Elle fut éveillée de son attention en entendant dire sous la fenêtre :

— C'est vous? comtesse Hélène!

Le roi était devant elle.

Froide, pétrifiée, elle fut une minute sans rien sentir, sa vie était suspendue.

— Je ne sais vraiment si je dois en croire mes yeux, reprit Louis XIII arrêté sous le cerisier. Il y a si peu de jours, vous étiez trop souffrante pour suivre la chasse et vous vouliez rester à Saint-Denis, et aujourd'hui, je vous trouve seule, en pleine campagne, au bord d'une forêt.

L'accent du prince, en prononçant ces mots, exprimait cependant plus d'émotion que de surprise.

Hélène voulait en vain répondre, elle ne pouvait remuer ses lèvres de marbre.

— Est-ce quelque enchanteur, Madame, qui vous a transportée dans ce rustique séjour? demanda encore Louis XIII; sur l'honneur, je suis prêt à le croire.

La jeune femme venait enfin de comprendre que, pour que le roi s'éloignât sans soup-

çon, il fallait répondre, il fallait feindre, et sa bouche glacée essaya de sourire.

— En vérité, Sire, dit-elle, il ne peut être étonnant de voir une de vos humbles sujettes dans cet endroit champêtre, lorsque Votre Majesté y semble elle-même égarée.

— Mais, je ne suis point seul ici, répondit le prince en indiquant une allée voisine où on apercevait le capitaine des gardes et quelques officiers ; j'ai permis à mes gentilshommes de se reposer en cet endroit, et je marchais un instant pour me délasser du mouvement de la voiture.

La vue des gens qui accompagnaient le roi redoubla la terreur d'Hélène ; des armes brillaient derrière ce rideau de feuillage ! Elle tremblait de tout son corps, un voile était étendu devant ses yeux. Il lui semblait que tout vacillait à l'horizon et prenait un aspect étrange : la fontaine, les touffes de

fleurs, les rameaux de la forêt, le lointain du ciel, tout flottait, tournoyait, se voilait d'une vapeur argentée, s'embellissait d'un prestige enchanté, comme dans les rêves des mourants ! Ce paysage rustique et charmant, où se préparait une scène de mort, était de la plus affreuse sensation ; Hélène se sentait devenir folle.

Cependant le roi s'était assis sur un banc, au pied du cerisier, et disait avec une mélancolique ironie :

— Je suis bien aise d'être venu ici pour jouir de ce tableau champêtre : une cabane à l'ombre, une fenêtre couronnée de pampre, à cette fenêtre une jeune femme cueillant des fruits... Tout cela sent vraiment l'idylle.

— Hélas ! non, Sire, dit Hélène, il n'y a ici que le parfum des roses sauvages.

— Je ne les avais pas vues, dit le roi en

tournant la tête de ce côté ; elles sont magnifiques.

Louis attacha son œil lent et doux sur les arbustes ; il y avait une impression de tristesse indicible dans le regard de ce prince malheureux, contemplant avec tant de douceur une rose.

— Quelle délicieuse nuance! dit-il, on voudrait les regarder jusqu'à la chute de la dernière feuille!

— Ah! Sire, dit en souriant Hélène, ne parlez pas aussi tendrement de ces fleurs des bois... on dirait que vous contez fleurette...

Son âme payait bien cher l'enjouement de ses paroles et de son visage.

— Ces fleurs, reprit tristement Louis, se plaisent mieux dans la terre de cette masure que dans le plus beau vase du Louvre... Je

crains vraiment, Madame, que vous ne fassiez comme elles.

— Non, sire, dit Hélène avec une vivacité extrême, et pour vous le prouver, et faire cesser cette raillerie de votre grâce, je vais vous accompagner à l'instant au château, ou vous voulez sans doute rentrer...

— Non, Madame, interrompit le roi en l'arrêtant d'un geste, il vous en coûterait trop sans doute, la Cour aurait maintenant peu de charmes pour vous.

— On ne peut oublier les charmes de la Cour, quand ils sont unis à l'attachement du prince.

— Mais vous venez de prouver le contraire par une fuite bien étrange. Savez-vous qu'il y a des lois bien sévères contre les déserteurs.

— Mon Dieu ! Sire, vous ne voudriez pas me faire mourir !

L'effroi réel de la malheureuse femme, qui se faisait jour sous ces paroles insignifiantes, leur donnait un accent de désespoir inexprimable. La pâleur d'Hélène était devenue plus profonde.

Le roi la regarda; mais il souffrait assez pour être impitoyable, il répondit froidement :

— Peut-être.

Faible et tremblante comme une feuille, Hélène serait tombée sur la terre, sans cette animation morale qui, dans quelques instants, remplace les forces de la vie. Elle s'appuyait contre le cadre de la fenêtre et se trouvait ainsi près du roi.

Si la terreur de ce moment n'eût pas entièrement troublé son regard, elle aurait vu quel triste abattement couvrait les traits de Louis XIII et quelle amertume cachait son sourire.

— C'est que, vraiment, reprit le roi, c'est le temps des désertions ; si cela continue, ma Cour sera bientôt dépouillée de ses plus beaux ornements.

— Eh ! qui donc songe à vous abandonner? Sire.

— Vous voyez bien que je pense toujours *à lui*, répondit Louis avec un sourd accent de douleur et de colère.

Un cri étouffé vint mourir sur les lèvres d'Hélène.

— A lui ! reprit Louis XIII, qui, pendant deux ans, a lâchement volé l'affection de son roi.

— O mon Dieu !

— Oui, volé, je le dis ainsi, continua le prince en élevant la voix comme à dessein ; n'était-ce pas un rapt infâme que de prendre à toute minute la tendresse de mon cœur, sans rien donner en retour que de faux sem-

blants de respect et de dévoûment faits pour les courtisans sans âme?

— Sire, au nom du ciel, n'en croyez pas ses ennemis !

— J'ai lu ses lettres, tout est là. Dieu sait que je n'aurais jamais cru contre lui un autre que lui-même. Mais ce fier chevalier se pliait au mensonge, à l'astuce comme un autre! Forcé à jouer le rôle d'ami et de sujet fidèle devant moi, il épanchait, dans des lettres intimes, le fiel qui remplissait son âme ; ces pages étaient remplies d'outrages pour moi... Et il savait que j'allais serrer la main qui venait de les tracer !

Des larmes roulaient dans les yeux du prince et altéraient sa voix.

— Oh ! moi, continua-t-il en se parlant à lui-même, je n'ai jamais eu la puissance de mon rang, les joies de ma jeunesse, l'amour que je voyais partout autour de moi ! Je n'a-

vais que l'amitié, et combien de fois elle m'a trahi!... Mais c'en est trop; on saura que le cœur d'un roi a reçu le sacre divin comme son front, qu'on n'y touche pas sans crime, et qu'il y va de la mort de s'en jouer ainsi!

Les officiers du roi s'étaient avancés sans bruit, et assistaient à cette triste scène; tout était calme et silencieux dans la cabane, dans la petite cour, sous l'ombre du cerisier... mais c'était partout un silence d'angoisse et de terreur.

Il y a en a tant, reprit Louis XIII, dont un sourire du monarque suffirait pour dorer l'existence! Et celui à qui j'avais donné toute mon âme l'a repoussée, dédaignée... Que lui avais-je donc fait, mon Dieu! que trop l'aimer!... Je n'avais pas une pensée qui ne fût à lui, je lui prodiguais toutes les faveurs royales et j'en inventais de nouvelles pour lui. Il était plus beau, plus brillant, plus ad-

miré que moi, et je n'en étais pas jaloux; on le prenait parfois pour le roi de France, et j'en souriais; il régnait plus que moi-même, et je ne l'en aimais que mieux!... Je l'aimais loyalement; aux yeux de tous, j'étais son ami avec bonheur dans la solitude, avec orgueil au milieu de la cour. Et lui, comment y a-t-il répondu? Il n'a pas même eu pour moi la franchise de la haine... Dieu le jugera... Oh! souvent à nous autres princes, on nous parle d'un Dieu pour rabaisser notre orgueil; on nous montre ce juge suprême qui est au-dessus de nous; mais croyez-le, Madame, les rois sont souvent bien heureux qu'il y ait un Dieu pour rendre une dernière justice!...

— Oh! qu'il vienne donc au secours de tous! s'écria Hélène avec une ardeur désespérée. Mais vous, Sire, soyez miséricordieux pour le coupable, ou, pensez-le bien, vous

auriez à pleurer votre sévérité toute la vie.

— Ma clémence, répondit le roi, il n'en a pas voulu ; il n'a pas osé me voir, même pour sauver sa vie ; il n'a pas osé affronter ma présence, même pour se justifier ou pour demander grâce...

— Mais il l'affronte pour se livrer ! dit le comte de Baradas, en paraissant sur le seuil de la cabane.

A sa vue, tout frémit autour de lui.

Le jeune comte, exhaussé sur ces degrés rustiques, humblement vêtu, le front calme, pâle et beau comme il ne le fut jamais, dominait la foule des seigneurs et regardait en face le ciel et son roi.

Tout le monde était muet de saisissement : Hélène en pleurs; Louis XIII, faible et tremblant devant le coup terrible qu'il avait évoqué.

— Vous le voyez, reprit Baradas d'une

voix calme et fière, je viens me livrer ; je suis sans gardes, sans épée, je me rends votre prisonnier. Si cela ne suffit pas pour m'arrêter, j'avoue ici tout ce dont on m'accuse. Oui, j'ai haï, méprisé le monde où j'étais jeté. Cela devait être ainsi. J'avais vingt-cinq ans, je n'avais vécu que dans les armées, au milieu des soldats, où règne le patriotisme sublime, où l'expression de l'amour qu'on porte à sa patrie est le sang des veines épuisé avec joie pour elle. Je venais à la cour avec des idées jeunes, généreuses ; je croyais que les grands sentaient l'existence de la nation entre leurs mains et voulaient en rendre compte à Dieu ; j'ai vu des hommes qui n'étaient forts que pour opprimer, riches que pour jouir, puissants que pour dépouiller, grands que pour s'avilir ; qui, n'ayant pas plus d'intelligence que de cœur, faisaient trophée d'ineptie et d'absurdité. J'ai vu une po-

pulation entière de courtisans, car ce n'étaient pas quelques hommes seulement qui se faisaient bassement serviles devant le pouvoir, mais un conseil d'état, un ministère, un parlement, des corps entiers. J'ai trouvé une société folle et désordonnée, où les seigneurs portaient le sac de pénitent et les prêtres le casque et la cuirasse. J'ai trouvé un prince qui, absorbé dans une étroite religion, servait au lieu de commander; qui en se faisant moine oubliait d'être roi, et abaissait ainsi Dieu et la royauté. Alors qu'ai-je donc fait? j'ai jeté des plaintes quand on brisait mes illusions! j'ai crié quand la barbarie du siècle renversait les saintes espérances dans mon âme! J'ai blâmé, j'ai maudit tout haut, puisqu'on m'a reproché cent fois mon dédain orgueilleux et mon arrogante tristesse. Qu'ai-je fait de plus aujourd'hui qu'hier? Hier on m'adorait, aujourd'hui on demande ma mort.

Le noble condamné, du haut de ses marches de pierre, dans le cadre rustique qui l'entourait, imposait tellement par l'éclat de sa grandeur et de son courage, que les fronts se baissaient devant son audace.

Mais les regards du comte de Baradas se tournaient avec plus de douceur du côté de Louis XIII.

— On m'accuse, dit-il, d'avoir porté le blâme jusque sur la personne du prince, je l'ai fait ; d'avoir été ingrat, je ne l'ai pas été...

Le roi tressaillit et leva un regard de reproche ; mais ses faibles paupières retombèrent aussitôt, et il n'eut pas la force de proférer une parole.

— Pour l'amitié de mon prince, le seul bien précieux de tout ce qu'il m'avait donné, Dieu sait si je l'ai méconnue, Dieu sait si j'ai aimé le roi de France qui s'était fait mon ami ! C'est parce que je l'aimais trop que j'aurais voulu

le voir glorieux, digne de son rang et de lui-même, digne du cœur que la nature lui avait donné, et qui, sans les influences perverses qui l'anéantissent, eût suffi seul pour faire de Louis XIII un grand monarque... Mais pour la fortune, les honneurs dont on m'a comblé, je ne devais point de reconnaissance : un prince pare son favori comme un objet qui lui appartient ; l'éclat qu'il pose sur cette tête est toujours à lui, et il le reprend au premier changement de fantaisie. Vous en avez un exemple en ce moment : tandis que le plus pauvre des hommes a son chien pour le garder, moi, si puissant hier, il ne me reste pas un soldat pour me défendre. Mais quand un roi renverse ce qu'il a adoré, dépouille ce qu'il a paré, sa main meurtrière reprend aussi ce qui ne vient pas de lui, mais de Dieu, la vie! Ainsi, dans ce jour d'odieuse condamnation, on va m'ôter, à moi, ma couronne de

noblesse, mon manteau de cour, et on va m'arracher aussi mon enveloppe mortelle, la parure dont la nature avait revêtu mon âme.. Regardez! ce coucher de soleil est bien beau; c'est le dernier qui m'éclaire! ce soir la nuit de la prison, demain la nuit de la tombe.

Une ineffable séduction environnait en ce moment la beauté du jeune homme; tout frissonnait autour de lui; le roi le regardait fixement et avait le sein oppressé de larmes.

Le comte de Baradas fit un geste de commandement.

— Partons, messieurs, je suis prêt, dit-il en descendant le seuil de la cabane.

C'était encore le fier seigneur qui commandait son arrestation. On tremblait de lui obéir.. on regardait le roi.. mais Louis avait l'œil hagard, insensé; on le voyait chanceler et s'appuyer au tronc de l'arbre pour se soutenir.

En ce moment, une voix cria du fond de l'allée :

— Courrier de Paris!

Et une estafette sautant à bas de son cheval, dès qu'elle fut en vue du roi, vint remettre des dépêches à sa majesté.

Presque en même temps que le courrier de Paris, un jeune homme, dont le cheval était couvert de sueur, arriva bride abattue par la même route, et se déroba parmi la foule, dans laquelle ses regards semblaient chercher quelqu'un avec anxiété.

Les papiers qu'on remit au roi portaient le sceau du parlement; Louis, plus tremblant encore, n'eut pas la force de les ouvrir.

Le malheureux prince payait bien cher le mouvement de vengeance qui l'avait entraîné. Se trouvant séparé de la chasse, et seul un moment dans la forêt de Liesse, il

avait aperçu avec un vif étonnement et une émotion extrême le favori disgracié caché dans cette retraite, et près de lui la comtesse Hélène; il avait entendu leur entretien. Au retour de la chasse, il avait voulu passer devant la maison du garde-chasse, et s'en était approché seul pour jouir amèrement des angoisses que sa vue causerait aux fugitifs. Mais il avait été loin de prévoir la terrible issue de cette surprise.

Le message du parlement le pénétrait encore d'une sinistre impression; il éloignait de lui ces papiers en détournant la tête, et était près de les laisser tomber.

Un des gentilshommes qui se trouvaient près de lui eut l'air de croire que le roi les lui tendait par ce mouvement, et satisfaisant l'ardente curiosité qui se montrait de toute part, ouvrit les dépêches et en donna lecture.

C'était l'arrêt de mort du comte de Baradas :

« ..... Les Chambres déléguées, considérant que par la loi du code de Louis IX, celui qui touche à la personne du prince ou des ministres est regardé comme criminel de lèse-majesté, concluent à ce que Henri-Arthur Baradas, convaincu de ce crime, soit dégradé de noblesse et ait la tête tranchée... »

A l'affreux arrêt qu'il entendit, les traits du roi se décomposèrent, ses yeux s'éteignirent, il se pencha flétri et mourant comme un arbre déraciné... On l'emporta à la hâte dans sa voiture, qui partit de toute la vitesse des chevaux. Le malheureux prince savait trop, par les tristes exemples qu'il en avait déjà eus, que ses attachements de cœur, assez puissants pour le faire cruellement souffrir, étaient trop faibles pour sau-

ver ceux que Richelieu avait voués à l'échafaud.

Le comte de Baradas ne changea pas de visage. Pour prix de sa vie qu'il avait livrée, il demanda un quart-d'heure de liberté; il voulait le consacrer à rendre grâce à Hélène d'un jour d'espérance et de bonheur que l'amour lui avait donné. On feignit de ne pas entendre sa demande; il fut jeté dans une voiture entourée de gardes, qui s'éloigna rapidement.

En une minute, la place où s'était passé ce que nous venons de rapporter, balayée de toute la foule, resta entièrement abandonnée.

Au moment où le comte de Baradas sortait de sa retraite et se livrait, Hélène s'était jetée aux genoux du roi; mais, n'ayant d'autre voix que ses pleurs, elle

n'avait pu se faire entendre; Louis ne l'avait point aperçue.

Elle était restée prosternée à la même place, au pied du cerisier, la tête appuyée sur le bord de la fontaine; et, au moment où l'arrêt de mort avait été prononcé, un profond évanouissement était venu la saisir dans cette attitude où elle était demeurée. Sa taille affaissée et flexible se repliait sur les marches de la fontaine; sa tête posait renversée sur la pierre froide; des larmes étaient arrêtées sur ses joues; ses mains se joignaient encore dans le mouvement de la prière.

Le jeune homme, qui était arrivé au galop de son cheval derrière le courrier de Paris, la soutenait dans ses bras, et s'efforçait à la ranimer. C'était Karl-Jules. A genoux, la tête penchée sur celle d'Hélène, pâle et glacé comme elle, il fit long-

temps de vains efforts pour la rappeler à la vie. Enfin, dans l'inspiration de son cœur, il dit tout bas :

— Espérez, Hélène... vous le savez, j'ai rêvé une nuit que je sauvais le comte de Baradas.

Elle entendit ces mots, et rouvrit les yeux.

L'ANNEAU ROYAL.

XI.

La basilique de Saint-Denis, que nous avons vue le huitième de mai au milieu d'une pompe radieuse et souriante pour la consécration de son autel, était, l'un des derniers jours de ce même mois, revêtue d'une parure funèbre qui répandait son deuil jusqu'au fond de l'âme.

On avait voilé de rideaux noirs les rosaces des croisées, pour ôter leur gracieuse lumière et faire la nuit en plein jour: les cintres et pilastres étaient tendus de noir; la lampe qui brûle perpétuellement dans le chœur était voilée de crêpe. L'étendue n'avait d'autre lumière que les torches de cire jaune que des moines immobiles tenaient aux quatre coins du chœur.

Les nombreux ornements du maître-autel se couvraient aussi de voiles funèbres; au pied était un cercueil vide, et, devant, des fauteuils armoriés rangés en demi cercle. Au fond du chevet, des moines cachés dans l'ombre chantaient les vigiles des morts; à l'autre extrémité, l'orgue y répondait par une harmonie sourde et plaintive.

Dans la chapelle de la Trinité, où le roi se plaçait les jours de cérémonie, son prie-

Dieu, ses coussins, ses livres d'heures étaient préparés.

Malgré cet imposant appareil, le temple demeurait dans la solitude ; les portes fermées de tous côtés, étaient gardées en dehors par un cercle de hallebardiers, qui ceignait toute l'église. On eût dit que dans toute l'enceinte il n'y avait pas un être vivant : car les chantres, cachés dans l'ombre du chœur, n'étaient qu'une voix mystérieuse, et les moines qui portaient les flambeaux, avec leurs vêtements bruns, leurs capuces baissées, leur complète immobilité, semblaient des candélabres de bronze. Il n'y avait rien là qu'un soupir de mort dans la solitude.

Midi sonna.

Le grand portail s'ouvrit en tournant sans bruit sur ses gonds. Une procession lugubre entra ; c'était une double file de bénédictins

ayant chacun une homme d'armes à leur côté.

Ils s'arrêtèrent au commencement de l'enceinte et élargirent leurs rangs. Alors parut un homme d'une haute stature ; vêtu d'un sac de toile grise, ayant la tête et les pieds nus , une corde à nœud coulant passée au cou , un chapelet et un cierge entre les mains.

Son grand front chauve et son visage creusé se confondaient dans la même teinte jaunâtre , encadrés du noir d'ébène de sa barbe et de ses cheveux crépus : c'était une de ces têtes de saints que Murillo peignait dans les inspirations d'une religion sombre et cruelle ; ses traits en avaient l'exaltation souffrante ; dans ses yeux noirs , largement ouverts, scintillait une lueur blanche ; son regard perdu montrait qu'il n'apercevait rien de ce qui l'entourait, mais seulement

les visions que son âme évoquait à l'approche de la mort.

C'était Fergus qui, la veille du supplice, était obligé de venir faire amende honorable chez les moines bénédictins, dont lui, criminel frappé par la loi, avait osé prendre le nom et la robe pour cacher son existence maudite : on avait retardé son exécution d'un jour pour cette cérémonie.

Ses deux coupables agents avaient déjà subi leur peine ; on voyait leurs corps suspendus à des potences sur la place publique que la procession venait de traverser en entrant dans l'église.

Les religieux chantaient les psaumes de la pénitence. Au dernier verset, Fergus se prosterna le front sur la dalle et se frappa la poitrine, en demandant trois fois pardon. Puis la procession fit quelques pas en avant et s'arrêta pour le même acte de contrition ;

elle avança ainsi jusqu'au haut de la nef. Là, Fergus, après avoir reçu l'ablution d'eau bénite, se releva pour la dernière fois.

A droite de l'entrée du chœur, où le criminel se trouvait alors, était la chapelle de la vierge Marie; Fergus tourna les yeux vers cet autel avec extase. Nous avons vu que sa piété, toute d'amour pour la reine céleste, était toujours demeurée vivante au milieu des troubles de son âme, comme une étoile dans la nuit. En ce moment, il demanda au sous-prieur qui avait présidé la triste cérémonie la grâce de prier un instant avant sa mort à l'autel de Marie. Le père bénédictin savait que cette demande était inspirée par une ferveur sincère, dont il avait pu juger pendant le séjour de Fergus au couvent, sous le nom de frère Saint-François; l'ayant de plus assisté en qualité de confesseur depuis son arrestation, il avait été touché du

repentir du condamné, et en ce moment crut devoir satisfaire à son dernier désir.

Le père supérieur fit donc retirer les membres de la procession, disant qu'il se chargeait de veiller sur le prisonnier, dont la garde était d'ailleurs assurée par les troupes qui entouraient l'église. Ils demeurèrent tous deux, confesseur et pénitent, dans la chapelle de la Vierge, presqu'entièrement obscure : Fergus, agenouillé sous le regard de la sainte consolatrice des affligés ; le sous-prieur, assis près de lui, lisant tout bas les prières des mourants.

Quand la file des moines qui avait accompagné Fergus se fut retirée, l'église retomba quelques instants dans sa solitude, où les psalmodies lugubres continuaient seules à se faire entendre, où les cierges mortuaires brûlaient toujours aux mains des moines immobiles.

Puis le portail s'ouvrit de nouveau et donna passage à un cortège qui entra lentement.

Car ce n'était point pour l'amende honorable de Fergus, criminel obscur, que cette pompe funèbre avait été déployée. Il allait se passer dans le temple une cérémonie plus importante et d'une impression bien plus douloureuse.

Le comte de Baradas, à la première station des gardes qui le conduisaient à Paris, avait été enfermé à l'abbaye de Saint-Denis, qui avait des prisons pour les criminels d'État. Il devait subir la dégradation de noblesse et de chevalerie avant l'échafaud : l'arrêt du parlement le voulait ainsi ; comme cette cérémonie, ainsi que la réception des chevaliers aux ordres royaux, avait lieu dans les églises, on décida qu'il y serait procédé

en celle de Saint-Denis, pour abréger le temps et hâter le supplice.

Le grand-écuyer entrait en ce moment accompagné des membres de premier grade qui devaient accomplir l'ordre de déchéance.

La faible lueur d'un jaune sombre que répandaient les cierges dans cette enceinte tendue de noir jetait un jour fantastique sur ce groupe lugubre; le silence était si grand que le bruit des pas lents et graves résonnait comme un frémissement répandu dans l'enceinte.

Baradas était splendidement vêtu de ce costume blanc, rehaussé de pourpre et d'or, que nous lui avons vu à son arrivée triomphale à Saint-Denis, lorsqu'à son magnifique aspect la population émue criait: « Vive le roi! » Ce vêtement de fête, par une espèce de fatalité, se trouvait aussi composé de

couleurs blanches et rouges qu'on faisait porter aux martyrs dans l'ancien monde.

Lorsqu'en montant la nef, Baradas passa à peu de distance de Fergus, celui-ci releva la tête en tressaillant; son regard sembla répéter les paroles qu'il avait dites au comte dans ses funestes adieux: « C'est maintenant une question de quelques heures, pour savoir qui de nous deux montera sur l'échafaud le premier. »

La joie de la vengeance fit légèrement frémir son sein... Ce fut sa dernière sensation de ce monde; il retomba aussitôt absorbé dans sa fervente prière.

Le comte de Baradas s'avança jusque devant le maître-autel, où ses pas s'arrêtèrent au cercueil préparé pour lui; les membres de l'assemblée se rangèrent dans le chœur.

Les portes étaient refermées et nul étranger ne pouvait pénétrer en ce moment dans

le sanctuaire; peu de personnes s'y trouvaient après celles que nous avons indiquées; et, très éloignées du groupe principal, elles étaient perdues dans l'ombre.

Voici quelle était la disposition de l'église en ce moment :

Dans le chœur, le comte de Baradas était à genoux sur le coussin de velours noir placé devant le cercueil et au pied du maître-autel; à côté de lui se tenait le duc de Ventadour, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et remplaçant le grand-maître ; en face, les six chevaliers des ordres royaux commençaient les formalités de la déchéance.

Dans la chapelle de la Sainte-Trinité était retiré Louis XIII, qui n'avait pas eu la force de présider la cérémonie. Ce prince, courbé sous la languissante vieillesse de ses vingt-cinq ans, se tenait agenouillé et pleurant. Dans cette chapelle était, comme nous l'a-

vons dit, l'effigie d'Henri IV, en habit royal, la couronne en tête et le sceptre en sa main droite; à un pilier voisin étaient suspendus l'épée, la cotte d'armes, les éperons, la bannière du grand roi; une lampe posée sur l'autel jetait toute sa lumière sur cette seule et grande figure. Peu à peu, Louis se prenait à considérer plus attentivement les traits de son père, qui lui semblaient s'animer dans une clarté pâle et vacillante; et la piété filiale se fondant dans son âme avec la religion, il adressait ses prières en même temps à son père et à Dieu.

De l'autre côté, et dans le haut de la nef, demeuraient le condamné Fergus et le sous-prieur, tous deux plongés dans le recueillement des heures d'agonie.

Près du portail fermé, et dans l'ombre projetée par l'immense tribune de l'orgue, étaient deux hommes encore qui se prome-

naient lentement et en dissimulant le bruit de leurs pas. C'étaient Karl-Jules, qui pouvait pénétrer dans l'église à toute heure, et le frère Arsène, qui allait se retirer, lorsque l'artiste le retint par ces mots :

— Restez encore, mon frère, je vous en supplie.

— Pour être témoin d'une sévérité cruelle, exercée par des hommes qui , Dieu le sait, n'ont pas le droit d'être sévères.

— La Providence veille peut-être ici.

— L'humble mère du pauvre s'éloigne des grands qui l'oublient, elle ne descendra pas dans cette assemblée.

— Il faudra du moins qu'il s'y trouve bientôt le plus juste et le plus pur des hommes ; c'est pourquoi je supplie l'*ange du monastère* d'y demeurer.

La cérémonie avait commencé son cours, les chevaliers y apportaient la plus triste

majesté. Et comme en ce moment les religieux qui continuaient leurs chants funèbres, les moines qui portaient les torches, semblaient faire partie inhérente de l'édifice, et que les autres personnes étaient dérobées dans les parties les plus reculées de l'enceinte, les membres des ordres royaux, placés dans le chœur sous la clarté des flambeaux, semblaient être seuls accomplissant leur douloureux devoir.

Le comte de Baradas portait encore les insignes de l'ordre du Saint-Esprit : le grand manteau noir et orange, le chapeau avec la croix de l'ordre en diamant, la même croix suspendue à un cordon bleu sur la poitrine, les éperons d'or, le dixain (1) pendu à la ceinture. Les membres de l'ordre délégués avaient le costume de deuil qui se prenait aux funérailles des chevaliers : le grand

(1) Chapelet à dix grains à l'usage des chevaliers de l'ordre.

manteau de drap, le rabat, le linge uni, l'écharpe de crêpe.

Le commandeur, debout devant l'autel, à côté du criminel agenouillé, et en face des chevaliers présents, posa une main sur le livre des Evangiles, étendit l'autre vers le ciel, et répéta à haute voix le serment du grand maître.

Il était dit dans ce serment :

« Je jure de maintenir à jamais l'ordre du Saint-Esprit, sans le laisser déchoir, amoindrir ni diminuer... ; et, à cet effet, de faire dégrader et rejeter du sein de l'ordre quiconque n'en serait plus digne... »

Deux chevaliers s'avancèrent pour détacher la croix du condamné; il l'avait déjà arrachée.

— Reprenez, dit-il en la jetant à leurs pieds, reprenez ce signe que vous osez ap-

peler la *croix*, et que vous ôtez au malheureux, à l'heure de la mort.

Puis, dépouillant aussi le manteau, le chaperon, il dit encore :

— Reprenez cette apparence d'honneur, cette vaine surface dont vous vous enveloppez aux yeux du monde, et qui est si souvent trompeuse... Moi, je n'en ai pas besoin: l'honneur est dans mon sein, sur mon front, je peux les montrer nus au peuple devant qui je vais paraître pour la grande et dernière solennité.

Et, en même temps, toutes ces dépouilles tombèrent sur le pavé du temple.

Le commandeur, prenant un encensoir éteint, en répandit les cendres sur ces attributs de la chevalerie, pour les déclarer morts et anéantis.

A cet instant, le roi avait quitté la chapelle de la Trinité, et avançait à pas préci-

pités, mais tremblants, une main appuyée sur son cœur, le regard exalté et perdu.

Le commandeur prononçait sur le front du condamné la formule de la dégradation.

A chacun de ces mots terribles, un des titres, une des dignités du comte de Baradas était anéanti; chaque parole de cet anathème était comme une pelletée de terre retombant sur la fosse où était allé s'abîmer son destin.

— Vous n'êtes plus, disait la loi puissante par la bouche du grand-maître, vous n'êtes plus chevalier du Saint-Esprit, vous n'êtes plus noble, plus écuyer, gouverneur, lieutenant du roi, vous n'êtes plus comte de Baradas, vous n'avez plus de nom...

— Oui, il perd tous ses noms, s'écria le roi en se précipitant au pied de l'autel, car

je viens lui donner à la place... celui de *mon frère.*

Il prit Baradas entre ses bras et l'attira sur son cœur, en répétant :

— Mon frère !...

Les assistants étaient étonnés de ces paroles au point de croire qu'un prestige surnaturel planait sur le temple. Le jeune comte, quoique moins surpris, semblait pourtant ne comprendre qu'à demi cet évènement.

Le roi, dans une agitation que rien ne peut exprimer, froissait un parchemin qu'il avait peine à dérouler entre ses doigts tremblants.

— Lisez, messieurs, dit-il aux chevaliers, lisez cet acte.

Le jour était trop obscur au milieu de cette décoration funèbre pour qu'on pût dis-

tinguer les caractères ; Louis arracha le crêpe qui couvrait la lampe :

— Plus de voiles mortuaire ici , s'écria-t-il en faisant ce mouvement. C'est le grand jour qui doit luire sur cet écrit !

Tous les regards à la fois dévorèrent les lignes qui y étaient tracées; et à mesure que la lumière de la vérité leur arrivait, les assistants demeuraient frappés de respect.

C'était une déclaration par laquelle Henri-le-Grand, peu de jours avant sa mort, avait reconnu Henri-Arthur de Baradas pour son fils.

— Tout est oublié, dit le roi avec un sourire enchanté ; je ne puis plus te punir, je je ne dois plus que t'aimer... Bénie soit la nature qui vient m'imposer en devoir ce que mon cœur désirait tant !

Le comte se prosterna devant Louis XIII ;

plutôt en action de grâces de ces tendres paroles que de la vie qu'il lui rendait.

— Cependant, Sire, dit-il en se relevant, cet acte est incomplet et il y manque..

Mais il s'interrompit ; il venait de jeter les yeux sur le parchemin, et il y avait vu deux fois répété le sceau royal d'Henri IV. Saisi d'un étonnement si vif, qu'il était une espèce d'effroi, il crut un instant à un miracle et s'écria :

— Au nom du ciel, Sire, qui vous a remis cet acte ?

— Mon père.

On regarda le prince en silence.

— Oui, poursuivit-il, depuis quelques instants je priais dans la chapelle de la Trinité, accablé de douleur, et pourtant saisi de je ne sais quel enivrement d'âme, de quel délire religieux, où l'espérance brûlait encore au milieu de mes angoisses ; je priais

le ciel, je priais mon père, dont la statue était devant moi, et je les suppliais de me sauver de la mort que j'allais donner, avec une inspiration folle qui bravait l'impossibilité de ce que j'osais demander. Tout-à-coup, j'ai aperçu ce papier sur la table de l'autel, où Henri IV semblait tourner ses regards et étendre sa main... Je l'ai lu!... et, continua-t-il en tendant de nouveau les bras au comte de Baradas, il nous a sauvés tous deux.

Cependant, tandis que ceci se passait, Karl-Jules avait attiré le frère Arsène derrière une colonne voisine du chœur et lui montrait la scène qui avait lieu en cet endroit. En même temps, l'artiste prit sur son sein un anneau qu'il posa sur un socle de marbre :

— Ceci, dit-il, est le scéau royal d'Henri IV enlevé de son cercueil.

— Dieu puissant ! s'écria le frère avec effroi.

Tous deux, par un mouvement instinctif, joignirent les mains devant ce gage sacré et leur cœur battait vivement.

— Oui, reprit Karl-Jules, le sacrilège ouvrant la tombe avait pris cet anneau à la main de l'illustre mort ! il devait, par un acte de vengeance féroce, servir à la perte d'un homme noble et puissant, du comte de Baradas ; le ciel a permis qu'il amenât son salut. Ce cachet venait de tomber entre mes mains, quand l'arrêt de mort a été prononcé. Je savais que le comte possédait un acte précieux, capable de lui donner une franchise souveraine, s'il avait été accompli, mais auquel il manquait le sceau d'Henri IV, que la mort n'avait pas donné le temps à ce prince d'y apposer. Je me suis fait remettre ce titre par le page dévoué du comte, qui gardait

fidèlement la cassette où il était enfermé... Oh ! dites-moi, mon frère, n'ai-je pas été bien audacieux d'achever ainsi la volonté du monarque !... Mais cette volonté du prince vivant, qui était de donner un nom à son enfant, devait être toute puissante, même au-delà de la tombe, quand il s'agissait de lui sauver la vie.

— O mon fils ! dit le religieux en laissant couler une larme, cet anneau sera deux fois béni.

Maintenant, mon frère, je vous le remets ; car c'est vous seul, homme juste et sans tache, dont les mains sont assez pures pour le reporter dans son auguste sanctuaire.

— Que la volonté de Dieu soit faite !

Karl-Jules, dans une émotion profonde dont il eût eu peine à se rendre compte lui-même, regarda une dernière fois cet anneau.

— Précieux trésor de la royauté et de la mort, dit-il, toi qui connais les secrets de la vie la plus haute et le mystère du repos éternel, qui as demeuré seize années dans le tombeau et commencé l'avenir immortel, ton sacré caractère t'a préservé de la profanation : tu avais été tiré du cercueil par une action criminelle, tu n'as accompli qu'une œuvre sainte de salut. Maintenant, rentre dans la nuit consacrée; tu n'as vu le jour un moment que pour sauver la vie et l'honneur d'un malheureux, tu peux retourner à la main auguste qui t'a porté.

Louis XIII avait hâte de sortir de ce lieu d'expiation, dont l'appareil funèbre déchirait encore son âme.

— Venez, Messieurs, dit-il, nous n'avons, Dieu merci, plus rien à faire dans cette église sombre comme un tombeau ; allons revoir le ciel.

— Attendez, Sire, dit vivement le comte de Baradas. Nous allons sortir d'ici ; mais le secret qui y a été découvert doit y demeurer enseveli. Ecoutez-moi : il est dit dans cet acte, dressé lorsque j'avais déjà dix ans, que le roi mon père n'avait pas plutôt reconnu ma naissance, parce que celle qui m'avait donné le jour, et n'existait plus, ayant été la plus vertueuse des femmes, il redoutait d'attacher à sa mémoire le souvenir de la seule faute qu'elle eût commise. Eh bien ! que ce sentiment généreux de mon père soit une loi pour nous ; que le nom dont il a voulu respecter la pureté soit préservé d'une révélation qui, en m'élevant, moi, abaisserait le souvenir de ma mère. Que je ne sois jamais, aux yeux du monde, que le simple comte de Baradas, gracié par la clémence de Louis XIII.

— Peux-tu sacrifier, dit son frère, ton rang de prince, l'éclat qui l'environne ?

— Je le pourrais pour obéir au devoir, dût-il m'en coûter davantage. Mais, maintenant, les gloires de cour sont désenchantées pour moi. Donnez-moi un commandement d'armée, Sire : cet honneur sera mieux à ma taille. Dans nos temps barbares encore, ce n'est que dans les combats que la supériorité a de la place pour se déployer ; lorsque la guerre gouverne encore le monde, le plus beau titre est de conduire et gouverner la guerre. Et pour moi, j'en jure sur mon âme, je ne désire plus que cette couronne militaire, à laquelle on peut mettre pour fleuron l'amour et la liberté.

Les regards des assistants peignaient un assentiment profond à tout ce que Baradas venait de dire ; le roi fut obligé de céder.

Au moins dit-il au comte, dans le secret

de nos âmes, tu seras toujours mon frère : j'aurai maintenant un nom à donner à l'entraînement si tendre que j'éprouvais pour toi.... Et toi, ajouta-t-il avec une touchante mélancolie, tu seras maintenant forcé de m'aimer.

Comme le prince et les chevaliers descendaient la nef, ils croisaient la file des moines et des hallebardiers qui venaient reprendre Fergus pour le conduire à la prison, où il n'avait plus que quelques heures à passer avant le supplice.

Au bruit des lances qui résonnaient sur le pavé, le sous-prieur ferma son livre et toucha le bras du condamné qui priait à genoux, le front prosterné sur les marches de l'autel, pour le faire sortir de sa longue méditation et l'inviter à se lever.

Mais aussitôt le père bénédictin tressaillit,

porta vivement la main sur le cœur de Fergus et jeta un cri de saisissement.

Les gardes et les moines avancèrent plus rapidement pour saisir le condamné.

— Arrêtez, dit le père supérieur, en empêchant leurs mains de toucher à la victime, tout est fini !

Fergus était mort.

La divinité qu'il avait toujours adorée, soit qu'elle existât comme il la voyait, sous la triple apparence de la Vierge, de la lune, et de la femme de ses premières amours, soit qu'elle ne fût qu'un esprit pur, indéfinissable à la pensée humaine, l'avait enfin pris en pitié. Après avoir détourné les yeux de lui au temps de ses égarements, elle venait de l'abriter de sa douce puissance à l'heure du repentir. Il était mort à ses pieds.

CONCLUSION.

XII.

Peu de temps après ces derniers évènements, et le jour où Louis XIII allait quitter l'abbaye de Saint-Denis, on célébrait à la basilique le mariage du comte de Baradas, nommé commandant en chef de l'armée d'Espagne, et de la jeune comtesse de Gué-

ménée, revêtue de nouveaux titres par la munificence du roi. Une fois encore, le temple était ouvert à toutes les pompes de ce règne, pour se refermer ensuite, et attendre les fêtes d'un autre siècle dans sa grandeur éternelle.

La population de cette petite ville, comme nous l'avons déjà vue un mois auparavant, se portait en ce moment-là vers le parvis de l'église, pour jouir du passage du cortége royal : deux personnes seulement, allant en sens inverse de cette foule, s'éloignaient par des portes différentes de l'enceinte de l'abbaye et descendaient dans la campagne.

C'étaient Karl-Jules et Berthe, qui, par des chemins déserts à cette heure, se dérobaient aux bruits que faisait éclater de toute part la fête nuptiale.

Le statuaire suivait un sentier tracé au bord des blés verts; il allait en chantant la

ronde villageoise qu'il avait apprise de Berthe pour rafraîchir et rassénérer ses pensées. La matinée, couverte d'une brume transparente et rosée, était douce mais voilée : ainsi se trouvait l'âme de Karl-Jules.

Il entendait derrière lui les sons allègres des cloches et même la musique éloignée de l'orgue qui présidaient au noble mariage célébré en ce moment. Cette voix, répandue dans l'air, lui rappelait qu'il en avait fini avec toutes les espérances du passé, et celles du présent étaient encore incertaines. Il avait tout disposé dans son esprit pour unir sa destinée à celle de Berthe ; mais ce vœu de son cœur, ce serment généreux avaient été adressés à la pauvre folle ; il ne savait si Berthe, revenue à la raison, l'avait entendu. Depuis quelques jours, il l'avait revue dans les chapelles, dans le jardin du sacristain, mais sans oser troubler par des

paroles trop explicites, le calme renaissant de son esprit. Il avait donc, dans ses rêves d'amour, ouvert pour lui et pour elle le plus délicieux élysée, sans savoir si elle voudrait venir l'habiter ; il avait étroitement uni leur avenir, leur fortune, leur bonheur, sans savoir si cet anneau d'alliance irait à la main de la jeune fille... Et cependant, à présent, il sentait que toute la joie de sa vie en dépendait.

En même temps, Berthe venait rêveuse aussi par un chemin bordé de haies vives, où la fauvette, en train de chanter son air du matin, la suivait en sautant sur les touffes d'églantines.

Les deux sentiers qu'ils parcouraient se rejoignirent à la route de Paris, et Berthe et Karl-Jules se rencontrèrent à la célèbre croix penchée qui se trouvait au bord de ce chemin.

Leur bonjour habituel était un regard et un sourire; après l'avoir échangé, ils s'assirent ensemble au pied de la croix qui s'inclinait sur leurs têtes, et sur un petit tertre de mousse où ils étaient à demi-enfoncés dans les joncs et les hautes herbes.

Pour se reposer tous deux de la fatigue de la marche, Karl-Jules se pencha vers la jeune fille, appuya ses deux mains jointes sur ses genoux; et, elle, posa sa tête sur l'épaule de Karl-Jules.

Le statuaire était accoutumé à voir les sentiments et les pensées se traduire par la pose du corps et ses mouvements.

— Savez-vous, ma chère Berthe, dit-il, que la position où nous voici tous deux est tout-à-fait l'expression de notre destinée : tous deux fatigués, meurtris, brisés de notre élévation insensée dans de trop hautes ré-ions, où nous étions allés nous rompre les

ailes, nous nous sommes rencontrés en retombant sur la terre pour nous soutenir et nous appuyer l'un sur l'autre.

— J'ai souvent pensé à cela depuis quelques jours, dit-elle, et j'y pensais en ce moment.

— Aussi, pour moi, reprit Karl-Jules, je ne désire plus, Dieu m'en est témoin, qu'une douce existence à l'ombre.

— Vous avez raison: c'est à l'ombre que croit le baume qui guérit les blessures.

— Mais, pour que la guérison redevienne la vie, et la consolation le bonheur, il faut qu'elles vous soient aussi chères qu'à moi.

— En doutez-vous ?

— Oui, car cette transformation bienheureuse, l'amour seul peut l'amener, et je ne sais...

En ce moment, des sons de fanfare se

firent entendre, et presque en même temps des troupes défilèrent; l'éclat de vingt équipages dorés, étincelants, passa sur la route, emportant le roi et la cour vers Paris. Un carrosse venait derrière les autres, plus souple, plus lent, et se balançant avec mollesse: il exprimait le bonheur qui se replie sur lui-même, et n'aspire pas au but du voyage C'était la voiture qui emmenait le comte de Baradas et sa belle épouse.

Lorsque Berthe leva les yeux sur ce carrosse, sa respiration s'arrêta et tout son être tressaillit. Karl-Jules était assez près d'elle pour sentir ce mouvement; il porta toute son attention sur la jeune fille. Le regard de Berthe se troubla; il se répandit sur son visage une de ces pâleurs subites qu'on y voyait passer autrefois... Mais soudain, elle se retourna vers Karl-Jules, lui jeta un regard céleste, ses traits exprimè-

rent le triomphe et la sécurité ; elle reprit la douce attitude où elle inclinait sa tête sur l'épaule de l'artiste, et murmura doucement.

— « Aimer l'a perdue ; être aimée la sauvera. »

Karl-Jules fut soudain frappé d'un trait de lumière par cette impression violente et ces paroles de Berthe.

— Ah ! c'est lui, s'écria-t-il, en étendant la main vers la voiture qui s'éloignait ; c'est lui, n'est-ce pas, qui t'avait abandonnée et perdue ?

— Oui.

— Lui, sur qui je voulais venger ton malheur !... et que j'ai comblé de tous les biens !

En effet, c'était le vieillard, père de Berthe, et Karl-Jules, les deux hommes qui, attachés à la jeune fille par les liens les plus tendres, portaient le plus de haine à l'auteur de ses maux, qui l'avait sauvé sans le connaître; comme si la miséricorde de cette douce créature se fût répandue sur ces évènements providentiels.

— J'avais juré sa perte, reprit Karl-Jules, le front obscurci de colère et de douleur, et c'est moi, moi qui l'ai sauvé !

— Ils sont bien aimés de Dieu, répondit Berthe, ceux qui tiennent ainsi leurs serments de vengeance.

— O ! Berthe, tant de souffrances versées sur toi ne peuvent être oubliées ni pardonnées !

— Il n'y a plus rien à oublier, à effacer ni à punir, dit-elle en mettant sa main dans celle de Karl-Jules, le passé est anéanti, puisque je t'aime.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME

vrage a été fidèlement puisé, l'absolue vérité des faits, la minutieuse exactitude des détails, la gaîté vraiment française des mille anecdotes qui se pressent dans ce charmant récit, le nom du spirituel et élégant seigneur qui en est le héros, tout se réunit pour assurer à ces mémoires, revus et mis en ordre par un de nos meilleurs écrivains, une vogue éclatante solide et méritée.

Roquelaure n'a point été connu jusqu'ici. Les fausses traditions des ruelles de l'ancienne cour l'avaient fait passer pour un éhonté bouffon, pour un libertin sans vergogne, qui poursuivait, au milieu des quolibets de ses rivaux en faveur, le cours de ses grossiers exploits et dont toute la gloire se réduisait à faire rire les femmes de mauvaise vie, les suivantes et les laquais. L'explication de ce jugement inique peut se résumer en peu de mots. Roquelaure aimait la satire, il tirait à bout portant sur les muguets de la noblesse qui faisaient ombre à la splendeur du roi, — et ses ennemis se sont

vengés de lui par le mensonge et la calomnie.

Après cette éclaircissement, nous n'avons pas besoin de dire que les Mémoires dont la publication est annoncée aujourd'hui, n'ont aucune espèce de ressemblance avec un petit livre connu en librairie sous le titre *d'Aventures divertissantes de Roquelaure.* Cette brochure, écrite d'un style où la chasteté ne paraissait pas toujours scrupuleusement observée, était tirée chaque année et se vendait à 20,000 exemplaires, tant était grande sur le public l'influence de ce nom magique. Une saisie sévère, pratiquée par ordre de la police, a fait disparaître du commerce cet ouvrage dangereux. Nous devons dire du reste, que bien qu'il fût apocryphe, il contenait pourtant plusieurs traits comiques quiappartiennent sans aucun doute à la vie de Roquelaure et auxquels les *Mémoires authentiques* restituront leur caractère réel et leur véritable jour.

Jamais panorama plus original ne se sera

déroulé aux yeux du spectateur attentif. La cour de Louis XIII, celle de Louis XIV, les deux régences, la Fronde, tout le grand siècle en un mot, voilà quel sera le cadre ; les aventures galantes, l'histoire de tous les amours qui se sont mêlés à ceux de Roquelaure, les mots plaisants, les reparties piquantes qui formaient le dialogue d'alors, scènes de cour, scène de guerre, scènes de boudoir et d'alcôve, voilà quel sera le tableau. Il est bien entendu que pas un mot, dans tout cela, ne pourra choquer l'oreille ou faire baisser les yeux. Le grand art où excellaient, — on le sait, — les hommes d'esprit du XVII[e] sciècle, était celui de tout dire sans alarmer la pudeur, de tout montrer sans blesser le regard. Roquelaure, quoiqu'on en ai dit, possédait au plus haut degré ce talent de bonne compagnie. On pourrait lui appliquer ce qu'il disait lui-même d'une certaine madame d'Anduze de la Guesnerie : « Que c'était une femme « si pure d'intention et si chaste de mouve-

« ments, que, si elle eût été forcée de se « mettre au bain devant une assemblée en- « tière, elle eût sans nul doute trouvé moyen « de le faire décemment. » Les récits de Roquelaure, en effet ; considérés sous le point de vue badin, disent tout ce qu'il faut dire, rien de plus, rien de moins, — et la gaîté, souvent assez vive, qu'ils provoquent chez le lecteur, laisse en lui une trace d'autant plus agréable qu'il peut la partager avec d'autres sans être obligé d'en rougir.

Les Mémoires authentiques et secrets du duc de Roquelaure formeront 4 beaux volumes in-8°, imprimés en caractères neufs sur papier satiné. — Prix : 30 fr.

Imp. Hydraulique de Giroux et Vialat, St-Denis-du-Port, près Lagny.

